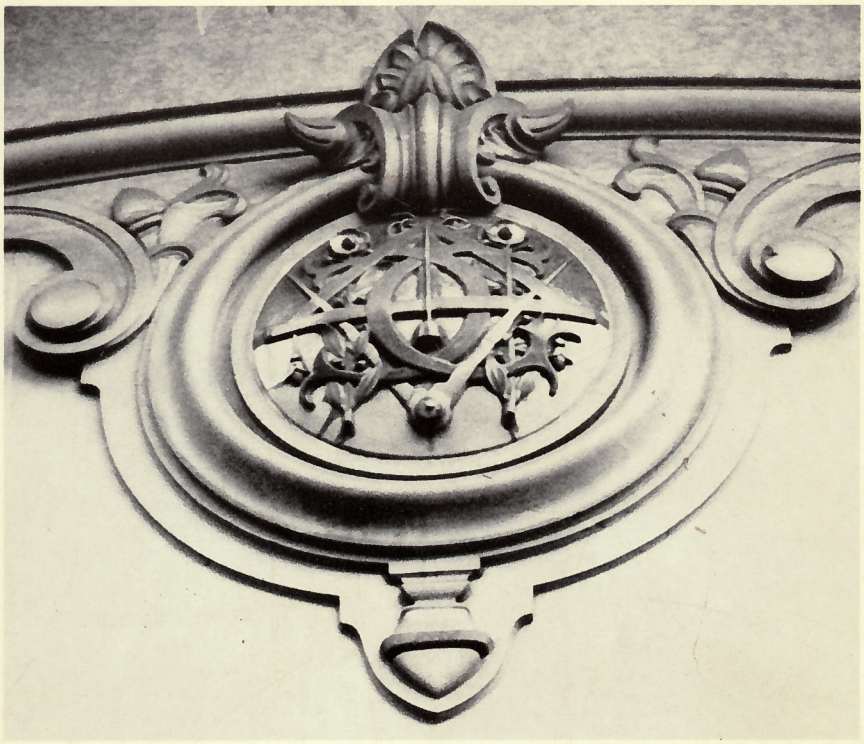
DOMINIQUE SETZEPFANDT

GUIDE DU PARIS ÉSOTÉRIQUE



Itinéraires maçonniques, ésotériques et gnostiques dans la capitale

Faits & Documents

GUIDE DU PARIS ÉSOTÉRIQUE

OUVRAGES DE DOMINIQUE SETZEPFANDT

MITTERRAND, GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS
Faits & Documents, Paris, 1995

PARIS MAÇONNIQUE,
Faits & Documents, Paris, 1997

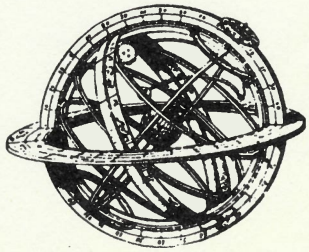
LA CATHÉDRALE D'ÉVRY, ÉGLISE OU TEMPLE MAÇONNIQUE ?
Faits & Documents, Paris, 1997

©Faits & Documents
1998
ISBN 2-909769-09-7

Faits & Documents
BP 254 - 09
75424 Paris cedex 09

DOMINIQUE SETZEPFANDT

GUIDE DU PARIS ÉSOTÉRIQUE



Faits & Documents
1998

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
3 000 EXEMPLAIRES
DONT 300 SUR BEAU PAPIER
NUMÉROTÉS DE 1 À 300,
LE TOUT CONSTITUANT
L'ÉDITION ORIGINALE.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

Introduction p.9

Chapitre I : Le Louvre :
palais des rois et temple solaire p.11

La Colonnade de Perrault ou les propylées du temple solaire. Le Mutus Liber de la Cour Carrée. La pyramide de M. Peï : la verrière au chiffre de la Bête. Le Livre Muet de la Cour Napoléon. L'indication discrète de la route du pôle.

Chapitre II : Du Louvre à l'Etoile :
du temple d'Apollon à l'autel de Mâ-Bellone p.27

La pyramide inversée du Louvre et l'un des mystères du méridien de Paris. L'arc de triomphe du Carrousel : un nouveau manifeste solaire à la gloire d'Apollon. Caïn et ses fils. La place de la Concorde : l'Egypte, la carte magique de la France et le plus grand cadran solaire du monde. Promenade maçonnique sur le Cours La Reine et les Champs Elysées. Les obélisques de Theimer au palais de l'Elysée. La Madeleine : un Temple de la Gloire qui se fait passer pour une église. La chapelle expiatoire : l'œil de Dieu dans le tombeau de Caïn. Le parc de Monceau : le « pays d'illusion » du duc d'Orléans. La FNAC Etoile : un temple initiatique d'inspiration égyptienne et gnostique. L'arc de triomphe de l'Etoile : l'autel de Mâ-Bellone.

Chapitre III :
Promenade ésotérique sur les rives de la Seine p.43

Le Temple des Lois où règne plus souvent la loi du Milieu que celle du juste milieu. Place du Palais-Bourbon Minerve veille sur la République. L'Hôtel des Invalides : l'autre manifeste solaire du Roi-Soleil. Le tombeau du dieu de la Guerre L'ombre de François Mitterrand. Désastres en tous genres sur les quais de la Seine. La Tour Eiffel : une décadence très fin de millénaire. Le Champ-de-Mars, « monument du vide », transformé en pelouse œcuménique. Le Front de Seine Beaugrenelle : Métropolis sur Seine. La pyramide du chancelier d'Aguesseau.

Chapitre IV : Le cimetière du Père-Lachaise :
le royaume des morts sur le balcon de Paris p.59

Le Père-Lachaise : une extraordinaire collection de tombeaux dans un cadre extraordinaire. Pour commencer : quatre révolutionnaires et un maréchal, soit cinq francs-maçons. Quelques tombes-jalons sur la route du pôle. La tombe anonyme d'un grand orgueilleux. Le carré des initiés de Rennes-le-Château. L'extravaguant - et initiatique - mausolée de Félix de Beaujour. Columbarium, Crématorium... et médium. Un révolutionnaire, un chimiste, un mage et un ange castré sur le tombeau d'un poète. Le Mur des Fédérés et le cimetière des éléphants communistes. Un des plus curieux tombeau maçonnique du Père-Lachaise. Le dernier carré des fidèles du dieu de la Guerre. Encore Rennes-le-Château. L'énigme de la mort du « brave des braves ». Pour finir : un pot-pourri de tombes maçonniques.

Chapitre V : Du Triomphe de la République
à la déconfiture de la Bibliothèque François Mitterrand p.77

Le Triomphe de la République... ou de la Maçonnerie ? La maison de l'alchimiste. Le cimetière de Picpus et les fantômes de la Révolution. Le Jardin astrologique de Reuilly. Quelques réalisations de l'architecture moderne. Bercy : la citadelle high-tech des collecteurs de la dîme. Pyramide à degrés et parc à fabriques. La Très Grande Bibliothèque : l'ultime « merveille » du règne du pharaon socialiste. La malédiction du Pharaon.

Chapitre VI : Promenade sur l'axe du monde p.91

De la mire de l'Observatoire à l'autel du Frère Arago. Le temple solaire de l'Observatoire de Paris. Les Jardins de l'Observatoire. L'extraordinaire manifeste apollinien de la Fontaine des Quatre parties du Monde. Le temple lunaire du Jardin du Luxembourg. Le mètre-étalon et le méridien. L'ancien siège du Grand Orient. L'église du mystère. Le gnomon de Saint-Sulpice : la matérialisation de l'axe du monde. Autour de l'axe du monde : la droite, la gauche et le Milieu. Le Louvre : un palais sur la route du pôle. Le Palais-Royal : un autre palais sous l'influence de l'axe du monde. De l'influence du méridien sur la Grande Synagogue. La Mire du Nord.

Chapitre VII : Montparnasse,
voyage au pied de la montagne du dieu solaire p.111

La gare Montparnasse : un édifice maçonnico-ferroviaire. Le « Jardin Atlantique » : retour aux jardins suspendus de Babylone. « Le Creuset du Temps » au centre de la place de Catalogne. Symboles maçonniques et discrets clins d'œil ésotériques dans le quartier Montparnasse. Le siège de Force Ouvrière : « une vraie maison de (Francs) Maçons ». Denfert-Rochereau : le Lion de Belfort veille sur la ville des morts. L'autel au Frère Raspail. Le cimetière maçonnique du Montparnasse.

Chapitre VIII : De la pyramide à la Tour de Babel
en passant par l'arche d'alliance et l'île des morts p.127

Une arche d'alliance dans le XV[e] arrondissement. Le Parc Georges Brassens : encore un parc à fabriques moderne. Les Tours de Babel de la Porte de Versailles.

Chapitre IX :
Des colonnes du Temple au fantôme du Temple.....p.133

Les Colonnes de Buren. La colonne astrologique de l'Hôtel de la Reine. Un cadran solaire pour suivre le « Soleil des Sages ». Le « pays d'illusion » du Forum des Halles. Beaubourg : le naufrage du Titanic au cœur de Paris. Les quatre fils Aymon revus et corrigés par Theimer... et Rennes-le-Château. Les charlots de la rue Charlot. Le Temple : l'ombre et les fantômes. Le Conservatoire National des Arts et Métiers : le pendule de Foucault au milieu de la maison de Salomon. La fontaine alchimique du Vertbois.

Chapitre X :
Des berges de la Seine aux rives du Nil p.147

Le square de l'ange vain de la Ligue des Droits de l'Homme. Le lycée Henri IV : la machine à fabriquer l'élite républicaine va-t-elle se transformer en lycée Papillon ? Le Panthéon : ou l'art d'accommoder les restes (illustres). Promenade maçonnique sur le boulevard Saint-Germain. Quelques signes discrets. La fontaine astrologique du Fellah.

Chapitre XI :
L'ombre de l'Ordre du Temple et l'or des alchimistes.....p.159

La fontaine alchimique de Saint-Michel. La salamandre : emblème royal et symbole hermétique. Notre-Dame : l'omphalos des routes de France et le grand livre muet des alchimistes. La place du Châtelet : les « Voyages en Orient » du général Bonaparte et l'ultime voyage du Frère Nerval. La Tour Saint-Jacques : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. ». L'église Saint-Merri : la demeure du Diable. L'Hôtel de Ville de Paris : la Nef des Fous. L'église alchimique des jumeaux (alchimiques) Saint-Gervais-Saint-Protais. La place des Vosges : une place régie par le Nombre d'Or où plane l'ombre de Victor Hugo, Grand Maître du Prieuré de Sion.

INTRODUCTION

Encore un guide de Paris ! C'est probablement le haut-le-cœur d'indigestion de papier glacé et de photographies couleur pleine page que vous avez eu en le découvrant. Vous vous êtes dit encore et toujours les mêmes sempiternelles photos prises par des adhérents au syndicat du cliché conformiste, les mêmes commentaires éculés et rabâchés mille fois par des guides métamorphosés en moulins à prières « de-ne-pas-toucher-le-tableau-merci-et-de-bien-vouloir-suivre-la-visite-s'il-vous-plaît », les mêmes itinéraires qui vous font transhumer de monuments usés par la pollution et le tourisme de masse en sites au pittoresque si artificiel qu'un village Potemkine en devient un modèle d'authenticité.

C'est d'abord un sentiment d'accablement qui nous a envahi lorsque Emmanuel Ratier nous a proposé la réalisation d'un guide de Paris. Il existe déjà une véritable bibliothèque d'ouvrages sur la question : du conventionnel « tout savoir et tout voir en 48 heures d'escale avant d'entamer l'étape suivante de votre tour du monde culturel en beaucoup moins de 80 jours » au très graveleux guide du touriste sexuel en quête de bonnes adresses pour de (plus ou moins) bonnes rencontres, en passant par le spécialisé guide des itinéraires de promenades pédestres à travers la capitale par les parcs et autres espaces verts.

Que décrire qui ne l'ait déjà été cent fois au moins ? Que dire d'original qui ne soit déjà depuis longtemps de notoriété publique ?

Il nous est alors revenu en mémoire les remarques de nombre de nos lecteurs qui, faute de pouvoir leur servir physiquement de guide, n'avaient pas hésité, nos livres en poche, à arpenter la capitale pour en découvrir la face obscure, et, au passage, en redécouvrir bien des aspects méconnus. Nos ouvrages, conçus pour étayer nos découvertes et nos thèses, farcis de démonstrations chiffrées, affligés de copieux appareils de notes, se prêtaient assez mal à un emploi de guide touristique.

L'honnête homme, qu'il soit parisien ou provincial, n'a que faire, lors d'une visite au Louvre, d'un long développement arithmologique lui démontrant que les dimensions de la pyramide de M. Peï furent établies grâce au Nombre d'Or et que le chiffre de la Bête est la clé du décryptage numérique de l'édifice de verre ; il a, avant tout, besoin qu'on le guide à travers un dédale, qu'on lui indique du doigt ce qui crève les yeux et que personne ne remarque, et surtout qu'on lui donne la signification occulte de tout cela.

C'est ce que nous nous sommes efforcés de réaliser dans ce nouvel ouvrage, en ayant malgré tout parfaitement conscience de nous répéter à certains moments, d'être trop succinct à d'autres de peur de rabâcher au delà du supportable, et d'avoir opéré des choix nécessairement arbitraires. À certains moments, le lecteur attentif de nos travaux antérieurs aura la désagréable première impression d'une répétition fâcheuse. Nous avons été obligés, par souci de cohérence et par respect pour les autres lecteurs, de réutiliser certaines informations que nous avions déjà publiées, en les augmentant - presque systématiquement - de nouveaux développements et d'informations inédites. Nous avons en effet été confrontés à un dilemme : faire table rase du passé et ne pas évoquer le contenu de nos précédents livres au risque de faire l'impasse sur nombre d'édifices et de curiosités et d'encourir le blâme de lecteurs qui auraient - à juste raison - trouvé notre guide fort incomplet ; ou bien faire comme si notre nouveau livre s'adressait à un lectorat lui aussi nouveau ou bien frappé d'amnésie.

À notre grande honte et à notre grand soulagement, nous avons recouru à la vieille tradition radicale-socialiste des motions mi-chèvre, mi-chou en essayant, dans toute la mesure du possible, de nous citer le moins possible tout en étant le plus complet possible. Nous espérons ne pas avoir fait mourir la chèvre, ni pourrir le chou.

LE LOUVRE : PALAIS DES ROIS ET TEMPLE SOLAIRE

Que cela soit en cosmologie ou en matière de guide touristique, il faut un commencement à toute chose ; aussi débuterons-nous notre promenade maçonnico-initiatique dans Paris par le Louvre. Les arguments en faveur de cette décision ne manquent pas. Tout d'abord, il faut bien commencer quelque part ; et le Louvre est un « quelque part » qui a le mérite d'être « incontournable » (d'ailleurs bien peu de personnes prennent le temps d'en faire réellement le tour), central et surtout splendide, ce qui ne sera - malheureusement - pas toujours le cas des sites que nous avons retenus.

Tout guide touristique parisien qui ferait l'impasse sur le plus grand et le plus beau musée du monde mériterait amplement de servir de cale à un pied de meuble bancal. Il y a ensuite une raison « occulte » à un tel choix. Le palais des rois de France est au cœur de Paris, traversé par l'axe historique de la capitale et par le méridien de Paris, cet axe du monde qui lie les Mystères de Paris au mythe (mais tout mythe est une vérité habillée de rêves) de l'Ultima Thulé. Ainsi, les brouillards parisiens un peu trop métissés par les gaz d'échappement se mêlent aux brumes pures de l'île blanche au nord du monde.

Le Louvre est, depuis la Renaissance, un extraordinaire Mutus Liber de pierre ciselée. Fabuleux livre muet, il expose sur ses murs des conceptions ésotériques fort éloignées du catholicisme que professaient officiellement les rois. Ici, la pierre exalte Apollon, Janus et Isis. C'est un gigantesque temple solaire et le centre d'un colossal zodiaque rayonnant sur Paris. Des monarques se sont fait - discrètement - les hérauts d'une antique religion, d'un savoir qui se prétendait antédiluvien, espérant ainsi mieux servir leurs propres intérêts, accroître leur propre gloire. Mais qui veut souper avec le diable doit se munir d'une longue cuillère : dans leur orgueil les rois se croyaient les maîtres, ils ne furent que les dupes et les serviteurs, avant d'être les victimes quand l'immémorial monstre froid qu'ils avaient nourri leur préféra d'autres sectateurs plus dociles.

La Colonnade de Perrault ou les propylées du temple solaire

Notre visite « initiatique » du Louvre commence rue de l'Amiral de Coligny, à l'est du palais. C'est le matin, quand les rayons d'or de l'astre solaire commencent à donner à la pierre sa chaude teinte blonde, que l'on peut le mieux admirer la Colonnade dite de Perrault, du nom de Claude Perrault, l'architecte initié qui en imagina le tracé en recourant systématiquement au Nombre d'Or. La façade orientale du palais royal devint ainsi, par le jeu grandiose des colonnes, les propylées d'un temple gigantesque dédié au dieu Soleil.

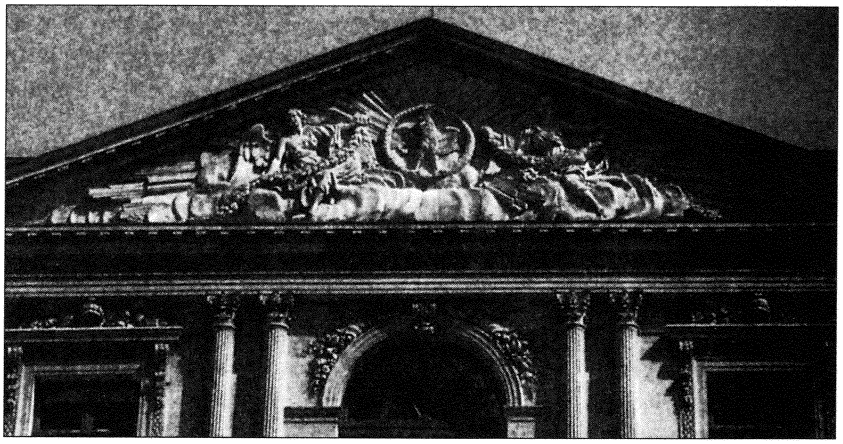
Celui-ci est omniprésent et triomphant grâce à une abondante œuvre sculptée où le génie artistique manie avec un rare bonheur un complexe vocabulaire occulte pour délivrer un extraordinaire message ésotérique. Ce que le touriste pressé et le Parisien blasé considèrent comme de la « décoration » est en réalité un manifeste crypté d'une religion et d'une philosophie n'ayant, bien souvent, que fort peu de rapports avec le christianisme. C'est tout un florilège de dieux antiques (qui ne sont en fait que les allégories, les symboles d'une doctrine secrète), de représentations à caractère alchimique, astrologique, magique et - le grand mot est lâché ! - maçonnique.

Traversons la rue pour rencontrer notre première représentation ésotérique. Le fronton central de la façade est décoré d'une « Minerve, entourée des Muses et de la Victoire, couronnant le buste de Louis XIV ». L'œuvre a été sculptée, en 1808 seulement, par François Lemot ; et son buste de Napoléon I[er] a été remplacé à la Restauration par celui de Louis XIV, mais on a « oublié » d'effacer les emblèmes impériaux qui ornaient le bouclier de Minerve. De toute façon, ces menues modifications ne changent en rien

l'interprétation : Minerve, la Mère de Tout, la dispensatrice du Savoir (les Muses) et de la Puissance (la Victoire), une des manifestations antiques d'Isis, orne des lauriers de la gloire le front du dieu solaire représenté ici par un de ses avatars terrestres : le Roi-Soleil ou l'Empereur apollinien.

Le Mutus Liber de la Cour Carrée

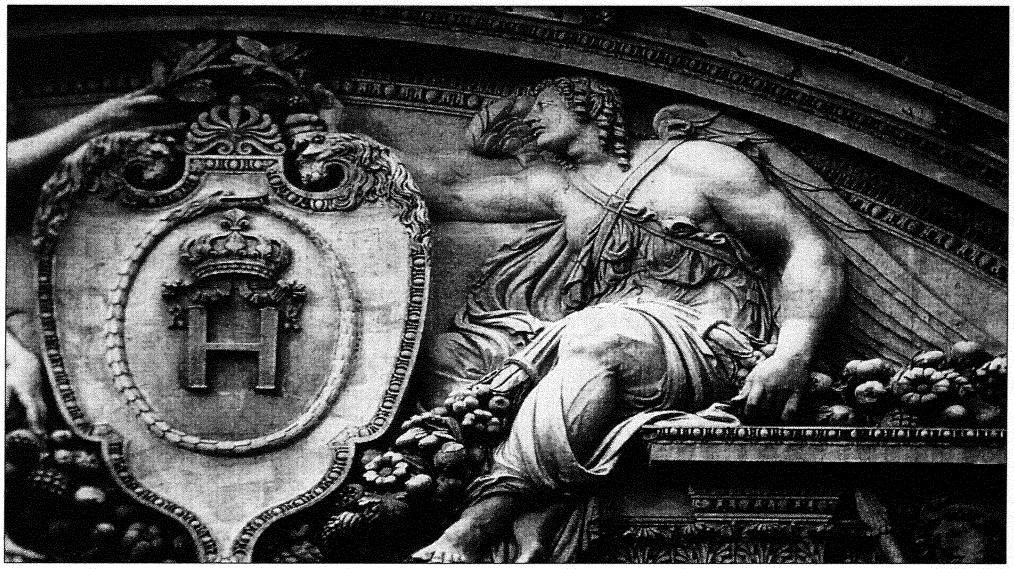
Suivons la course vers l'Occident du dieu Soleil et pénétrons maintenant dans la Cour Carrée. Au grand fronton de la façade est, le visiteur qui n'a pas peur d'être bousculé par les touristes pressés et de souffrir des affres du torticolis, pourra admirer, en levant la tête, une composition de Guillaume II Coustou remaniée pendant l'Empire. Un superbe coq aux ailes déployées est enfermé dans un ouroboros rayonnant. L'oiseau solaire, annonciateur de l'aube naissante d'une nouvelle ère, est sous la protection de Janus, l'antique dieu de l'Initiation et du Temps, dont le serpent qui se mord la queue est le hiéroglyphe. Coq et serpent hermétiques remplacent ainsi, depuis près de deux cents ans, les armes royales de France et annoncent à ceux qui savent - et qui veulent bien lever les yeux au ciel - l'aube d'une Ere nouvelle.



Le coq, héraut du Soleil, était consacré au dieu Hermès, le « saint patron » de l'hermétisme. En maçonnerie, il annonce la Lumière que va recevoir le récipiendaire en pénétrant dans le Temple. Il est aussi le symbole du Mercure alchimique indispensable à la réalisation du Grand œuvre. L'ouroboros, l'antique serpent qui se mord la queue, hiéroglyphe du dieu Janus, est le symbole du Temps cyclique, de l'éternel recommencement de la manifestation.

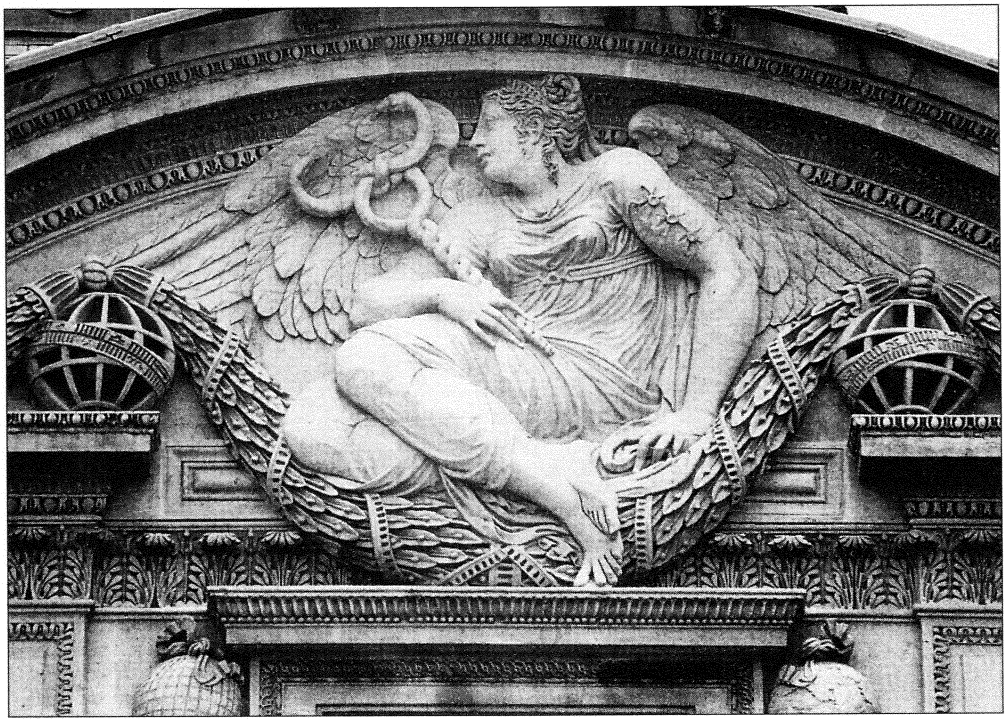
Le serpent qui se mord la queue est encore présent de l'autre côté de la Cour Carrée, au tympan du frontispice central de l'aile Henri II. L'œuvre de Jean Goujon a connu quelques modifications au fil des siècles ; pendant la Révolution, comme d'autres œuvres du Louvre, le tympan a subi des dégradations. Contrairement aux apparences, il ne s'agissait nullement d'une manifestation de vandalisme gratuit d'imbéciles coiffés de bonnets phrygiens, mais de la politique délibérée (même si elle fut exécutée aveuglément par des « idiots utiles » manipulés) d'une religion occulte et soigneusement occultée, qui cherchait ainsi à effacer les traces visibles - et les signes efficients et « magiques » - du christianisme et des institutions qui s'en réclamaient et s'en inspiraient pour les supplanter. Preuve de la remarquable opiniâtreté des Frères, ce programme d'éradication et d'affirmation triomphante s'est discrètement poursuivi sous plusieurs régimes qui n'avaient en commun que d'être infiltrés et - en partie - manipulés parce que, dans les années 40, on appelait les Forces Occultes. Après les fastes maçonniques de l'Empire, la Restauration... restaura, non l'œuvre originale, mais le programme ésotérique de la Maçonnerie.

Si l'on compare l'état actuel du tympan à la gravure que Jacques Androuet Du Cerceau publia dans ses « Plus excellents Bastiments de France » (1576), on constate que l'écu royal et son entourage, martelés à la Révolution, ont été refaits au XIX^{e} siècle sans tenir compte du modèle original. Le collier de l'Ordre de Saint-Michel (l'archange qui terrassa le Dragon) s'est mystérieusement transmuté en serpent qui se mord la queue, inversant totalement la symbolique ! Les fleurs de lys royales sont remplacées par un H, surmonté d'une couronne fermée, qui se veut le monogramme d'Henri II ; mais les modifications apportées à la décoration par les Initiés inciteraient plutôt à y « lire » le H d'Hiram, l'architecte du Temple de Salomon, ou encore le H d'Hérédom de Kilwinning. À moins que l'usage de la cabale phonétique ne nous permette d'y voir une Hache Royale. Ainsi, les Renommées ou Victoires qui soutiennent l'écu et tiennent des cornes d'abondance annoncent, non plus le triomphe de la monarchie, mais plutôt celui de l'Art Royal. Au registre inférieur, les figures guerrières de la déesse Bellone (une des nombreuses manifestations d'Isis) et de son parèdre, le dieu Mars (qui ne peut être ici que son époux Osiris ou son divin fils Horus, le fameux Fils de la Veuve) sont accompagnées de deux animaux solaires : un lion et un loup couchés à leurs pieds. Les belliqueuses divinités encadrent des prisonniers nus et entravés : le triomphe de la doctrine secrète sera total ; s'appuyant sur la puissance des armes, elle imposera impitoyablement sa domination universelle.



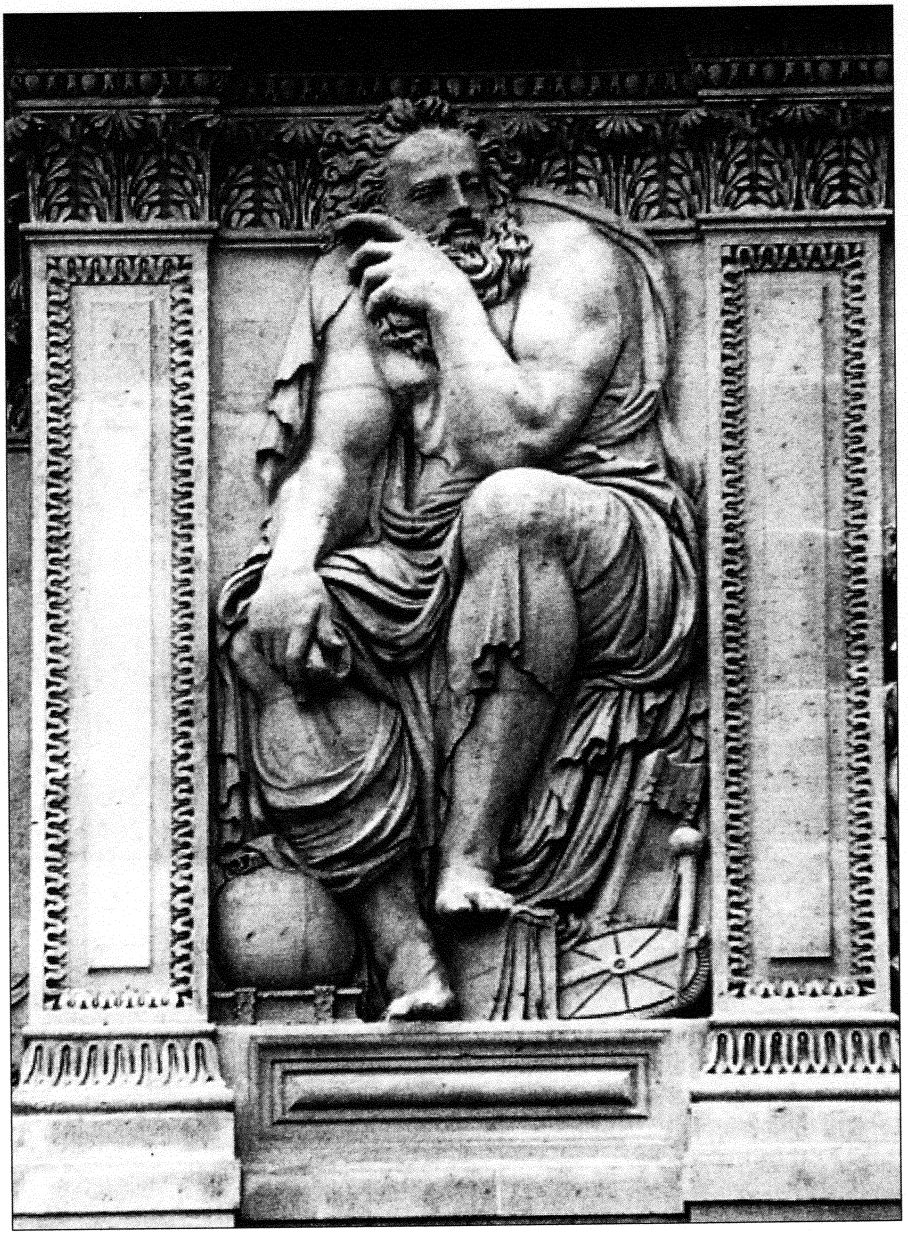
Détail du tympan du frontispice central de l'aile Henri II. Encadré par des Victoires brandissant les lauriers de la gloire, l'ouroboros, le maître du Temps, veille sur l'Art Royal des Initiés.

Mais ce frontispice n'est nullement la seule manifestation dans la pierre de la doctrine secrète des Initiés. Le tympan du frontispice de droite de la même aile Henri II s'orne d'une autre œuvre de Jean Goujon, baptisée « La Science ». Une allégorie ailée, tenant un caducée, l'emblème d'Hermès (le fameux Trimégiste créateur de l'hermétisme), se maintient en équilibre sur une guirlande de feuilles d'olivier (symbole de la paix) reposant sur deux globes armillaires dotés des bandes zodiacales réglementaires ; au registre inférieur, deux Atlas supportent, l'un un globe terrestre, l'autre un globe céleste. La « Science » est en réalité une représentation de la Paix Universelle. Paix qui n'a rigoureusement rien à voir avec ce bancal et bref intervalle de répit entre deux guerres que tente, sans grand succès, d'imposer l'ONU : la paix qu'a exprimé Jean Goujon est d'une autre essence. Elle repose sur l'harmonie, toute pythagoricienne, de la musique des sphères célestes et la connaissance de la Science secrète (ou Art Royal) ; c'est, par le savoir et la volonté démiurgiques, le retour à l'Age d'Or, à la pure félicité des premiers matins du monde, avant que le divin ordre du Grand Architecte de l'Univers ne subisse le cyclique assaut des effets délétères de la Manifestation.



Tympan du frontispice de droite de l'aile Henri II. La Paix Universelle n'est que l'un des aspects du programme ésotérique des Initiés gravé dans la pierre de la façade Henri II. À l'autre extrémité du bâtiment, « l'Abondance » répand les fruits de l'Age d'Or.

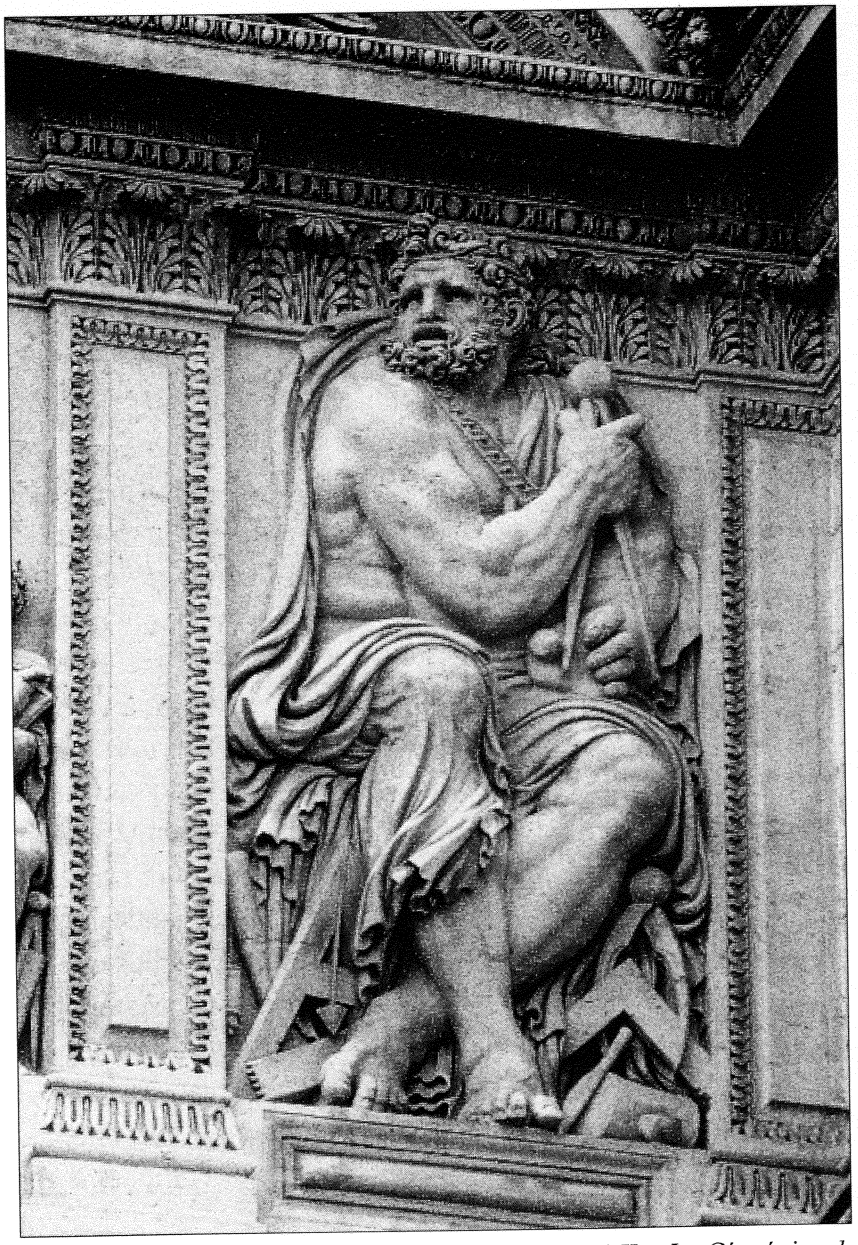
La restauration de l'harmonie universelle ne pourra se réaliser que par l'Art Royal ; c'est ce qu'exprime Jean Goujon au moyen des deux panneaux du registre inférieur. Le panneau de gauche représente « L'Astronomie » sous les traits d'un savant (barbu comme un député socialiste franc-maçon de la vague rose de 1981) méditant, le regard perdu dans l'immensité des cieux. À ses pieds sont étalés les attributs de sa fonction : globe et astrolabe ; mais aussi les livres fermés (symbole du savoir ésotérique) et le compas, l'instrument qu'utilise, dans l'iconographie maçonnique, le Grand Architecte pour organiser géométriquement l'univers. « La Géométrie » est d'ailleurs le sujet du panneau de droite. Le personnage, barbu lui aussi, tient fermement un compas. À ses pieds, équerres, compas courbe, maillet, ciseau, niveau et fils à plomb complètent sa panoplie d'initié.



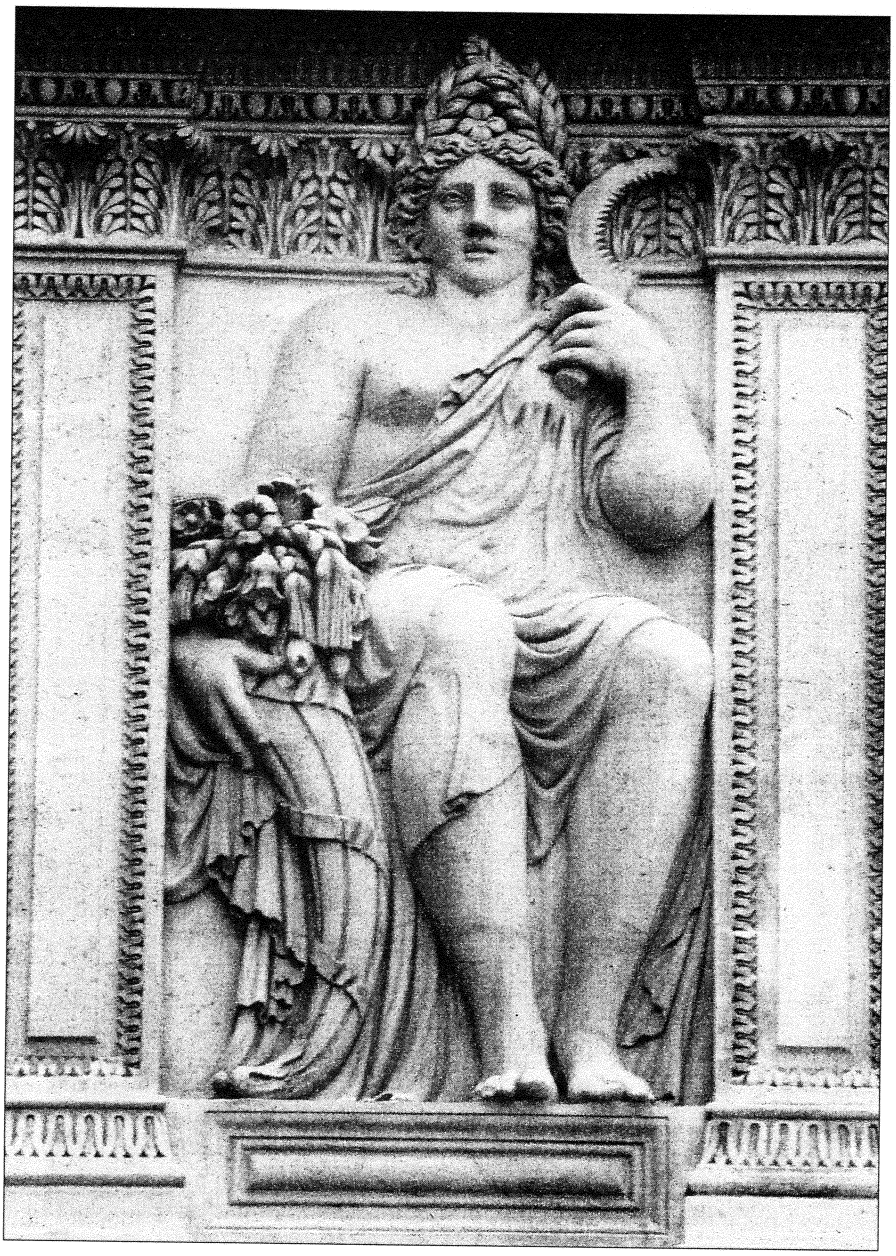
Panneau de gauche du frontispice de droite de l'aile Henri II. « L'Astronomie » est le reflet de l'obsession du Temps par les Initiés. Sous l'aspect d'un fleuve figuré à l'antique, le Temps qui s'écoule est le sujet d'un panneau du frontispice de gauche.

Détail des fenêtres des avant-corps du premier étage de l'aile Henri II. Le médaillon de Diane présenté par des chiens qui rythme le deuxième étage de la façade permet d'évoquer l'Isis lunaire, sœur et épouse du dieu solaire.

Le Frontispice de gauche de l'aile Henri II illustre un autre aspect de la doctrine des Initiés. Ici, c'est le thème de l'abondance naturelle qui régnait lors de l'Age d'Or qui est évoqué. L'Abondance a les traits d'une allégorie ailée, assise sur une guirlande de fleurs et de fruits, elle est munie de la corne d'Amalthée débordant des fruits de la Terre nourricière. Elle est encadrée de deux têtes de Pan, symbole transparent de l'Univers (Pan voulant dire « tout » en grec). Le registre inférieur reprend et complète le message. Le panneau de droite figure Cérès-Isis en patronne des moissons et des récoltes. Elle trône, le front ceint d'un diadème d'épis mûrs, brandissant la faucille d'une main et tenant la corne d'abondance de l'autre, représentation



Panneau de droite du frontispice de droite de l'aile Henri II. « La Géométrie » de Jean Goujon pourrait fort bien être une représentation du Grand Architecte de l'Univers.



Panneau de droite du frontispice de gauche de l'aile Henri II. Sous l'apparence de Cérès (leitmotiv de la philatélie), Isis est présente sous l'aspect de la Mère de Tout.

hiératique de la Terre-Mère dispensatrice des bienfaits. Sur le panneau de gauche, est représenté un fleuve sous les traits d'un homme vigoureux à la longue barbe dont les ondulations se fondent avec celles de l'eau s'écoulant des récipients qu'il tient ; il est le symbole, tout à la fois, des eaux fécondantes et du Temps. Saturne, traditionnellement figuré sous les traits d'un vieillard à la longue barbe blanche, est le dieu des temps primordiaux, de cet Age d'Or qui, cycliquement, doit revenir, annoncé par le retour triomphal d'Apollon. Sur les panneaux annexes, un Bacchus, muni de sa coupe, s'abrite sous des grappes de raisins, un Pan, son syrinx à la main, agite des branchages : c'est encore l'exaltation de la fertilité de la Nature.

Le promeneur grincheux pourrait nous faire remarquer, à juste titre, que si nous invoquons constamment Isis, celle-ci n'apparaît que sous des travestissements, en se cachant derrière des masques féminins, des représentations de divinités. S'il veut contempler la Veuve, qu'il se dirige vers le corps de bâtiments à droite du pavillon de l'Horloge et qu'il lève les yeux vers le fronton sculpté. De chaque côté de la fenêtre, trônent, hiératiques et énigmatiques, Osiris et Isis, si reconnaissable à son sistre.

La pyramide de M. Peï : la verrière au chiffre de la Bête

Engouffrons-nous dans le passage du pavillon Sully et gagnons maintenant la Cour Napoléon où de nouvelles découvertes nous attendent. Les plus visibles étant, bien entendu, les pyramides de M. Peï qui, malheureusement, occupent le centre de la cour, l'attention des visiteurs et bien trop de place. Comme nous l'avons déjà longuement explicité dans deux de nos précédents ouvrages, les verrières pyramidales de M. Peï offrent une remarquable synthèse de la Science secrète et une profusion de symboles maçonniques.

Commençons par le plus évident : la forme pyramidale, réminiscence de l'antique civilisation égyptienne ; héritière - selon les besoins de la démonstration - de la sagesse antédiluvienne, de la science atlante et inspiratrice, via l'hermétisme alexandrin et ses héritiers kabbalistes de la Renaissance, de la maçonnerie de rite égyptien. Depuis François 1er, l'Égypte fascine et obsède les concepteurs du Grand Louvre ; et François de Jarnac, compatriote du plus illustre des Valois, n'est jamais que le dernier a y avoir succombé. Répondant à une volonté démiurgique d'imprimer son sceau à travers les siècles, l'œuvre se veut résolument moderne ; mais emprunte malgré tout à un répertoire de formes architecturales, de

concepts et de symboles remontant à la plus haute antiquité !

L'architecte a eu recours à l'emploi systématique du Nombre d'Or pour bâtir sa pyramide, renouant ainsi avec la tradition des bâtisseurs initiés tombée en désuétude à la fin du XVIII[e] siècle. La proportion dorée et ses dérivés sont d'une très grande importance dans l'initiation maçonnique, puisqu'ils permettent, entre autres choses, de déterminer les dimensions exactes du carré long du temple maçonnique et du triangle divin qui orne celui-ci. En fait, la structure des cinq pyramides (la grande, les trois petites qui l'entourent et l'inversée) est entièrement régie par l'arithmologie. Sans entrer dans de longs développements mathématiques (que nous avons jadis infligés à nos malheureux lecteurs), on va ainsi pouvoir découvrir, codés sur les parois de verre, la Tétractys et l'Ennéade pythagoriciennes, le nombre du Ciel et le nombre de la Terre, mais aussi celui de l'Homme, de l'âme du Monde, et encore la durée de l'Ere, de la Grande Année, de la précession des équinoxes...

Mais la pyramide dissimule encore d'autres nombres, « magiques » ceux-là, comme le 666, le fameux nombre de la Bête de l'Apocalypse. Le visiteur matheux ou simplement curieux - et patient ! - pourra, à son tour, retrouver tous ces nombres initiatiques grâce à la simple observation et à l'emploi des quatre opérations. Il lui faut juste savoir que le nombre symbolique, lancé à grand fracas par les Initiés et repris en chœur par les médias, de 666 panneaux de verre composant la pyramide du Louvre est totalement faux ! Il est destiné, en raison de son caractère hautement symbolique et de sa grande charge émotionnelle dans la tradition chrétienne, à avertir les adeptes que l'édifice est dédié aux 36 Décans, les maîtres terribles du Destin, « générateurs » du nombre « divin » ou triangulaire 666, nombre éminemment solaire. La pyramide se compose en fait de 673 losanges ou parties de losanges, qui, par « décomposition arithmologique », permettent de découvrir le nombre du cycle de Meton ou encore le nombre « divin » 153. Nombre qui, outre qu'il est égal à la somme des cubes de ses trois composants, les trois plus beaux nombres premiers 1, 3, 5 : 13 + 33 + 53 = 153, est le nombre des poissons de la pêche miraculeuse dans l'évangile de Saint Jean (Jean 21, 11).

Passons maintenant aux symboles maçonniques. Comme dans le sanctuaire maçonnique, l'entrée de la pyramide est orientée à l'ouest. L'inesthétique verrière mitterrandienne permet d'offrir à la vue des Frères, à la fois la voûte céleste (la loge se doit d'être une représentation de l'univers, c'est pourquoi son plafond est étoilé) et la voûte d'acier. Les trois petites pyramides représentent les trois fenêtres grillagées figurées sur le tableau d'apprenti et destinées à

éclairer la loge. La plate-forme triangulaire peut être rapprochée du plateau triangulaire des officiers et du vénérable de la loge. Par analogie, le pilier qui soutient la plate-forme est l'Axis mundi, l'arbre de vie, qui relie les Enfers (en l'occurrence, ici, la partie souterraine du musée et la galerie commerciale qui la prolonge), aux Cieux (les parois vitrées de la pyramide, symbole de la voûte céleste) en passant par la Terre. Pour cette descente initiatique aux Enfers, le franc-maçon peut emprunter le malcommode escalier hélicoïdal qui s'enroule autour d'un ascenseur réservé aux infirmes : il retrouve alors le symbolique escalier hélicoïdal à sept marches que l'on rencontre sur la planche du tableau de compagnon.

Le Livre Muet de la Cour Napoléon

Avec un talent appliqué certes, mais dépourvu de la grâce aérienne que donnait le génie à leurs illustres devanciers, les artistes du XIX[e] siècle ont, à leur tour, ciselé dans la pierre un gigantesque Mutus Liber compréhensible seulement à qui en possède la clé, ou même simplement en soupçonne l'existence. Car les deux plus fidèles compagnes du secret sont l'ignorance et l'indifférence.

Commençons notre nouvelle revue de détail par l'aile méridionale du palais. Sur le bas-relief du panneau de droite de la porte du pavillon Denon, c'est une divinité féminine qui, au moyen d'un compas (maçonnique, cela va de soi), mesure un angle sur l'oculus. Elle reproduit exactement la représentation du « Grand Architecte de l'Univers » que l'on retrouve dans tous les catéchismes maçonniques. Pour qu'il n'y ait aucun doute, un rapporteur et une perpendiculaire reposent à ses pieds.

Un peu plus à l'ouest, c'est le pavillon Mollien qui va retenir notre attention quelques instants. Sur la droite de la façade nord, un bas-relief montre une jeune femme à demi-nue, foulant au pied une épée et jouant de la lyre pour accompagner la danse de sa jeune compagne. Aux pieds de la danseuse, un ouroboros s'appuie sur un livre fermé, symbole universel de la connaissance ésotérique. Sous la protection du serpent qui se mord la queue, maître des cycles et détenteur de la connaissance secrète, Érato et Terpsichore, deux des muses compagnes du dieu solaire Apollon, participent, par leurs chants et leurs danses, à la musique des sphères, à cette harmonie universelle si chère à Pythagore.

Sur la façade ouest, au-dessus de l'entrée du pavillon, une divinité ailée montre avec complaisance niveau de charpentier, fil à plomb et planche à tracer. La géométrie règne, là encore, sans partage. En-

dessous, de part et d'autre de la porte, des bas-reliefs représentent d'autres divinités ailées, accompagnées d'un globe terrestre, d'un globe armillaire et d'une longue-vue ; l'astronomie et l'astrologie sont à l'honneur. Avec beaucoup moins de bonheur, on a reproduit le thème du frontispice de droite de l'aile Henri II. Sur le bas-relief en vis-à-vis, une allégorie de l'alchimie avec un athanor à ses pieds fait pendant aux maîtresses du Ciel.

L'aile septentrionale de la Cour Napoléon n'est nullement dépourvue de symboles maçonniques, de discrètes indications ésotériques. Commençons par le pavillon Colbert. Sur le bas-relief du panneau de gauche, une jeune femme, appuyée à un gouvernail (le symbole de l'axe du monde, autour duquel tout pivote), indique de la main une étoile à cinq branches au sommet d'un oculus (l'étoile polaire, pivot de la voûte céleste, figurée ici par le cercle de l'œil-de-bœuf). La déesse indique ainsi à l'initié la voie à suivre pour rejoindre l'étoile du pôle céleste, l'immobile moyeu qui fait tourner l'Univers, et ainsi réintégrer l'Unité principielle pour jargonner comme le F∴ 33° René Guénon. En vis-à-vis, une jeune femme reproduit le geste de sa compagne du pavillon Denon : elle mesure un angle sur le même oculus au moyen d'un compas. Tout est mesure et s'exprime en proportions et en nombres dans le Temple de Salomon. D'ailleurs, à ses pieds, un sceau de Salomon est discrètement suggéré par l'enchevêtrement de deux équerres.

Un peu plus loin vers l'ouest, au pavillon Richelieu, une autre représentation ésotérique va compléter et expliciter le bas-relief précédent. Une jeune femme, enveloppée dans une peau de loup, s'appuie sur une énorme massue et brandit de l'autre main une chaîne brisée. Elle fait référence, via la cabale phonétique, à Apollon Lukos ; la peau de loup évoque un jeu de mots en grec entre luké (le loup) et lyké (la lumière). La lumière est bien entendu Apollon auquel le loup est un animal consacré. Mais le Loup est aussi un autre nom du signe du Capricorne ; et Leto, la mère d'Apollon et d'Artémis, associée au Cancer, fut métamorphosée en louve. Capricorne et Cancer, respectivement la Porte des Dieux et la Porte des Hommes des doctrines pythagoriciennes, sont les deux signes astrologiques gouvernant l'axe des solstices, axe janusien par excellence, plus connu sous la forme du fameux méridien de Paris. Mais il y a encore un autre jeu de mots, toujours dans la langue d'Homère, entre Apollon Lukos et Apollon Leukaios (Apollon de l'île blanche) ; ce qui nous renvoie à la mythique île au nord du monde, l'Hyperborée. La jeune fille ayant à ses pieds une chouette et un sablier renversé ainsi qu'un serpent enroulé autour du bras va nous aider à compléter le déchiffrement de l'énigme de pierre. Le hibou,

oiseau d'Athéna (autre forme d'Isis), est, grâce à son regard qui perce les ténèbres, un symbole de la connaissance. Le dieu de la Lumière est aussi celui de la Connaissance qui permet de dissiper les ombres de l'ignorance et de se guider, grâce à l'étoile polaire (représentée aussi sur le bas-relief du pavillon Colbert), le long de l'axe du monde (symbolisé par un gouvernail également présent sur le bas-relief) jusqu'au pôle, jusqu'au seul point immobile du globe, reflet dans le microcosme du Principe d'où émerge toute manifestation.

L'indication discrète de la route du pôle

Remarquable continuité de la chaîne initiatique et du travail des Initiés au long des siècles, les artistes initiés du siècle dernier avaient indiqué le tracé de l'axe du monde qui ne sera matérialisé qu'en 1994... C'est en effet, à quelques années seulement du troisième millénaire, de ce fameux Millénium qui met en transes millénaristes et adeptes du New Age, que l'« artiste » néerlandais Jan Dibbets a fait apparaître, au moyen de cent trente-cinq médaillons de bronze discrètement répartis sur dix-sept kilomètres à travers la capitale, le fameux méridien de Paris. Une dizaine de médaillons marque le passage du méridien à travers le palais du Louvre ; plusieurs ornent discrètement la cour Napoléon, et l'un d'eux frôle de quelques centimètres l'arête du pyramidion faisant face au pavillon Sully. M. Peï pouvait difficilement construire ses pyramides plus près de l'axe du monde...

La route du pôle est là devant nous, empruntée quotidiennement par des dizaines de milliers de touristes qui venus pour voir ne regardent rien. Même pas leurs pieds, juste le guide touristique officiel des vues jugées dignes d'impressionner leur rétine rétive et leurs pellicules (celles de leurs appareils photographiques, bien sûr). Si, à quelques mètres de la sortie du passage Richelieu, avant de déboucher dans la rue de Rivoli, ils avaient observé sur le sol la boussole de bronze du Frère Arago, peut-être auraient-ils eu alors l'idée de lever les yeux vers la voûte. Là, depuis bientôt un siècle et demi, les architectes initiés Visconti et Lefuel ont balisé le chemin que doivent emprunter les pèlerins initiés.

Au plafond, une rose des vents où le nord est matérialisé par une flèche indique le passage de l'invisible méridien. La boussole de pierre est entourée de quatre angelots joufflus aux joues gonflées, qui symbolisent les vents et les quatre points cardinaux. Un peu plus au sud du passage, deux autres motifs décoratifs complètent et explicitent le message. Le premier, daté de l'année 1856 par un

cartouche, reproduit un globe terrestre en projection polaire et est entouré, à l'équateur, par une bande zodiacale. C'est, avec un siècle d'avance et les signes zodiacaux en plus, une très belle anticipation du drapeau onusien ! Le tout est encadré de représentations anthropomorphiques (et accessoirement alchimiques) du soleil et de la lune. Un troisième motif figure une sphère céleste armillaire encerclée de l'indispensable bande zodiacale.

Mais abandonnant, pour l'instant, notre promenade sur l'axe du monde et dirigeons nos pas vers l'ouest, le long de l'axe historique de Paris.

DU LOUVRE À L'ETOILE : DU TEMPLE D'APOLLON À L'AUTEL DE MA-BELLONE

Notre nouvel itinéraire est la suite naturelle de notre visite artistique et ésotérique du palais du Louvre. Pour cette promenade, nous partirons de l'entrée de la pyramide du Louvre. D'emblée, deux variantes s'offrent à nous. La première, à l'air libre, est recommandée à tous les jours de beau temps, et aux promeneurs claustrophobes quelle que soit la météo : elle se propose de rejoindre les Jardins des Tuileries en traversant la place du Carrousel. L'autre, plus agréable les jours de pluie et pour les amateurs de lèche-vitrines, oblige à une descente, non aux Enfers, mais dans les entrailles de la pyramide de M. Peï.

Commençons donc, si vous le voulez bien, par le circuit souterrain. Après avoir dégringolé - avec un peu de chance, autrement que sur le dos - l'incommode escalier hélicoïdal qui offre une lente descente initiatique au « centre de la Terre », nous nous engageons, stoïquement, dans l'allée souterraine bordée de vitrines vouées au culte unique du consumérisme effréné. Juste à la verticale de la place du Carrousel, nous débouchons sur une autre place, souterraine et carrée, éclairée par une verrière en forme de pyramide

inversée. Nous venons de faire connaissance avec les deux dernières pyramides du Louvre : celle de verre qui pend du plafond de la salle, et celle de bois, beaucoup plus petite, qui, reposant sur sa base, est posée juste en-dessous.

La pyramide inversée du Louvre et l'un des mystères du méridien de Paris

Si la pyramide du Louvre, et ses trois petites sœurs, sont entièrement bâties sur le symbolisme du nombre 6, celle du Carrousel, également régie par l'arithmologie, repose sur la symbolique du 7. Comme dans tout sanctuaire solaire qui se respecte, la Lune, parèdre du dieu Soleil, est présente ainsi que le cortège des planètes et l'armée des étoiles. Ainsi, à la pyramide de M. Peï, représentation de la montagne sacrée et symbole solaire, est associée la pyramide inversée, figuration de la caverne initiatique et symbole de cette représentation inversée du soleil qu'est la lune.

Le 15 octobre 1997, à Cap Canaveral, eut lieu le lancement, par la fusée Titan IV, de la sonde Cassini-Huygens. Par ailleurs, le même jour, une méridienne fut inaugurée à Paris, au Carrousel du Louvre, en hommage à la dynastie des Cassini qui dirigèrent l'Observatoire de Paris au XVII^{e} siècle et contribuèrent à la détermination du fameux méridien de Paris. Grâce à cette initiative de Jean-Louis Heudier, membre du comité scientifique de la revue de vulgarisation scientifique Eurêka, l'ombre d'une tige verticale prolongeant la pyramide inversée donnera la date chaque jour à midi, heure solaire. Le 14 octobre 1988, neuf ans auparavant à un jour près, François Mitterrand inaugurait la pyramide du Louvre, alors que les travaux ne furent terminés qu'en mai 1989. Sinon le choix impérieux d'une date hautement symbolique (dont l'ancien président avait le secret), comment justifier une telle hâte ? Peut-être par le rappel d'un autre anniversaire : celui du 16 octobre 1959, où le sénateur Mitterrand s'attaquait, nuitamment dans les Jardins de l'Observatoire, à un sot record de saut de haies...

Pour éviter la périlleuse traversée de la place du Carrousel, nous empruntons la sortie piétonne du parking souterrain de la galerie commerciale souterraine du Louvre : on débouche ainsi au pied de l'arc de triomphe du Carrousel. Nous recommandons cet accès pour qui voudrait visiter le musée du Louvre : on s'épargne alors la longue et inutile queue à l'entrée de la pyramide que l'on inflige - avec un zèle bureaucratique confinant certains jours au sadisme - aux malheureux visiteurs. Il semblerait que, pour justifier le seul argument

fonctionnel en faveur de l'œuvre de M. Peï (il « fallait » une entrée moderne et grandiose pour éviter les embouteillages à l'entrée), on organise sciemment des queues artificielles. Apparemment, l'amour-propre de certains technocrates de la culture ne supporterait pas la confrontation avec la réalité : le public pénétrant sans difficulté, ni attente, par de modestes issues secondaires n'ayant pas mis à mal les finances publiques.

L'arc de triomphe du Carrousel : un nouveau manifeste solaire à la gloire d'Apollon

Abandonnons l'Administration de la Culture officielle et aseptisée à ses insolubles problèmes de gestion de files d'attente (l'accès de certains musées et sites est proprement kafkaïen) pour continuer notre périple parisien.

Inspiré de l'arc de Septime Sévère, à Rome, et aussi de celui de Constantin, l'arc de triomphe du Carrousel, qui servait jadis d'entrée au palais des Tuileries, est dédié aux victoires napoléoniennes. Napoléon Ier, le dieu de la Guerre, s'était fait représenter en Apollon conduisant son char solaire tiré par les quatre célèbres chevaux en bronze doré de la basilique Saint-Marc de Venise, raflés - avec bien d'autres inestimables trésors - sur ordre du général Bonaparte en 1797. À la divinité belliqueuse a succédé le majestueux quadrige en bronze de François-Joseph Bosio : « La Paix conduite sur un char de triomphe ». Inauguré en 1828 par Charles X, il était certes plus en accord avec le programme politique de la Restauration, mais il exprimait malgré tout la même idéologie solaire que son prédécesseur : le quadrige du dieu hyperboréen salue l'astre du jour à son lever ; le divin archer, entouré de sa garde de fidèles guerriers, célèbre ses hauts faits et repousse les Ténèbres.

Si l'on se place dans l'axe de la porte, en ayant soin d'avoir exactement dans son dos l'alignement formé par l'obélisque de la Concorde et l'arc de triomphe de l'Étoile, on remarque que celui-ci ne passe pas par la pyramide du Louvre, mais par la statue équestre de Louis XIV. On constate alors que la copie en plomb de l'œuvre du Bernin sert de pivot de basculement (de 6°30) de l'axe historique, à la charnière du Louvre et des Tuileries. Par un petit jeu subtil de correspondances occultes, on découvre que Napoléon, avatar d'Apollon, du haut de son arc de triomphe, fait face au Roi-Soleil, autre avatar du dieu hyperboréen. L'orientation et la matière de la fameuse statue renvoient à une symbolique alchimique de la transmutation du plomb vulgaire en or solaire. Si l'on prolonge au-

delà de la statue équestre notre nouvel alignement, on débouche dans l'aile du palais occupée par la galerie d'Apollon et frôlée - de quelques centimètres - par le méridien de Paris !

Caïn et ses fils

Derrière l'arc commencent les Jardins des Tuileries réaménagés par le paysagiste belge Jacques Wirtz. Travail jugé d'une importance primordiale par feu François Mitterrand ; puisque, en pleine guerre du Golfe, il s'intéressait surtout aux nouveaux tracés du jardin, à la grande stupéfaction de son cabinet, plus préoccupé par la situation internationale. À l'ombre de la porte triomphale, on a installé un gigantesque cadran astrologique : de part et d'autre de l'allée passant sous l'arc de triomphe, douze haies d'ifs rayonnent en éventail ; deux labyrinthes de verdure composés de trois carrés concentriques aux entrées orientées aux points cardinaux encadrent le tout. C'est toujours la même obsession de la maîtrise du Temps par les Initiés que nous retrouvons, exprimée, cette fois, sur un mode végétal.

Dirigeons nos pas, sur notre gauche, vers l'extrémité de l'avenue du Général-Lemonnier. Deux sphinges de pierre, gardiennes des mystères, montent silencieusement la garde au pied d'un escalier. Empruntons-le pour nous rendre sur la terrasse du Bord de l'eau, où l'on a déplacé la sculpture de Paul Landowski « Les Fils de Caïn », installée, de longues années durant, dans un square de la cour Napoléon. À l'ombre des charmes et des tilleuls, Caïn et ses fils poursuivent leur marche sans fin vers l'ouest, vers cette « terre des morts » que, chaque soir, le soleil couchant vient caresser de ses rayons mourants. Le premier adepte du Démiurge, le bâtisseur de la première ville, le véritable saint patron des Maçons, avance d'un pas chancelant vers son destin.

Au centre de la composition, un vieil homme hâve, à la longue barbe broussailleuse, avance péniblement, enveloppé dans les plis d'une grande houppelande rapiécée. Entre ses mains encore vigoureuses, il tient le crâne décharné d'un taureau, symbole astrologique de la puissance fécondante du printemps et vestige d'une jeunesse depuis longtemps enfuie. À ses pieds, sur le socle de la sculpture, gravée dans l'airain, son épitaphe sonne plus comme un fier défi que comme un appel à la clémence du Ciel : « Celui qui fut père de ceux qui logent sous les tentes, et les pasteurs./ Celui qui fut père de ceux qui dominent et dirigent les hommes par leurs chants et par leur pensée./ Celui qui fut père de ceux qui pratiquent les arts du feu et qui travaillent avec leurs mains. »

Ses deux fils l'encadrent et le guident sur l'ultime chemin. À sa droite, se dresse un jeune homme nu, imberbe et athlétique. Dans son poing gauche, il serre un long bâton de marche, qui est peut-être aussi un gnomon, le fameux « abacus » des maîtres bâtisseurs, dont son père fut l'archétype. De la dextre, il semble saluer le soleil agonisant, à moins qu'il ne protège ses yeux pour mieux voir et évaluer la route restant à parcourir. C'est Jabel, le fils du réprouvé, le père des nomades, des éternels errants. À la gauche de Caïn se tient son autre fils, un homme rude, à la barbe drue, aux traits burinés, aux muscles endurcis, comme façonnés par le dur travail du métal. C'est Tubal-Caïn, le maître du feu, le père des forgerons. Pour tout vêtement, un tablier de forgeron lui ceint les reins, couvrant juste ses cuisses et une partie de son torse puissant. Dans sa main gauche, il tient, à l'horizontale, un objet plat, sur lequel, en faisant écran avec sa main droite, il semble lire une inscription ou une direction. C'est peut-être une boussole censée lui indiquer le chemin du paradis perdu ; car autrefois, Caïn s'exila et s'établit dans le pays de Nod, à l'est de l'Eden. Et si aujourd'hui, le terrible patriarche marche vers l'ouest avec ses fils, c'est peut-être pour retrouver la route du jardin d'où ses parents furent chassés par la faute de son Maître.

Empruntons l'un des escaliers latéraux qui permettent de rejoindre le jardin des Tuileries, contournons la pièce d'eau circulaire et dirigeons-nous vers la station de métro Tuileries. C'est là, au pied de la Terrasse des Feuillants, que nous trouverons le monument à la mémoire de Jules Ferry, président du Conseil et initié en 1875 à la loge « La Clémente Amitié » à l'Orient de Paris. Le piédestal cubique de l'œuvre du sculpteur Gustave Michel est orné, aux angles, des sempiternels symboles maçonniques : équerres, triangles, niveaux et fils à plomb.

La place de la Concorde : l'Egypte, la carte magique de la France et le plus grand cadran solaire du monde

Imitons Caïn et sa progéniture et marchons vers le couchant, jusqu'au grand bassin octogonal qui marque l'extrémité occidentale du jardin. Devant nous commence la plus grandiose perspective de Paris : la place de la Concorde et son obélisque maçonnique, l'axe majestueux des Champs Elysées terminé par l'arc de Triomphe de l'Étoile. Mais pourquoi a-t-il fallu qu'un iconoclaste démiurge gâche tout en nous infligeant l'affligeante vision du « Manhattan parisien » de la Défense ? Derrière la Porte de la Gloire se profile, au milieu d'une disgracieuse forêt de tours en manque de locataires, la

prométhéenne Arche de la Fraternité et les colonnes Boaz et Jakin que constituent les tours, jumelles et tronquées, de la Société Générale.

À la croisée de deux importants axes maçonniques, défigurée par une circulation automobile frénétique, la place de la Concorde montre généreusement aux touristes son plus monumental ornement, et cache soigneusement le reste.

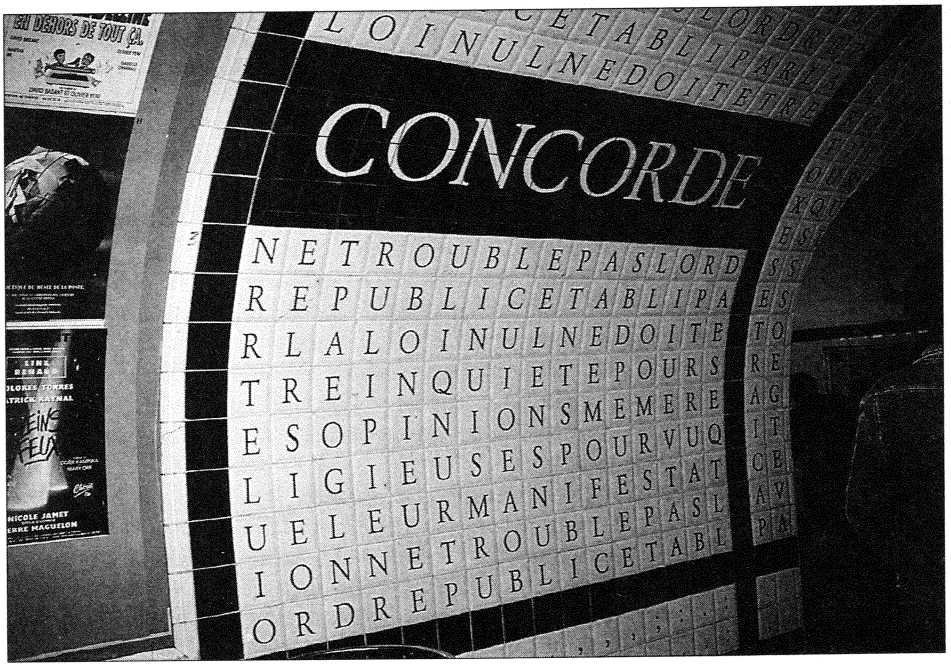
En lieu et place d'un monument expiatoire honorant la mémoire de Louis XVI - et affectant l'inévitable forme pyramidale - Le louveteau et roi-citoyen Louis-Philippe fit ériger un obélisque. Du souvenir du roi martyr et très chrétien on basculait, une fois encore, dans le culte solaire. Car les obélisques sont, comme l'affirmait doctement le chevalier de Ramsay, l'un des théoriciens des débuts de la Maçonnerie française, « des monuments de la théologie, des mystères et des traditions égyptiennes sur la divinité et la nature, et nullement leur histoire comme s'imagine les ignorants ». Dédié au soleil, pourvoyeur de lumière et de vie, l'obélisque que le fils de Philippe Egalité éleva ne pouvait être qu'égyptien et célébrer, avec faste, l'antique tradition solaire de l'Égypte des pyramides mystérieuses.

L'érection, le 25 octobre 1836, de l'obélisque, provenant du temple de Ramsès II à Louksor, parachevait le réaménagement de la place de la Concorde, où l'on avait également édifié deux superbes fontaines dédiées aux divinités marines et fluviales, des colonnes rostrales et huit petits pavillons d'angle coiffés de statues représentant des villes de France. Comme nous l'avons déjà longuement explicité par ailleurs, ces statues sont disposées de façon à former une carte magique de la France soumise aux influences subtiles du zodiaque. C'est pourquoi l'on procéda à la date hautement symbolique de l'entrée du soleil dans le signe du Verseau, au meurtre rituel du roi Louis XVI dans une partie de la place correspondant, sur le plan astrologique, au signe annonçant l'aube d'une ère nouvelle, d'un monde nouveau hanté par un homme nouveau. Le sacrifice sanglant du fils de l'Homme fait roi par Dieu devait permettre l'avènement d'un nouveau monarque : l'homme-dieu bâtissant seul son paradis et chassant Dieu des cieux.

La moderne place de la Concorde est conçue sur le modèle du Champ-de-Mars de Rome. Marcuse Agrippa, « l'architecte du nouvel ordre », avait fait édifier un obélisque égyptien (le premier à être transporté par mer d'Égypte à Rome) à la gloire de l'empereur Auguste. L'obélisque romain, dédié au soleil par l'empereur, était aussi un horologium solaire, le plus grand calendrier de tous les temps et un instrument astronomique. Il en est de même pour son

homologue parisien. Déjà, en 1913, l'astronome Camille Flammarion avait suggéré de transformer l'obélisque de Louksor en gnomon de cadran solaire. L'idée reprise, puis abandonnée, pour l'Exposition universelle de 1937, devrait revoir le jour le 21 juin 2000, pour le solstice d'été. Le « plus grand cadran solaire du monde » symbolisant « la fuite du temps et la fin du siècle », restera en place jusqu'à l'équinoxe d'automne le 22 septembre 2000, jour anniversaire de la proclamation de la I[ère] République.

Après les dédales du Temps, intéressons-nous un instant au labyrinthe de couloirs souterrains de la station de métro Concorde. Ici, il ne s'agit nullement de déchiffrer l'horoscope des futures convulsions du monde, mais d'essayer de décrypter la doctrine des Initiés. Les parois de la station de la ligne 12 sont entièrement recouvertes d'un texte ésotérique incompréhensible : la Déclaration des droits de l'Homme, écrite sans ponctuation ni intervalles entre les mots.



À quelques mètres sous le lieu du supplice de milliers de victimes de la Révolution ou, l'éclatante démonstration du caractère ésotérique de la République accouchée dans le sang : sa Loi n'est qu'un magma de lettres incompréhensibles au commun des mortels, car réservée à une caste d'Elus !

Promenade maçonnique sur le Cours La Reine et les Champs Elysées

Quittons les pavés de la place de la Concorde pour nous engager sur le Cours La Reine. À la hauteur du Pont Alexandre III, nous pourrons admirer la statue équestre de Simon Bolivar, libérateur de l'Amérique latine et franc-maçon notoire. Un peu plus loin, en aval, une autre statue équestre nous attend ; celle du général Gilbert Du Motier, marquis de La Fayette, membre de la Vente suprême des Carbonari, Frère 33° bien connu dont il n'est guère besoin de rappeler les brillants états de service (maçonniques, bien sûr). Notre évocation de l'Amérique maçonnique, au travers de ses représentants les plus notoires, va se poursuivre en empruntant l'avenue Franklin D. Roosevelt, un autre célèbre 33°.

Nous voilà au Rond-Point des Champs Elysées ; profitons de l'occasion pour nous offrir une petite incursion jusqu'au palais de l'Elysée. En descendant l'avenue Gabriel, nous pourrons admirer le coq, symbole solaire et oiseau apotropaïque dont le chant met en fuite les démons nocturnes, qui décore la grille des jardins du palais de l'Élysée, appelée, fort judicieusement, « Grille du coq ».

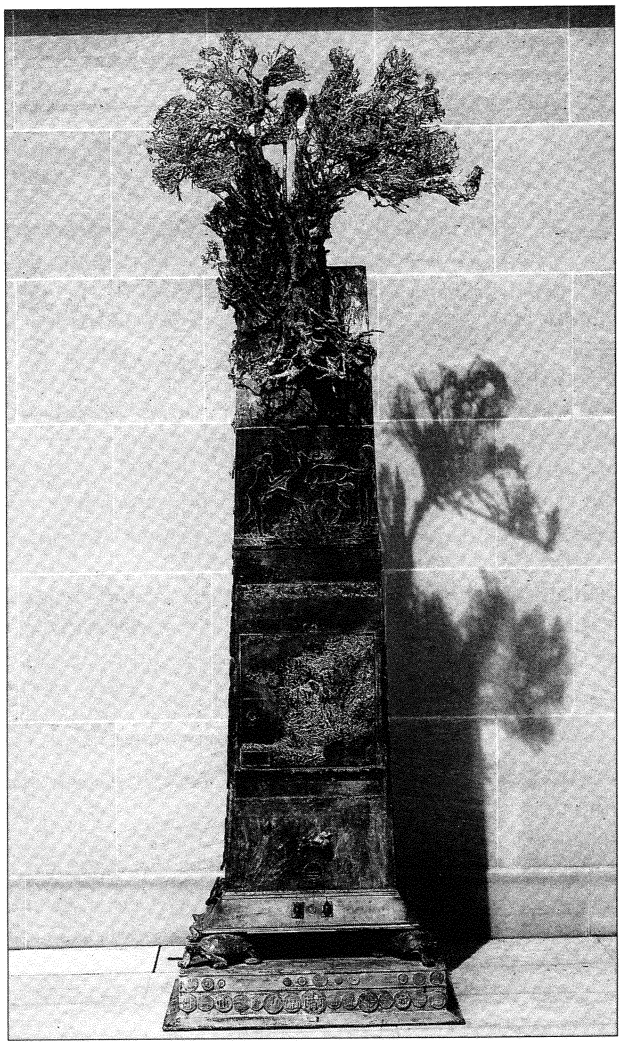
Les obélisques de Theimer au palais de l'Elysée

Si vous n'êtes pas un intime du président de la République, il vous faudra faire la queue pendant des heures lors de la journée du patrimoine ou faire jouer vos relations pour être invité à la garden-party du 14 juillet. À moins d'envisager une irruption rocambolesque, c'est, probablement, votre seule chance d'admirer les trois obélisques de bronze de Yvan Theimer qui ornent la façade méridionale du palais de l'Élysée, et de jeter un bref coup d'œil sur le bureau, en forme de pyramide inversée, du président François Mitterrand, dessiné par Philippe Starck.

Les obélisques de Theimer constituent les seules commandes officielles de la présidence pendant les deux septennats mitterrandiens. Placés dans les jardins de la demeure présidentielle, ils rythment par leur forme longiligne la façade du bâtiment. Les sculptures s'harmonisent en effet parfaitement avec la hauteur des fenêtres de l'Elysée. Mais que l'on ne s'y trompe pas : on est loin de l'habile décor de façade que l'on aurait obtenu à bien moindre coût avec les traditionnels orangers en pot.

Leur nombre est déjà une première indication de leur caractère symbolique : le ternaire cher au 33° Oswald Wirth. Ce sont aussi les

trois colonnes ornant la loge maçonnique. Les obélisques élyséens se révèlent à l'examen aussi chargés de symboles, de connotations occultes, de sous-entendus ésotériques que leurs homologues du Champ-de-Mars. L'un d'eux, reposant sur quatre tortues de bronze, offre au regard d'énigmatiques cartes de France surplombées par un étrange arbre sec composé de brindilles, de racines. L'étrange nature morte figure ainsi l'Arbre du Monde, le fameux axis mundi qui semble alors présider au sort du pays sous l'aspect du fameux méridien de Paris.



L'un des trois obélisques de bronze réalisés par Yvan Theimer pour la façade du palais de l'Élysée. Curieusement, les lieux intimement associés à François Mitterrand s'ornent d'œuvres d'art à très fortes connotations ésotériques.

La Madeleine : un Temple de la Gloire qui se fait passer pour une église

Revenons sur la place de la Concorde par l'avenue des Champs Elysées, puis virons à gauche pour nous engager dans la rue Royale dont l'entrée est encadrée par les superbes hôtels jumeaux de l'architecte Gabriel. Après avoir dépassé le restaurant Maxim's, la cantine de luxe du Tout-Paris et des chômeurs trotskistes d'AC ! nous voilà devant la façade de l'église de la Madeleine, pastiche raté de temple grec faisant face, de l'autre côté de la place de la Concorde, au temple, plein de potiches ratées, de la démocratie.

Mais ne soyons pas trop dur avec cette église qui n'en est pas vraiment une (c'est la seule église parisienne à ne pas être surmontée d'une croix) : elle fut conçue pour être le temple de la Gloire consacré au Dieu de la Guerre. Napoléon précisa, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, que son intention était « de n'avoir pas une église, mais un temple ; j'entends, un monument tel qu'il y en avait à Athènes et qu'il n'y en a pas à Paris. » En quatre-vingt-un ans d'une longue et difficile gestation, l'œuvre de l'architecte initié Contant d'Ivry, maintes fois remaniée, n'avait plus grand-chose à voir avec le projet initial. La reconstruction en 1757, au même emplacement, d'une église dédiée, depuis le XIII[e] siècle à sainte Madeleine, allait faire place, pendant la Révolution et les débuts de l'Empire, à une multitude de projets laïcs avant que l'Empereur ne décide de s'élever un autel à son propre culte.

Engageons-nous ensuite dans la rue Tronchet. Au n°5, le fronton rectangulaire surplombant la porte est décoré de deux griffons affrontés ; au n°7, le fronton du portail d'un bel immeuble s'orne d'un médaillon où, émergeant de nuages, deux mains s'étreignent en une poignée de mains maçonnique ; au-dessus, un caducée d'Hermès est planté entre deux cornes d'abondance accolées.

La chapelle expiatoire : l'œil de Dieu dans le tombeau de Caïn

Prenons ensuite la rue des Mathurins, sur notre gauche, pour nous rendre au square Louis XVI, et nous recueillir à la chapelle expiatoire. Sur l'emplacement du cimetière de la Madeleine, où reposèrent, un temps, les corps de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de centaines de malheureux suppliciés sur la place de la Révolution toute proche, le comte de Provence, devenu Louis

XVIII mais resté Frère (il fut initié en 1784, en même temps que son frère le comte d'Artois, futur Charles X), chargea l'architecte Fontaine de réaliser une chapelle commémorative.

Par un étrange clin d'œil du Destin, repose aussi en ce vénérable lieu celui qui voua à l'échafaud son royal cousin : le duc d'Orléans, Grand Maître du Grand Orient, devenu Philippe-Egalité pour complaire - inutilement d'ailleurs - à la populace révolutionnaire. La vengeance de Némesis poursuit encore le régicide : en sa dernière demeure, il doit, pour l'éternité, affronter - tel l'œil de Dieu dans le tombeau de Caïn - l'ombre de ses Frères morts avec honneur au service de son parent. En effet, la chapelle abrite aussi les cendres de quelques-uns des Suisses morts le 10 août 1792, dans l'aussi héroïque que vaine défense des Tuileries. Tous les officiers suisses qui périrent, fidèles à leur serment d'allégeance au roi de France, appartenaient à la loge militaire Guillaume Tell, à l'Orient de Sonnenberg. Leur Frère, le roi Louis XVI (il était sans doute membre de la Loge militaire « Les Trois Frères Unis », à l'Orient de la Cour), les rejoignit à l'Orient éternel six mois plus tard ; Judas ne survécut pas d'une année à son cousin et Frère.

Profitons de notre présence en ces lieux pour admirer, à l'angle de la rue des Mathurins et de la rue d'Anjou, la superbe façade, de style hindouiste, surchargée d'une débauche de serpents Nagas, de Ganeshas ventripotents et autres divinités biscornues (à nos yeux d'occidentaux plus habitués aux saints crucifiés, écartelés, écorchés ou démembrés) du panthéon hindou.

Arrachons-nous aux mystères de l'Inde et remontons la rue d'Anjou jusqu'à la rue de la Pépinière où, sur la façade, malheureusement fort mutilée, du n°10, on peut encore déchiffrer deux rebords de fenêtres gravés des signes du zodiaque. Celui de gauche affiche les symboles des signes de la Balance, du Scorpion et du Sagittaire ; sur celui de droite, on peut lire les symboles du Capricorne, du Verseau et des Poissons.

Dirigeons-nous maintenant en direction de la place Saint-Augustin. Faisant face à la haute et étroite église Saint-Augustin, se dresse l'immeuble, orné de trophées d'armes, du Cercle Militaire. Une frise martiale d'énormes sculptures de soldats des différentes armes repose sur six belles colonnes corinthiennes. L'entrée est quelque peu gâchée par la présence, fort incongrue, sur les trois portes d'entrées (encore le ternaire), d'un sceau de Salomon. Qui pourra encore dire, après cela, que l'armée républicaine (celle qui fit condamner le chef d'escadron Dreyfus) est antisémite ?

Le parc de Monceau : le « pays d'illusion » du duc d'Orléans

Tournons à droite et engageons-nous sur le boulevard Malesherbes, que nous allons emprunter jusqu'à l'allée Vélasquez. Là, nous tournons à gauche pour pénétrer dans le parc de Monceau, l'ancienne Folie de Chartres.

En 1778, Louis-Philippe d'Orléans duc de Chartres acheta au nord-ouest de Paris, entre le chemin de Monceaux (l'actuelle rue de Monceau) et le petit village de Monceaux, un vaste terrain nu et aride. Carmontelle, son lecteur et l'ordonnateur de ses fêtes, architecte paysagiste à ses heures perdues, le transforma en un magnifique parc.

Le « pays d'illusion » que créa Carmontelle, l'âme damnée du prince, contenait des temples grecs, des pagodes chinoises, une tente tartare, des kiosques, des pavillons, des moulins, des bois, des vignes, une rivière, des bassins, des îles, des nymphées, des obélisques et des pyramides, des fausses ruines antiques et des tombeaux... Ne manquait à l'inventaire qu'un raton-laveur.

De ce lieu d'enchantement, où Philippe-Egalité aimait à inviter ses amis pour des fêtes somptueuses et des orgies, il ne reste que l'écho des splendeurs passées. Les ravages du temps et l'appétit des promoteurs sont passés par là. Même réduit de moitié, amputé de la plupart de ses fabriques trop fragiles pour supporter l'injure des années de négligence, le parc de Monceau offre encore au visiteur curieux bien des charmes.

Dans ce qui fut le « Bois des Tombeaux », au milieu des bosquets, quatre stèles d'origine inconnue interpellent le promeneur. Au détour du chemin, c'est une pyramide, imitée de celle de Caius-Sextius à Rome, qui apparaît ; autrefois, elle abritait la statue d'une Isis noire. Pour le flamboyant écrivain Jean Parvulesco, elle est un capteur-émetteur des forces telluriques et cosmiques des sectateurs de l'indicible Iniquité. De son entrée ornée de cariatides de style égyptien, le dessinateur Tardi en a fait la porte d'un inquiétant monde souterrain.

Un peu plus loin, s'élèvent les vraies fausses ruines d'un temple antique, puis un arc de triomphe, et enfin la fameuse Naumachie : un grand bassin ovale entouré d'une colonnade corinthienne, inspiré de la Villa Hadriana à Tivoli. Il est temps de mettre un terme à notre promenade nostalgique.

Avant de quitter le « pays d'illusions », dirigeons nos pas vers l'entrée principale pour admirer le Pavillon de Chartres, la curieuse rotonde à colonnes que l'architecte franc-maçon Nicolas Ledoux construisit pour servir de poste d'observation aux gardiens d'octroi

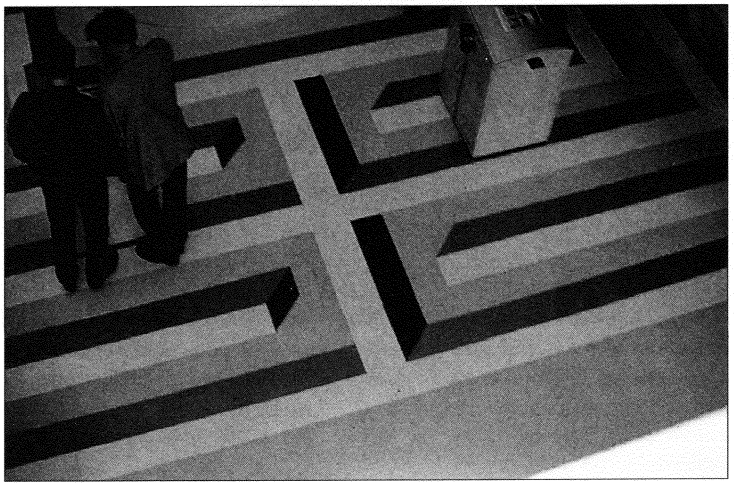
préposés à la surveillance des abords du mur des Fermiers-Généraux. Heureuse époque où la guérite des gabelous ne ressemblait pas à une immonde niche à chien !

La FNAC Etoile : un temple initiatique d'inspiration égyptienne et gnostique

Après avoir longé les grilles du parc, descendons le boulevard de Courcelles jusqu'à la place des Ternes. Là, empruntons l'avenue des Ternes jusqu'à l'angle de l'avenue Mac-Mahon. En face de la rue des Acacias (quel beau nom maçonnique !) s'élève un édifice qui est, à la fois, un temple de la consommation et un temple initiatique : la FNAC Etoile.

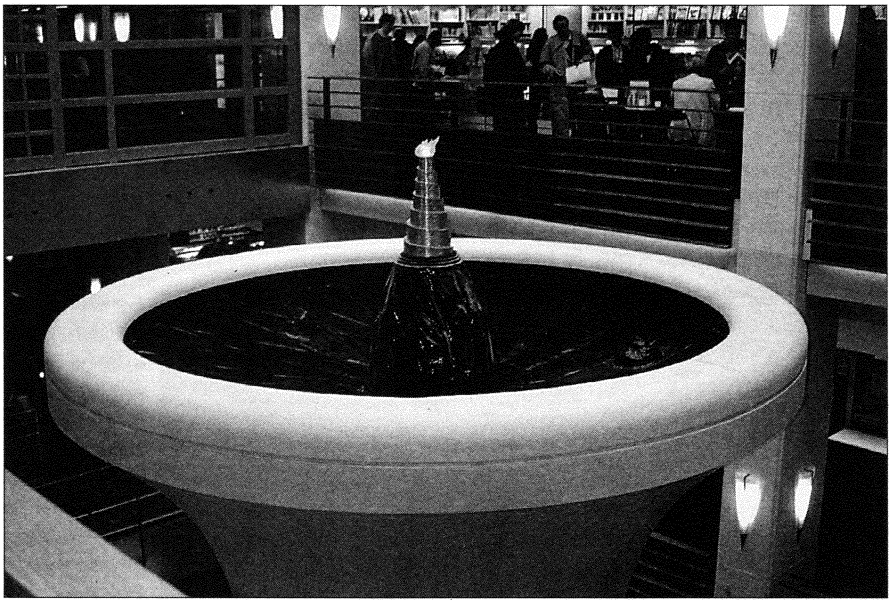
Au niveau du sol, la disposition générale des lieux est celle d'un temple égyptien : un carré long (un rectangle en langue profane) et un carré. L'élément le plus remarquable du sanctuaire est une colonne, sculptée par Robert Gnozzi, de près de vingt mètres de haut, au sommet évasé en tête de papyrus, et baptisée « la colonne du Savoir ». Elle est installée au centre du magasin et d'un ensemble de huit piliers ; on a ainsi l'Ogdoade gnostique complétée par l'Unité pour former l'Ennéade pythagoricienne. La colonne va du sous-sol (niveau -1) au niveau 4, traversant ainsi cinq étages ; symboliquement, cet axis mundi relie le monde souterrain des enfers au ciel à travers le monde terrestre et les mondes intermédiaires.

Au sous-sol, la « colonne du Savoir » est au centre d'un labyrinthe peint en trompe-l'œil sur le sol.



Comme dans la cathédrale maçonnique d'Évry, un labyrinthe protège l'accès à la connaissance initiatique. Église et grande surface utilisent le même vocabulaire symbolique pour transmettre le même enseignement ésotérique !

À la hauteur du dernier étage, le haut du fût de la colonne s'évase en tête de papyrus, comme sur les colonnes des temples égyptiens. Au sommet du fût, l'évasement donne naissance à une large vasque noire, visible seulement du dernier étage. Il faut pour enfin contempler le Secret avoir longuement « processionné » autour de la colonne. Chaque étage-monde intermédiaire a fait l'objet d'un difficile cheminement initiatique entre les clients agglutinés devant les présentoirs de disques compacts des derniers groupes à la mode et les vendeurs papotant au beau milieu des allées. On passe ainsi des ténèbres infernales du rayon Hi-Fi-Informatique à la littérature vendue dans le dernier monde subcéleste, avant d'atteindre l'empyrée de la verrière peinte. Au centre de la vasque, on ne trouve pas comme annoncé dans les documents de la FNAC, la fontaine d'eau vive jaillissante, mais une montagne tronconique noire. Il s'agit d'un bétyle, d'une de ces pierres noires symbolisant Cybèle-Isis. Elle est surmontée d'une tour de Babel de cuivre, à sept spires, avec au sommet une flamme électrique.



La « colonne du Savoir » abrite… une tour de Babel ! Après avoir vaincu l'obstacle du dédale au pied de l'arbre de Connaissance, l'Initié peut entamer son ascension vers les Cieux. Arrivé au dernier niveau du magasin, il est sous la verrière « pays d'en haut », l'autre nom pour l'Empyrée où l'âme va enfin achever son long voyage initiatique et réintégrer l'Unité principielle.

Une verrière décorée surplombe la « colonne du Savoir ». Elle offre une représentation de deux rapporteurs accolés formant ainsi un zodiaque de 360°. L'arbre de la Connaissance reliant entre eux la chaîne des mondes, des enfers aux cieux, est soumis aux décrets des étoiles, ce que ne soupçonne guère le consommateur-lambda de la FNAC quand il achète le dernier best-seller écrit par les employés de Monsieur Paul-Loup Sulitzer.

L'arc de triomphe de l'Etoile : l'autel de Mâ-Bellone

Nos achats et nos dévotions terminés, quittons la Fnac Etoile et remontons l'avenue Mac Mahon en direction de l'arc de triomphe de l'Étoile, dédié à Napoléon avatar d'Apollon, l'une des stations obligatoires du « chemin de croix » du touriste visitant Paris au pas de course.

L'architecte, le F∴ Chalgrin, s'est inspiré du plan de l'arc tétrapyle de Janus à Rome. Non par conformisme ou manque d'imagination, mais par référence au symbolisme janusien concernant la marche du soleil dans le ciel et plus particulièrement les axes solsticiaux considérés comme des « portes » permettant une communication avec les mondes célestes et infernaux. Chacune des quatre façades, orientées vers une des directions de l'espace, présente un seul arc ; de telle sorte que les deux voûtes symbolisant l'axe des solstices et l'axe des équinoxes se coupent perpendiculairement. On a ainsi une représentation axiale d'un zodiaque schématique.

Par le plus pur des hasards, douze avenues rayonnent de la - si bien nommée - place de l'Étoile et tracent sur le sol un gigantesque zodiaque. Particularité qui n'a pas échappé aux créateurs du projet « L'heure de l'Étoile » dans le cadre des festivités parisiennes pour l'an 2000. Leur idée : transformer la place de l'Étoile, par des jeux de lumière, en une gigantesque horloge qui égrènerait les dernières heures, minutes et secondes de l'année 1999. Un grand finale est prévu à minuit, avec éclairage de l'axe historique de Paris ; l'axe des Temps se matérialisant au passage mythique dans le troisième millénaire...

L'aspect astrologico-solaire de l'arc ne doit pas occulter sa fonction de temple dédié aux divinités guerrières. Par définition, l'arc de triomphe est un édifice magico-religieux lié à la guerre ; plus précisément à la célébration du triomphe guerrier, et par extension, aux « triomphes » de toutes natures. À l'Étoile, on célèbre avec emphase les victoires de la Révolution et de l'Empire, ainsi que le culte des héros guerriers, puisque sont inscrits dans la pierre les noms

de 558 généraux. Les douze avenues et les deux rues semi-circulaires de la place de l'Étoile sont toutes dédiées à la célébration de la guerre, aux gloires militaires de la Révolution et de la République, aux triomphes de l'empereur guerrier.

L'arc est aussi un temple dédié à Mâ-Bellone, autre aspect, guerrier cette fois, d'Isis, déesse-mère et épouse du soleil. Comme toujours le plus évident est ce que l'on a sous les yeux et que l'on ne voit pas. Une gigantesque effigie de la déesse de la guerre, à la bouche hurlante, aux yeux de braise et à l'extraordinaire tension dynamique du corps, coiffée d'un bonnet phrygien surmonté d'un dragon aux ailes déployées, s'offre aux regards et aux appareils photographiques des touristes : il s'agit de la célèbre Marseillaise du F∴ Rude.

On présente traditionnellement cette composition puissante comme une illustration du départ des volontaires de 1792, mais sans s'émouvoir outre mesure de l'aspect fort peu conventionnel (un comble pour des fils de la Convention !) de nos braves sans-culottes. Certes l'équipement de ces volontaires était hétéroclite et leur ardeur à son paroxysme, mais nos révolutionnaires saisis dans la pierre ressemblent plutôt à de farouches guerriers antiques, galvanisés et menés au combat par une terrifiante divinité ailée et vociférante. Ces sans-culottes frénétiques, en cuirasses et armures d'écailles, armés de piques et brandissant leurs boucliers gaulois, font irrésistiblement penser aux « fanatici » et aux « hastiferi », les porteurs de lances de la déesse de la guerre.

Tournons le dos à l'autel de la Guerre, et par les Champs Elysées, séjour des héros morts, retrouvons la Paix sur la place de la Concorde.

PROMENADE ÉSOTÉRIQUE SUR LES RIVES DE LA SEINE

Après avoir, héroïque piéton, risqué notre vie en nous aventurant dans la folle circulation automobile de la place de la Concorde, traversons la Seine par le pont de la Concorde, et profitons-en pour tordre définitivement le cou à une vieille légende. Si le pont fut bien achevé avec les pierres récupérées lors de la destruction de la Bastille, celle-ci ne doit rien au zèle révolutionnaire et bénévole des Parisiens combattant la tyrannie, mais au travail rémunéré du « patriote » Palloy, entrepreneur de travaux publics, qui décrocha le contrat de démolition. Laissons nos dernières illusions se noyer dans les eaux de la Seine, toujours aussi polluées malgré les électorales promesses de l'ex-maire de Paris, Jacques Chirac, qui se vantait, naguère, de pouvoir barboter tout à loisir, dès 1992, dans l'onde redevenue miraculeusement virginale du fleuve.

Le Temple des Lois où règne plus souvent la loi du Milieu que celle du juste milieu

Mettons pied sur l'autre rive et contemplons la façade du Palais-Bourbon, grand portique « à la grecque » commandée à l'architecte

Payet par Napoléon, qui voulait ainsi faire pendant au Temple de la Gloire prévu à l'emplacement de l'actuelle église de la Madeleine.

Le fronton de l'Assemblée Nationale n'a été sculpté qu'en 1842, sous le règne de Louis-Philippe, par Jean-Pierre Cortot de la Loge « Le Grand Sphinx » à l'Orient de Paris. Il représente la « France entre la liberté et l'ordre public avec les génies du commerce, de l'agriculture, de la paix, de la guerre et de l'éloquence ». À ce beau programme, bien sûr jamais réalisé, on peut ajouter, sur le perron, deux grandes figures debout en pierre. Celle de gauche, réalisée par Philippe Roland, représente la déesse-mère « Minerve » (un « camouflage » classique de la déesse Isis) ; celle de droite est une figuration de « Thémis » par Jean-Antoine Houdon, de la Loge « Les Neuf Sœurs » à l'Orient de Paris. On doit au talent de ce sculpteur franc-maçon un buste du général maçon Washington, un buste du Grand Cophte Cagliostro, et la célèbre statue du F∴ Voltaire assis. Il doit à son ciseau - et à son tablier - d'avoir été fait chevalier de l'Empire par lettres patentes du 28 janvier 1809.

Au bas des marches du perron, quatre statues rythment la grille destinée à protéger des légitimes colères du peuple les représentants dudit peuple. Outre un Sully, à la réputation largement surfaite, on y trouve un chancelier d'Aguesseau, dont le travail de sape du trône est ici récompensé par un monument. Sur les ailes en retrait ont été plaqués deux grands bas-reliefs ; celui de droite, dut au talent du F∴ François Rude, représente « Prométhée animant les arts », où, pour employer un langage plus clair, le Démiurge offrant le Feu aux hommes, c'est-à-dire la Lumière, la Connaissance...

Le 13 janvier 1998, pour célébrer dignement le centenaire du « J'accuse » de Zola, un fac-similé géant du fameux texte dreyfusard fut affiché en grande pompe sur le fronton du temple de la démocratie en présence de Laurent Fabius, redevenu l'heureux locataire de l'hôtel de Lassay par la grâce de Jacques « Dissolution Man » Chirac. Par souci de la vérité historique, on aurait pu également offrir aux badauds le manifeste publié dans « La petite République », signé de tous les députés socialistes, Jean Jaurès compris. Mais cette fois, il n'aurait peut-être pas fallu compter sur l'enthousiaste participation du président socialiste de l'Assemblée nationale ; car la prose des Grands Ancêtres, infiniment plus claire et rude que l'actuelle langue de coton de leurs héritiers, est infiniment plus accusatrice que le pamphlet de l'auteur de Germinal. Qu'on en juge : « Les capitalistes juifs, après tous les scandales qui les ont discrédités, ont besoin, pour garder leur part de butin, de se réhabiliter un peu. S'ils pouvaient démontrer, a propos d'un des leurs, qu'il y a eu erreur judiciaire, ils chercheraient [...] la

réhabilitation indirecte de tout le groupe judaïsant et panamiste. ils voudraient laver à cette fontaine toutes les souillures d'Israël. »

Notre lecture terminée, pénétrons dans le vénérable édifice, d'ailleurs très souvent peuplé de venimeux Vénérables, parfois vénaux, comme le criaient avec indignation les honnêtes Français qui manifestèrent le 6 février 1934. Temple de la démocratie qui retentît plus souvent de ronflements que de joutes oratoires, la Salle des Séances, bâtie par Jules de Joly entre 1828 et 1832, est un monument élevé à la gloire de l'inutilité, de l'absentéisme et de la sieste digestive. En dépit de modifications ultérieures (chaque régime se crut obligé d'y apporter sa petite touche personnelle), la plupart des éléments d'origine subsistent. Ainsi le bureau du président et la tribune des orateurs datent du Conseil des Cinq-Cents. La tribune, en marbre griotte d'Italie, est décorée d'un bas-relief de marbre blanc de Lemot, l'auteur de la Minerve qui ornait la place de la Révolution, l'actuelle place de la Concorde, après que l'on eut renversé la statue de Louis XV qui trônait au centre de ce qui était alors la place Royale. La Renommée embouche sa trompette et « claironne » les discussions et les lois que grave Clio, la muse de l'Histoire ; toutes deux entourent un socle portant les figures de la Liberté et de Janus.

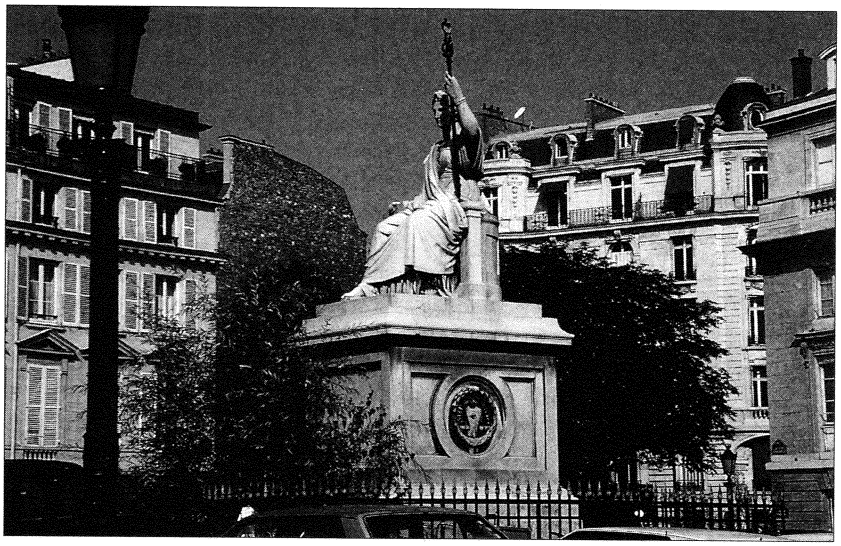
Dans la Salle des Pas Perdus ou salon de la Paix s'élève, adossée au mur et regardant par les fenêtres vers l'hôtel de Lassay, une statue colossale de Minerve en plâtre ; depuis 1839, elle remplace un buste du F.·. Mirabeau, déjà délogé du Panthéon. Avant de sortir, arrêtons-nous pour faire quelques emplettes au kiosque de l'Assemblée, un vaste espace de vente et de consultation des documents parlementaires logé dans une enfilade de salles voûtées. L'endroit est, bien entendu, pourvu de l'indispensable pyramide, haute d'environ deux mètres de haut, et célébrant sur ses faces, au moyen de textes et de gravures, l'histoire des lieux et de l'institution.

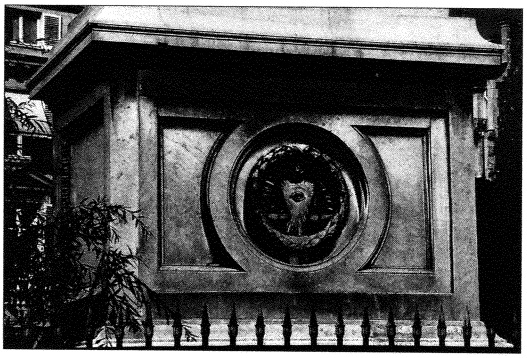
Place du Palais-Bourbon Minerve veille sur la République

Quittons l'enceinte parlementaire et retrouvons-nous au grand air sur le trottoir de la rue Aristide Briand, Président du Conseil et membre de la Loge « Les Chevaliers du Travail » à l'Orient de Paris. Après avoir traversé la place du Président Édouard Herriot (Frère sans tablier), nous débouchons finalement sur la place du Palais-Bourbon.

Elle s'orne en son milieu d'une figure en pierre de la Loi, sculptée en 1854 par Jean-Jacques Feuchère. Impériale, Minerve, la mère des dieux, veille sur le temple - bien mal famé - de la République.

Conformément à l'iconographie traditionnelle, l'antique déesse est assise sur un trône, tenant de sa main droite une longue hampe à l'extrémité de laquelle est fixée une main de pouvoir. Le piédestal cubique de la statue est gravé de deux bas-reliefs intéressants. À l'est, symbole de la connaissance initiatique, un serpent est lové autour d'un miroir ; l'Empire reprendra l'antique figure pour qu'elle figure dans les armes des comtes sénateurs : « quartier d'azur chargé d'un miroir d'or en pal après lequel se tortille et se mire un serpent d'argent ». À l'ouest, au centre d'un triangle irradiant pointe en bas, l'œil divin apparaît entre les deux plateaux de la balance. Il s'agit, tout à la fois, de la balance de l'aveugle Justice et l'évocation de l'instauration de la I[ère] République le 22 septembre 1792, au passage du Soleil dans le signe astrologique de la Balance.





Minerve, La Mère de Tout, est Isis, la Veuve, mère des Fils de la Lumière. De son trône, elle veille sur le temple des Lois où, malheureusement, ne règne guère la Justice. En-dessous : le socle de la statue s'orne d'un explicite symbole maçonnique : l'œil divin rayonnant au centre du triangle.

Nous n'en avons pas encore terminé avec le Palais-Bourbon. Tournons le dos à la statue de Minerve et, après être passé sous l'imposant portail à péristyle, pénétrons dans la cour d'honneur. Devant nous, s'élève un sobre portique au fronton triangulaire (comme il se doit) reposant sur quatre colonnes corinthiennes. Devant la monumentale porte de bronze toujours fermée, on a installé l'œuvre de Walter de Maria : une énorme sphère de pierre sombre polie, bel exercice de géométrie pythagoricienne et symbole de l'universalité de la démocratie, du moins en ce qui concerne les discours, car pour le reste...

Laissons derrière nous Janus, Minerve et les autres demi-dieux - humains, trop humains - du suffrage universel pour nous engager dans la rue de l'Université jusqu'à l'esplanade des Invalides où nous avons rendez-vous avec deux avatars d'Apollon.

L'Hôtel des Invalides : l'autre manifeste solaire du Roi-Soleil

L'Hôtel des Invalides est, après le château de Versailles, la plus importante réalisation architecturale du règne de Louis XIV ; et, à un degré à peine moindre, il est imprégné de la même symbolique solaire qui en fait aussi un temple à la gloire du dieu à la face étincelante.

Abordons cette visite touristique comme un pèlerinage initiatique.

Au milieu de la cohue des touristes venus visiter le Musée des Armées, nous allons pénétrer dans l'Hôtel des Invalides par la porte nord, la porte des Dieux. Elle s'ouvre dans l'avant-corps, au milieu des cent quatre-vingt-quinze mètres de l'interminable façade septentrionale. Deux couples de pilastres ioniques portant un grand cintre jouent le rôle d'un arc de triomphe monumental encastré dans une muraille ornée de trophées d'armes. L'entrée est encadrée par les statues colossales en ronde bosse, placées sur de hauts socles, de Mars et de Minerve, sculptées par Guillaume Coustou. Le dieu de la Guerre et la Mère de Tout protègent la destinée de l'avatar d'Apollon. Le tympan de la porte est décoré d'une effigie équestre du roi, flanquée par deux Vertus assises, la Prudence et la Justice sculptées par Coysevox. Au-dessus du roi, un soleil à visage humain veille sur le monarque, l'éclaire de ses lumières et annonce son apothéose. Le Roi-Soleil se présente aux yeux de ses fidèles sous les traits d'Apollon, dieu de la Lumière ; sa monture chevaline, animal solaire par excellence, fait référence au char de Phaéton. Le visage tourné vers le nord, vers l'Hyperborée, la mythique demeure du dieu à la lyre ; le roi, dans toute sa gloire guerrière, peut enfin aspirer à rejoindre son divin modèle dans les célestes régions gravitant

immuablement autour de l'Etoile polaire.

Pénétrons dans le temple. Le caractère solaire et « céleste » de la cour d'Honneur des Invalides est immédiatement perceptible. L'immense cour pavée encerclée d'arcades évoque, à une autre échelle, les cloîtres monacaux. D'ailleurs, dans l'esprit du Roi-Soleil l'Hôtel des Invalides devait bien plus ressembler à un monastère-caserne qu'à un hospice pour vieux soldats estropiés. Les fûts de canons, exposés par dizaines à la verticale le long des murs, forment comme les colonnes d'airain d'un temple à ciel ouvert dédié aux divinités belliqueuses. Le fronton oriental de la cour est pourvu d'un double cadran solaire datant de 1770. L'un des deux cadrans zodiacaux est établi « selon les heures babyloniques », l'autre « selon les heures italiques ». Sur l'aile ouest, en vis-à-vis, ce sont deux cadrans solaires symboliques (car inutilisables à cet endroit) qui ornent la façade occidentale. Sur le côté nord de la cour, deux schémas d'inspiration astrologique font face à la statue du dieu solaire, figuré sous les traits de son avatar l'empereur Napoléon I[er], niché au premier étage de la façade de l'église Saint-Louis des Invalides.

La cour d'honneur des Invalides est le parvis d'un temple solaire. Très logiquement, sur ses murs, on peut donc admirer des cadrans solaires et astrologiques.

Le tombeau du dieu de la Guerre

La cour d'honneur n'est, en quelque sorte, que le parvis du Temple. Nous allons maintenant accéder au sanctuaire proprement dit : l'église Saint-Louis des Invalides abritant le tombeau de l'empereur-pharaon, l'ultime demeure du dieu des batailles.

La dernière demeure de l'Apollon corse est éclairée par le dôme qui donne son nom à cette partie de l'édifice. Il est constitué par un tambour, percé de douze fenêtres, qui placées entre quarante colonnes corinthiennes engagées, fournissent une lumière abondante à l'église ; ces colonnes soutiennent un attique percé aussi de douze fenêtres cintrées ; au-dessus, la corniche de l'attique porte douze vases ardents derrière lesquels s'amorce la coupole. La couverture est revêtue de douze grandes côtes de plomb doré, séparées par des espaces remplis de guirlandes de casques et de trophées aussi dorés, chacun de ces casques dissimule une lucarne qui éclaire l'intérieur du dôme. Si aux douze fenêtres du tambour nous ajoutons les douze fenêtres de l'attique, puis les douze lucarnes, nous obtenons le total de trente-six ouvertures. Trente-six lumières astrales percent la nuit de la voûte céleste. Trente-six Décans tissent impitoyablement la trame du destin terrestre du dieu de la Guerre. L'empereur franc-maçon repose sous la voûte du Ciel.

Sous le dôme, la crypte s'ouvre au cœur de l'église comme le cratère d'un volcan. Non pas un volcan mort, mais un volcan endormi dans les entrailles duquel on pénètre en silence et avec respect comme si l'on craignait de réveiller le dragon assoupi. Cette gueule béante est le tombeau de Python à Delphes, le gouffre menant au centre de la Terre au bord duquel vaticinait la pythie. On retrouve, une fois encore, un symbolisme ésotérique cher à René Guénon : le Dôme est la montagne sacrée au cœur de laquelle s'ouvre la caverne initiatique, la crypte où, du tombeau de l'empereur défunt, doit naître un nouveau Soleil.

Il nous faut maintenant entreprendre le voyage au centre de la Terre, le fameux V.I.T.R.I.O.L. des Initiés, rejoindre le sombre et froid royaume d'Hadès. Un baldaquin doré, soutenu par quatre colonnes torses en marbre blanc qui symbolisent les quatre piliers supportant le monde, introduit au vestibule de la crypte. Là, se dressent les cénotaphes des maréchaux du palais Duroc et Bertrand. Dans l'église Saint-Louis des Invalides, que seule une haute verrière sépare du Dôme, une crypte accueille les dépouilles des gouverneurs. Les chapelles de l'église du Dôme contiennent, outre les mausolées de Turenne et de Vauban, les monuments funéraires de Joseph, frère aîné de Napoléon et roi de Naples ; de Jérome, roi de Westphalie, le

plus jeune de ses frères ; et de son fils Napoléon II, le roi de Rome. Comme dans l'antique religion égyptienne, le tombeau du pharaon est gardé par « l'esprit » de ses fidèles guerriers et accompagné dans l'au-delà par ses proches.

Entre deux statues de Duret, s'ouvre une porte fondue avec le bronze des canons pris à Austerlitz et surmontée de la phrase de Napoléon : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, auprès de ce peuple français que j'ai tant aimé. » La pyramide du pharaon était bâtie sur la berge du Nil, le tombeau de son homologue français est érigé au bord de la Seine. La porte des Enfers franchit, on arrive à un escalier de 26 marches de marbre blanc. Une fois encore, nous voilà confronté au nombre 26, qui exprime le nom de Yahweh selon la Kabbale.

Au bas des marches, on arrive dans un promenoir circulaire qui encercle le sarcophage impérial et s'étend sous le pavé de l'église. C'est en fait un déambulatoire semblable à ceux des temples antiques. Il est délimité par douze Victoires colossales, inspirées des cariatides de l'Erechtheion, taillées par Pradier dans le même bloc de marbre que les piliers auxquels elles sont adossées. Les déesses guerrières veillent sur le repos de l'Empereur. Ailées, elles sont également des divinités astrales et forment ainsi un zodiaque entourant l'astre solaire. Le déambulatoire est encore décoré de dix bas-reliefs de marbre blanc de Simart relatifs aux principaux hauts faits du règne surhumain de l'avatar d'Apollon. L'idole y apparaît hiératique et terrible, avantageusement dotée d'une musculature d'athlète, environnée de symboles maçonniques et des insignes de sa nature divine.

En face de l'escalier, à l'autre extrémité de la crypte, s'ouvre une chapelle, revêtue de marbre noir, où se célèbre le culte du dieu de la Guerre. Outre sa statue, dans le costume du sacre, en marbre blanc, également par Simart, elle contient divers objets ayant appartenu à Napoléon comme l'épée d'Austerlitz, le chapeau d'Eylau, ses décorations. On retrouve également ici le rituel funéraire égyptien avec les objets familiers du défunt et son effigie sculptée sous son aspect de dieu vivant dans toute sa gloire et avec tous les insignes de sa majesté.

Le corps de Napoléon repose dans un extraordinaire emboîtement de cercueils successifs. Le premier est en fer-blanc, le second en acajou, les deux suivants en plomb, le cinquième en bois d'ébène, le sixième en chêne. Et tous sont enfermés dans un colossal sarcophage de porphyre rouge de Carélie dont le couvercle est d'une seule pièce, placé sur un soubassement en granit vert des Vosges. Les sept cercueils successifs font référence aux sept

planètes de l'astrologie traditionnelle, à leur orbe autour de l'astre des jours. Planètes qui, à leur tour, sont en rapport avec les douze signes du zodiaque figurés par les Victoires du promenoir et les trente-six Décans de la voûte céleste que représente le dôme. Si les nombres sont liés à l'astrologie, les couleurs le sont à l'alchimie. Le marbre noir de la chapelle évoque le nigredo, « l'œuvre au noir » ; le marbre blanc des bas-reliefs fait référence à l'albedo ou « œuvre au blanc ». Le rouge du porphyre renvoie au « dragon rouge » ou « œuvre au rouge » et le vert du granit des Vosges symbolise le « lion vert ». Ce qui s'accomplit sous nos yeux est une transmutation alchimique : un être humain se métamorphose en dieu. Son élixir de longue vie est l'immortalité que lui confère son mythe. Dans son ultime sarcophage, Napoléon est vêtu de l'uniforme vert des chasseurs de la Garde. Sa tête est tournée du côté de la place Vauban, donc orientée au sud, vers le soleil à son zénith. À ses pieds, une boite en vermeil renferme son estomac et une urne en argent contient son cœur ; à côté, des pièces de monnaie et son couvert. Le rapprochement s'impose d'emblée avec l'usage des vases canopes destinés à recueillir les entrailles des pharaons momifiés et des objets accompagnant le défunt dans son périple au pays des ombres.

Ayant pieusement accompli notre méditative déambulation autour du tombeau de l'incarnation du dieu Soleil qui dort de son « éternel sommeil sans rêves », il ne nous reste plus qu'à quitter le pays des ombres et rejoindre la terre des vivants. Après l'apaisante pénombre et le silence respectueux, voir même superstitieux, de la crypte, la lumière et le brouhaha nous assaillent dès le perron du Dôme.

Après avoir fait crisser sous nos pas le gravier du parvis de l'église Saint-Louis des Invalides, nous voilà place Vauban. Place qui abrite - dans l'un des quartiers aux loyers les plus chers de la capitale - le modeste logis de Simone Veil, qui, grâce à la faveur élyséenne, pourra arrondir le modeste pécule que constituent ses jetons de présence au conseil d'administration du trust Robecco, par le modique revenu de son CDD de membre du Conseil Constitutionnel. Quittons le chignon le plus apprécié des Français pour tourner à droite et nous engager dans l'avenue de Tourville. Continuons jusqu'à la place de l'École Militaire, pour prendre, à gauche, l'avenue de La Motte-Picquet. Sur notre gauche, en face de la statue du maréchal Joffre (1852-1931), initié à la loge « Alsace-Lorraine », s'élève la façade septentrionale de l'École Militaire, agrémentée de tête de béliers et de lions, de dragons, d'aigles et de foudres ; décoration martiale et solaire qui sied à merveille à un édifice accueillant l'Ecole de Guerre.

L'ombre de François Mitterrand

Sur notre droite s'ouvre l'avenue Frédéric Le Play. La République, pourtant propriétaire d'un fort riche patrimoine immobilier, loua au GAN, pour 45 000 F par mois et pour un bail de six ans, un logement-bureau de deux cents mètres carrés au n°9 de l'avenue. De ses fenêtres, l'ex-président François Mitterrand pouvait ainsi contempler le Temple maçonnique de l'artiste initié Yvan Theimer, niché, à quelques pas de là, avenue Charles Risler. À moins que son regard ne se portait aussi sur la cour Morland de l'École Militaire ; Morland, le pseudonyme qu'il utilisa pendant la Résistance. Après le décès du pharaon socialiste en ces lieux désormais historiques, Mazarine Pingeot, et sa mère, furent autorisées - en toute illégalité - à rester dans les murs jusqu'à la fin du bail par un Jacques Chirac devenu sensible au drame des mal-logés depuis sa laborieuse campagne présidentielle contre son vieil ami de trente ans.

Profitons des allées ombragées du Champ-de-Mars pour remonter, à l'abri des ardeurs incendiaires du dieu Soleil, jusqu'à la hauteur de la place Rueff, qui honore la mémoire d'un initié de la Synarchie. Engageons-nous à droite dans l'avenue Rapp jusqu'au n°4 du square Rapp où est installé, dans une bourgeoise quiétude, le siège de la Société Théosophique. Le hasard, comme d'habitude, fait très bien les choses : plusieurs des figures de proue de l'organisation d'Helena Blavastky furent mêlées de près à l'histoire secrète et tortueuse de la Synarchie. Remontons ensuite l'avenue Rapp jusqu'à la place de la Résistance, à l'entrée du pont de l'Alma dont l'inébranlable zouave est bien l'un des rares à vraiment se mouiller pour le bien des Parisiens.

Désastres en tous genres sur les quais de la Seine

De l'autre côté des eaux toujours aussi polluées de la Seine, on peut distinguer le tunnel du pont de l'Alma. L'endroit semble marqué d'une étrange malédiction : tout près de là, la reine Astrid périt dans un accident d'automobile ; en août 1997, c'était une jeune touriste britannique, Diana Spencer, qui trouvait la mort dans un tragique accident de la circulation : sa voiture venant violemment percuter, de plein fouet, le treizième pilier du tunnel. Comment ne pas devenir superstitieux après tout cela ? À quelques mètres de là, une sculpture, offerte par un grand journal américain, et représentant la flamme de la statue de Liberté (eh oui, encore elle !) a été recyclée en monument à la mémoire de la princesse de Galles par ses fans

éplorés. Un journal australien, emporté par l'émotion, la rebaptisa « Candle in the Wind », ne versa pas de droits d'auteur à Elton John et... félicita l'administration française pour sa célérité à ériger un monument à la mémoire de Diana, sur les lieux de sa mort.

Un peu plus loin, le long du quai de New York, le musée d'Art Moderne n'héberge plus aujourd'hui qu'un chantier en panne : murs éventrés, trous béants et gouffre financier de plusieurs centaines de millions de francs. On devait y installer le musée du Cinéma : noble et bonne idée dans la patrie du septième art. Le bon sens et la persévérance dans l'effort n'étant pas les vertus dominantes de nos chers - très chers - dirigeants, le dossier fut plus malmené que mené : les contre-ordres succédèrent aux ordres, les retards s'accumulèrent, le gâchis aussi, et finalement, on décida de ne rien décider.

Revenons sur la rive gauche du fleuve pour goûter aux charmes discrets du quai Branly. Dans un immeuble cossu et discret, en fait une annexe du palais de l'Élysée, François Mitterrand logea sa petite famille-bis. Outre la très médiatisée Mazarine, l'immeuble abrita François De Grossouvre, le conseiller aussi discret qu'écouté (au moins à une époque) de son géniteur qui démissionna, dans son bureau du palais de l'Élysée, - de façon percutante et bruyante, mais efficace - de ses fonctions de responsable des chasses présidentielles.

Toujours sur le quai Branly, pratiquement au pied de la tour Eiffel, l'éternel chantier du Centre de conférences internationales, le « deuxième grand projet présidentiel du second septennat » de feu François Mitterrand est le digne pendant au chantier du musée d'Art moderne : identique gaspillage insensé des deniers publics pour un résultat aussi nul. Ici, au gouffre financier s'ajoute un trou hideux qui défigure le quartier : le trou noir du désastre immobilier et architectural du double septennat socialiste.

La Tour Eiffel : une décadence très fin de millénaire

Continuons notre promenade sur les bords de la Seine. Nous sommes maintenant au pied de la tour de Babel du F.·. Eiffel, transformée en calendrier géant décomptant les jours jusqu'à l'an 2000. À la lecture des projets surréalistes destinés à fêter « dignement » l'entrée de la Ville Lumière dans le Troisième Millénaire, on s'étonne presque que l'on n'ait pas proposé d'adjoindre un thermomètre au calendrier, ni de recouvrir la tour d'une cloche de verre permettant d'y faire tomber plus commodément la neige en toutes saisons.

Plus sérieusement, si l'on ose dire, la tour Eiffel, symbole de Paris dans le monde entier, sera doublement mise à contribution pour les cérémonies de l'an 2000. D'abord par un détournement du monument, rebaptisé « Vaisseau II Mille », transformé en une sorte de fusée sortie tout droit du monde de l'enfance ; après les scientistes visions prométhéennes du Frère Jules Verne, on s'aventure dans une parodie de « Tintin sur la Lune ». Ensuite, la tour Eiffel aura la lourde tâche d'accoucher du nouveau millénaire le 31 décembre 1999. À 23 heures, un œuf gigantesque descendra lentement du ventre de la tour au son de deux mille tambours venus des cinq continents. Un peu avant minuit, la coquille se brisera pour laisser apparaître des centaines d'écrans de télévisions, alimentés par des images du monde entier. On sombre maintenant dans la caricature de « la naissance de Godzilla ». Au rêve d'airain des ingénieurs initiés, héritiers de Maître Hiram, succède le cauchemar hip-hop, sur fond de musique techno, d'un monde purement virtuel, artificiel. De l'Orient éternel, écœuré, le Frère Eiffel rend son tablier.

Comme si les délirantes idées du maire de Paris ne suffisaient pas, la Sœur Jacqueline Nebout, adjoint au maire et présidente de la Société nouvelle d'exploitation de la tour Eiffel, a, dans ses tiroirs, des projets pour transformer la vénérable pyramide de fonte en pyramide du Louvre-bis. En effet, si l'on ne peut guère ajouter grand-chose aux dentelles métalliques de la vénérable tour de Babel, on peut aménager l'espace au sol. Actuellement, seuls les vendeurs de cartes postales et de souvenirs, les marchands de glace l'été, de marrons l'hiver, occupent le terrain. Au-dessus, la voûte d'acier constituée par le premier étage de la Tour et supportée par les quatre piliers (les quatre directions de l'espace, les quatre piliers supportant le monde). En-dessous, rien ! L'idée a donc vite surgi d'aménager l'espace situé à la verticale de la Tour, d'une manière analogue à celle du sous-sol du Louvre. On creuserait entre les piliers, en prenant soin de ne pas compromettre leur stabilité, ce qui est d'ailleurs le moins que l'on puisse espérer. La cuvette ainsi creusée, serait dominée par la masse de la voûte et pourrait rester ouverte. On a aussi conçu de la fermer par une coupole de verre (une voûte céleste sous la voûte d'acier), suffisamment discrète pour ne pas altérer l'harmonie de l'ensemble, mais permettant d'éclairer le sous-sol où seraient installés les marchands du temple, pardon les services offerts au public.

Indifférent à toute cette vaine agitation, un petit bateau, âgé de 87 ans, « Le Colonial », est amarré sur le quai, à hauteur du 54, avenue de New York, en face de la Tour Eiffel. Il est aujourd'hui

transformé en bar-restaurant flottant, et bien peu des touristes qui se bousculent pour l'escalade tarifée de l'obélisque de fonte se doutent qu'ils côtoient le dernier vestige de la tragédie du Titanic. Autrefois, presque dans une autre vie, il se nommait le « Nomadic » ; il était le tender de la White Star qui, à l'escale de Cherbourg du Titanic le 10 avril 1912, conduisit les passagers de 1re et 2e classe vers le paquebot et leur tragique destin.

Le Champ-de-Mars, « monument du vide », transformé en pelouse œcuménique

En attendant les fraternelles et universelles festivités de l'an 2000, le Champ-de-Mars, haut lieu de la Révolution - ce « monument du vide » selon Michelet - accueille, oecuméniquement, tous les rassemblements qui veulent profiter de l'ombre de la tour et des vastes pelouses du lieu.

Ainsi, tous les ans, au pied de la tour de Babel, à l'instigation du Beth Loubavitch, une Ménorah géante - et lumineuse - illumine la fête de Hanoucca qui se déroule au milieu du Champ-de-Mars.

C'est encore l'un des principaux sites retenus pour les XIIe Journées Mondiales de la Jeunesse d'août 1997. Le logo des JMJ ressemble beaucoup au projet - apparemment farfelu, mais apparemment seulement - d'un certain Février, qui, en 1890, proposait d'installer une croix géante au sommet de la tour et, à l'occasion des cérémonies œcuméniques qui se dérouleraient sur le Champ-de-Mars, de faire cracher aux bras du crucifix de longs jets de flamme, à l'instant précis de la bénédiction. On ne sait si l'on doit louanger Février pour sa brillante anticipation, ou féliciter les organisateurs pour avoir réalisé le projet de leur devancier, sinon dans la forme du moins dans le fond. Car l'œcuménisme des JMJ ne s'est pas arrêté au choix du lieu. Ainsi, la publicité et la communication furent assurées par Maurice Lévy, Pdg de l'agence Publicis (dont Élisabeth Badinter, née Bleustein Blanchet, était la présidente du conseil d'administration) ; le « créateur » branché Castelbajac réalisa des vêtements sacerdotaux (notamment des chasubles ornées d'arc-en-ciel) d'inspiration... peu catholique. On fit également preuve de repentance : l'apothéose de la visite papale coïncidant, fâcheusement, le 24 août avec le 425e anniversaire du massacre de la Saint-Barthélémy, Mgr Lustiger, dans une conférence de presse le 10 juillet, s'empressa d'implorer le pardon de la Fédération protestante.

Le Front de Seine Beaugrenelle : Métropolis sur Seine

Tournons définitivement le dos à l'œuvre de Gustave Eiffel et continuons de longer la Seine par le quai Branly. À la hauteur de la Place des Martyrs Juifs du Vélodrome d'Hiver, à l'intersection du quai de Grenelle et du Boulevard de Grenelle, un immeuble moderne va éveiller notre intérêt. Il est surmonté d'une pyramide de verre, entourée aux angles par plusieurs plus petites ; la façade s'orne de deux minces tourelles qui, une fois encore, ne sont autres que les colonnes Jakin et Boaz du Temple de Salomon. Tout près de là, le 18 juillet 1995, Jacques Chirac, toujours aussi mal inspiré, faisait son fameux discours où il reconnaissait, ce que tous ses prédécesseurs (de droite comme de gauche) avaient obstinément refusé : la reconnaissance officielle de la responsabilité de la France dans la Shoah.

Nous nous promenons maintenant sur le quai de Grenelle, en nous efforçant de ne porter nos regards que vers les péniches fendant les eaux sombres. À gauche, s'élève le Front de Seine Beaugrenelle, une des plus belles contributions de la V^e^ République immobilière à la défiguration de Paris. Vingt tours, arrogantes de banalité satisfaite, surplombent un quartier sans âme, sillonné de boyaux souterrains baptisés rues par antiphrase cynique. Au fonctionnalisme froid et à la laideur architecturale de l'ensemble s'ajoute, comme très souvent, une touche ésotérique. Les vingt tours - aux noms très évocateurs : Mars, Mercure, Totem, Mirabeau - sont regroupées en dix (la Tétractys pythagoricienne) constellations : de l'est vers l'ouest, on rencontre Véga, le Dragon, Orion, Andromède, Cassiopée, le Centaure, le Verseau, Pégase, Bérénice et Antarès. Ainsi, symboliquement - ici, on serait presque tenté de dire : concrètement - les habitants de ce quartier déshumanisé ne sont plus que les sujets d'une triste fourmilière, condamnés à errer humblement sous la surface d'une Terre dominée par des Cieux qui imposent leur loi d'airain au destin des humains.

Après le coruscant et frétillant Jack Lang passons des Ténèbres à la Lumière, allons prendre un grand bol d'air (malheureusement pas trop pur à Paris) et de soleil sur l'île des Cygnes. À son extrémité occidentale, la réplique de la statue de la Liberté salue l'agonie de l'astre du jour et, au-delà des flots écumants de l'océan, sa sœur aînée qui veille aux portes de la Nouvelle Jérusalem des Frères.

La pyramide du chancelier d'Aguesseau

Continuons notre chemin. Nos pas nous mènent maintenant sur

le quai André Citroën ; les célèbres chevrons de sa marque sont en fait une discrète allusion à sa qualité de franc-maçon. Au Rond-Point du Pont Mirabeau, tournons à droite et engageons-nous sur le Pont Mirabeau. Notre périple va bientôt s'achever, il nous reste encore à remonter la rue Mirabeau, puis la rue Wilhelm. Sur la place d'Auteuil, devant l'église paroissiale, une belle pyramide taillée dans un porphyre rose et surmontée d'un globe et d'une croix se dresse solitaire. C'est le mausolée du chancelier d'Aguesseau (1688-1751), seul vestige de l'ancien cimetière d'Auteuil désaffecté en 1793. De tous les monuments funéraires c'est le seul à avoir été épargné à une époque troublée où l'on ne reculait guère devant le vandalisme et la profanation. En fait, la personnalité et l'œuvre de Henri François d'Aguesseau, chancelier de France et Garde des Sceaux ont été ses meilleurs sauf-conduits pour lui assurer l'immortalité, au moins dans la mémoire des générations suivantes.

Fils d'un maître des requêtes, intendant du Limousin, il se destine à la magistrature. Il fait presque toute sa carrière au parlement de Paris : à vingt et un ans, il est avocat du roi au Châtelet, à vingt-deux avocat général au parlement de Paris, à trente-deux ans procureur général au même parlement, à quarante-sept ans il est nommé chancelier de France. Plus que sa longévité ministérielle (il conservera son portefeuille vingt-six ans), son véritable titre de gloire est d'avoir été, dans l'histoire de la monarchie française, le premier idéologue à accéder au pouvoir. Imprégné d'égalitarisme, il est persuadé que les inégalités ne sont que des préjugés sociaux ; dans son « Essai sur l'état des personnes », il écrit : « Tous les hommes sont sortis égaux des mains de la nature, également libres, également nobles, tous enfants d'un même père et membre d'un même corps. » Pour la thèse de l'égalité de nature il est ainsi une caution de poids pour les philosophes des Lumières. Dans le différend avec le Parlement, pourtant premier des serviteurs du roi en sa qualité de chancelier, il n'épouse pas vraiment la cause du souverain. Car selon lui, ce n'est pas le roi qui incarne en France la voix de la justice, protégeant les faibles contre les forts. C'est le Parlement qu'il qualifie de « barrière placée entre la puissance absolue et la liberté des peuples » (*Fragments sur l'origine et l'usage des remontrances*. Œuvres, Paris, 1779-1789, 13 vol., t. X, p. 30). L'antique fonction judiciaire du pouvoir royal est ainsi sapée à la base. Avec de tels états de service, le chancelier d'Aguesseau avait bien mérité que l'on épargne sa pyramide funéraire.

Ne quittons une tombe que pour aller visiter un cimetière ; empruntons donc le métro tout proche, traversons Paris et retrouvons-nous à l'entrée du cimetière du Père-Lachaise.

LE CIMETIERE DU PERE-LACHAISE : LE ROYAUME DES MORTS SUR LE BALCON DE PARIS

À lui seul, le cimetière du Père-Lachaise Lachaise, le plus grand - et le plus beau - parc intra-muros de Paris, mérite tout un chapitre. Il n'est pas d'autres endroits dans la capitale où l'on soit ainsi à l'écart de l'agitation de la vie, où l'on se sente autant en paix, avec le monde et avec soi-même. Être enterré ici, ou y venir en pèlerinage, c'est vouloir croire, au moins un peu, à l'éternité. Une éternité de gloire, habillée de marbre et de bronze, pour ceux qui ne croient qu'à un long sommeil sans rêves ; une éternité de félicité, dont l'inaltérabilité de la pierre dans le silence paisible des allées boisées offre un bien pâle et terrestre reflet. Pour les vivants et les spectres, c'est une éternité ombragée d'érables et de marronniers, peuplée d'étranges mausolées couverts de symboles, parcourue par des ombres silencieuses et recueillies, hantée par l'Histoire et les souvenirs du million d'âmes qui habitent les rues de cette cité des morts.

Le Père-Lachaise : une extraordinaire collection de tombeaux dans un cadre extraordinaire

Aujourd'hui, l'endroit est quelque peu différent du projet du Frère Alexandre-Théodore Brongniart, qui le rêvait en parc anglais, agrémenté d'une immense pyramide à l'extrémité d'une perspective bordée d'arbres, de l'inévitable obélisque et du non moins incontournable petit temple rond à colonnade. C'est maintenant un jardin initiatique au décor romantique ; un labyrinthe de sépultures gothiques, de tombeaux énigmatiques et de stèles indéchiffrables à l'ombre envoûtante d'une forêt d'érables, de frênes, de thuyas, de marronniers, de hêtres, de tilleuls et d'acacias ; un chaos minéral et végétal s'étageant en terrasses au flanc d'une colline surplombant Paris. La nécropole est aussi un extraordinaire musée en plein air où s'expose l'art funéraire de ces deux derniers siècles : la flamboyante tombe gothique, le pompeux caveau haussmannien, le délirant mausolée kitsch ou la sobre dalle de pierre. C'est aussi une des plus riches collections de tombes maçonniques et ésotériques que l'on puisse contempler ; la variété est presque infinie : pyramides, obélisques, colonnes tronquées, mausolées de toutes formes et de tous styles.

Pour commencer : quatre révolutionnaires et un maréchal, soit cinq francs-maçons

Commençons notre visite par une entrée dérobée, la porte des Amandiers, en fait un escalier qui s'ouvre dans l'enceinte du cimetière longeant le boulevard de Menilmontant, à la hauteur de la station de métro Père-Lachaise.

Nous allons suivre l'avenue de l'Ouest jusqu'à la hauteur de la 66e division, où nous allons découvrir les tombes de deux chefs de la Commune : le F.·. Gustave Flourens, initié le 12 juin 1866 à la loge « L'Union d'Orient » à l'Orient de Constantine, et l'écrivain Jules Vallès, membre de la Loge « La Justice » à l'Orient de Paris. Affilié à l'Internationale et membre de la Commune durant laquelle il publia « le Cri du peuple », Vallès eut une large influence sur la participation directe des francs-maçons à l'action révolutionnaire et donna l'exemple en prenant part à la manifestation maçonnique en faveur de la Commune le 26 avril 1871. À peu de distance de là, repose Charles Floquet qui fut Président du Conseil, mais aussi 33° et membre du Suprême Conseil de France du REAA. Dans la 67e division voisine, c'est la sépulture du théoricien socialiste Louis Blanc

qui va retenir notre attention un instant. En effet, ce membre du gouvernement provisoire en 1848 était également 93° du Rite de Memphis et orateur du Souverain Conseil de ce grade.

Nous allons maintenant emprunter l'avenue circulaire et nous diriger vers la 59e division. Nous allons y rencontrer notre premier maréchal d'Empire : Pierre Augereau, duc de Castiglione et vénérable d'honneur de la loge « Les Amis de la Gloire et des Arts » à l'Orient du 3e Léger. Haut initié de la Maçonnerie, le Chevalier Rose + Croix Augereau était aussi Grand Hospitalier et Grand Officier d'honneur du Grand Orient.

Quelques tombes-jalons sur la route du pôle

Nous nous engageons maintenant dans l'avenue principale, qui monte vers le Monument aux morts orné de sculptures, œuvre de Bartholomé. C'est une puissante allégorie de la mort : terrifié, implorant, un groupe d'hommes et de femmes, se dirige, hésitant, derrière le couple nu qui s'avance sur le seuil de la porte menant à l'ultime mystère. Derrière ce fronton pathétique se dresse l'ossuaire du Père-Lachaise, où sont conservés les ossements en provenance des concessions des cimetières parisiens.

Sur notre gauche, dans la 4e division, repose la dépouille de Louis Visconti, l'architecte initié, qui fut chargé officiellement de réaliser la réunion du Louvre aux Tuileries et, officieusement, d'indiquer aux Initiés la route du pôle. Tout près de là, se dresse la tombe de l'astronome François Arago, l'homme du méridien de Paris ; elle est surmontée de son buste en bronze d'une grande force d'expression exécuté de son vivant, en 1838, par le Frère David d'Angers.

Couché sous les plis du drapeau de bronze ciselé par René de Saint Marceaux, le président de la République Félix Faure, initié en 1865 par la Loge « L'Amenité » à l'Orient du Havre, dort de son éternel sommeil, assassiné pour son opposition à la révision du procès du capitaine Dreyfus.

Un peu plus haut, bordée par l'allée latérale sud, la 10e division accueille la tombe du baron d'Empire Vivant Denon, membre de « L'Ordre sacré de Sopluneus ». L'homme qui, fasciné, avait découvert l'Égypte des pyramides avec l'expédition du général Bonaparte, s'était ensuite employé à augmenter considérablement les collections du Louvre sous le règne de l'empereur Napoléon Ier. Son zèle en tant que directeur du musée Napoléon et de la Monnaie et médailles, de membre de l'Institut et de directeur général des musées de France fut, bien plus tard, récompensé : une aile du palais du

Louvre porte son nom. De l'autre côté de l'avenue principale, la 57e division abrite le tombeau d'Emmanuel, comte de Grouchy, maréchal de France et, comme il se doit pour un des chefs de guerre de Napoléon Ier, franc-maçon, appartenant à la Loge « L'Héroïsme » à l'Orient de Beauvais.

Passons derrière l'Ossuaire, et rejoignons la 12e division pour y découvrir la tombe de la famille Laurencot : un bel obélisque de pierre orné d'une poignée de mains maçonnique à l'intérieur d'un ouroboros. Ce petit secteur triangulaire abrite aussi les restes de Talma, le grand tragédien de l'époque impériale. Ce franc-maçon de la loge « L'Union » à l'Orient de Paris habita, quelque temps, un charmant hôtel particulier construit pour une danseuse de l'Opéra par l'architecte initié Brongniart, à l'emplacement de l'actuelle Grande Synagogue, au 44, rue de la Victoire, sur l'exact passage du méridien de Paris.

La tombe anonyme d'un grand orgueilleux

Faisons résonner nos pas sur les pavés du chemin Denon ; nous voilà maintenant parmi les tombes de la 11e division. Ses pensionnaires offrent une belle palette de talents.

Commençons par les sectateurs de la Science avec le physicien Joseph Lakanal. Le directeur des Poids et Mesures, membre de l'Institut et du Conseil des Cinq-Cent fut aussi le fondateur du Chap ∴ « La Triple Harmonie », Vallée de Paris. Son confrère, le chimiste Antoine-François de Fourcroy, membre de l'Académie des Sciences et de la commission qui fit adopter en chimie une nomenclature rationnelle, appartenait, pour sa part, à la fameuse Loge « Les Neuf Sœurs ». Après l'esprit de géométrie, l'esprit de finesse avec les compositeurs François Adrien Boieldieu, initié par la Loge « Les Arts et l'Amitié » à l'Orient de Paris, et Luigi Cherubini, initié en 1784 par la Loge « Saint-Jean de Palestine » à l'Orient de Paris. Dans la catégorie artistes, ajoutons encore le Frère Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de « *Paul et Virginie* ».

En bordure d'une petite allée en impasse se dressent les tombes de plusieurs membres de la famille Brongniart. Le tombeau de l'architecte Alexandre Brongniart, membre de la Loge « Saint-Jean d'Écosse du Contrat Social » à l'Orient de Paris est un sobre pilier carré surmonté d'une urne cinéraire décorée d'une Cybèle. Une des faces est ornée d'un médaillon avec une vue de la Bourse de Paris et l'inscription « Palais Imp. de la Bourse MDCCCXIII », rappelant la construction de l'édifice qui porte aujourd'hui son nom. Les autres

côtés sont décorés de bas-reliefs ésotériques. L'alchimie est représentée par un homme alimentant d'un fagot un athanor ; la Maçonnerie est figurée sous les traits d'un homme en marche tenant un fil à plomb ; et la Science hermétique est évoquée par un homme réfléchissant en tenant des engrenages.

À quelques pas de là, nous allons nous recueillir sur une tombe anonyme, toute simple, vierge de tout symbole. Nulle humilité dans cette sobriété, mais, au contraire, l'orgueil que donne le talent et la Connaissance. Nul besoin de laisser son nom à la postérité quand on est convaincu que le seul rappel de ses œuvres vous assure une gloire éternelle. « Amant passionné de son art il en surprit tous les secrets, unissant le talent au génie. Il se montra supérieur à Kent dans les jardins de Méréville, digne émule de Michel-Ange dans la coupole de la halle aux blés. » L'épitaphe, ici, devient exaltation du Moi, chant d'auto-louanges. Sous la fausse modestie de la pierre nue repose l'architecte initié Le Camus de Mezières à qui l'on doit ce monument initiatique qu'est la pagode de Chanteloup, à l'orée de la forêt d'Amboise.

Quittons les sentiers paisibles et ombragés de la 11e division pour nous rendre, par le chemin Merut et l'avenue Mobys, à la 51e division où repose Pierre Tirard, président du Conseil et membre de la Loge « L'Ecole Mutuelle » à l'Orient de Paris. Dans la 50e division voisine reposaient les cendres de Victor Schoelcher (initié, avant 1848, par la Loge « Les Amis de la Vérité » à l'Orient de Paris), l'apôtre de l'abolition de l'esclavage, avant qu'elles ne soient transférées au Panthéon.

Le carré des initiés de Rennes-le-Château

Empruntons le chemin de la Cave qui serpente entre la 49e division et la 52e division. À l'extrémité de celle-ci, un grand bas-relief en marbre, très romantique, d'Antonin Mercié, symbolise « L'Histoire » et surplombe le tombeau de l'historien Jules Michelet. De l'autre côté de la ruelle, en bordure de la 49e division, une simple colonne tronquée portant pour unique inscription : « À Gérard de Nerval » signale la tombe du poète obsédé par le méridien de Paris. Même dans la mort, les affiliés de la Société du Brouillard restent unis. Un peu plus haut dans la même division, son ami le Grand Maître du Prieuré de Sion Charles Nodier repose aussi. Et, à une vingtaine de mètres à peine, Eugène Delacroix, le peintre des fresques ésotériques de la chapelle des Saints-Anges de l'église Saint-Sulpice, dort de son éternel sommeil... De l'autre côté de la rue, dans

la 48e division, repose Honoré de Balzac. Si l'appartenance maçonnique du père de la « Comédie Humaine » a toujours été controversée, on ne peut nier qu'il fut « louveteau »... et membre de l'Ordre Martiniste où il fut initié par Hyacinthe de La Touche.

L'extravaguant - et initiatique - mausolée de Félix de Beaujour

Remontons encore un peu le chemin, qui grimpe vers les hauteurs de la butte, pour arriver au pied du plus surprenant et élevé (une bonne vingtaine de mètres de haut !) monument funéraire du Père-Lachaise : le tombeau gigantesque, en forme de pain de sucre, de Félix de Beaujour, pair de France, né le 28 décembre 1765 à Callas en Provence et mort à Paris le 11 juillet 1836. Beaujour, après une belle carrière de consul de France au Proche-Orient, revint au pays avec une fortune personnelle énorme bien supérieure à sa seule retraite d'ancien diplomate ou à son héritage familial. La rumeur populaire prétendit que l'origine de sa fabuleuse fortune s'expliquait par sa possession de la « pierre philosophale ». À la vue de l'édifice, on serait tenté de le croire, car sa « folie » lui revint à la somme colossale, pour l'époque, de 100 000 francs-or ! Beaujour, qui à la suite de son séjour prolongé au Levant se prenait peut-être pour Pharaon, l'avait fait ériger une bonne dizaine d'années avant son décès en donnant des instructions minutieuses.

Haut de vingt mètres, le mausolée ne comporte pas moins de quatre niveaux ! La porte d'entrée, en fer forgé, est ajourée de façon à figurer un sceau de Salomon que l'on retrouve, reproduit à de nombreux exemplaires, un peu partout sur l'ouvrage. Le premier niveau, inaccessible, est la voûte intérieure, percée par un puits zénithal clos par une claire-voie métallique où se répète encore le symbole des deux triangles entrelacés de manière à ce que l'ombre puisse s'en projeter sur le sol. Le deuxième niveau abrite une salle visiblement agencée pour servir de chapelle, avec un autel. Au-dessous, on ne compte pas moins de trois salles souterraines. Voilà qui fait beaucoup de pièces à la disposition d'une seule dépouille !

À moins que le tombeau, comme la pyramide de Khéops, n'ait eu une destination autre, complétant, celle qui est finalement annexe, de sépulture. Selon le 30° du REAA (et spécialiste de l'ésotérisme) Serge Hutin, on y célébrait des rites secrets nocturnes, axés sur la magie tantrique « de la main gauche ». Le tombeau de Félix de Beaujour ne serait d'ailleurs pas le seul endroit de la nécropole où se célébreraient des rites initiatiques, des cérémonies satanistes, des cultes vampiriques, des orgies sado-masochistes et des délires

nécrophiliques ; malgré la vigilance de l'administration, le cimetière ne serait pas hanté nuitamment seulement par les fantômes et la gente féline…

Juste au pied du mystérieux tombeau-temple initiatique et s'appuyant sur la base de celui-ci, la tombe d'une jeune portugaise, mademoiselle Santos, semble compléter le « dispositif », puisque ce tombeau, plus modeste mais tout aussi intéressant, est celui… de la compagne de Félix de Beaujour. Devant la sépulture, un obélisque de cinq mètres de haut offre une symbolique fort riche : dans le registre inférieur, une créature ailée emmène vers les sphères célestes l'âme de la défunte ; dans le registre supérieur, un triangle pointe en haut rayonne au centre d'un ouroboros irradiant.

Columbarium, Crématorium… et médium

Engageons-nous maintenant dans l'avenue des Thuyas pour nous rendre, dans le carré musulman de la 85e division, sur la tombe du poète iranien Sadegh Hédayat. En marbre noir, la sépulture affecte la forme d'une pyramide basse. Sur l'une des faces est gravée une tête de chouette, l'animal qui, par excellence, voit dans la nuit (de la mort ?). Plus curieux encore : des dizaines de matous viennent se rassembler tous les matins sur la tombe de l'iranien, chantre de la métempsycose, qui croyait que, lors de sa première réincarnation, l'homme revenait sur terre sous l'apparence d'un chat.

L'avenue transversale nous emmène ensuite jusqu'à la 87e division où, encerclé par les murs du Columbarium, s'élève le Crématorium, tous deux œuvres de style néoclassique surchargé dues au talent de l'architecte Jules Formigé.

Seul crématorium opérationnel de la capitale, le Crématorium du Père-Lachaise est la victime de l'engouement récent des Français pour l'incinération. Vieux de plus d'un siècle et conçu pour traiter deux cents crémations par an, il en a effectué, en 1996, vingt fois plus ! Les deux fours sont à bout de souffle, les cheminées trop basses et le système de filtre est loin des normes de l'Union européenne en matière d'émissions de fumée. Ainsi, quand il n'y a pas de vent, une sorte de nuage blanc flotte au-dessus du quartier, répandant une forte et écœurante odeur de grillade… ainsi qu'un raz-de-marée de plaintes à la mairie du XXe arrondissement. Cette pollution olfactive ne doit pas nous empêcher de descendre dans le sous-sol du four crématoire, pour admirer le monumental groupe en pierre « Le Retour à la Nature » dont le thème est, pour une fois, parfaitement adapté à la fonction du lieu. Pour que le visiteur

comprenne bien que nous sommes les esclaves du Destin, l'œuvre est installée devant un grand relief de Paul Landowski intitulée « Les Signes du Zodiaque ».

Remontons à l'air libre (à défaut d'être pur) et laissons errer, quelques instants, notre regard sur les murs du Columbarium. La niche n° 3920 abrite les cendres du Chevalier Rose + Croix Pierre Brossolette, homme politique à l'origine du Conseil National de la Résistance qui, arrêté au début 1944, se suicida pour ne pas parler sous la torture. La niche n° 4462 renferme les dernières traces matérielles du fantaisiste André Isaac, dit Pierre Dac, de la Loge « Les Inséparables d'Osiris » de la Grande Loge.

Quittons la longue théorie des urnes cinéraires du Columbarium, traversons l'avenue transversale et longeons la 44e division jusqu'à une petite chapelle funéraire surmontée d'une coupole ornée d'une superbe chouette de pierre. Juste à côté, se dresse l'improbable dolmen perpétuellement fleuri qui sert de dernière demeure au pape du spiritisme Allan Kardec. La quintessence de la pensée du prophète de la réincarnation est gravée sur la tranche de la table dolménique : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi ». À défaut de l'immortalité de l'âme, Allan Kardec est assuré d'une autre forme d'immortalité : celle qu'engendre la vénération de ses disciples. Sa sépulture est particulièrement bien placée au hit-parade des tombes les plus visitées, et compte parmi les plus fleuries, au point que l'amoncellement de bouquets permet facilement de la repérer de loin. Même si l'au-delà spirite est un désert, le fantôme de l'auteur du *Livre des Esprits* ne doit guère se sentir seul au Père-Lachaise qui, selon Vincent de Langlade (*Esotérisme, médiums et spirites du Père Lachaise*), abrite environ six cents tombes de médiums.

Un révolutionnaire, un chimiste, un mage et un ange castré sur le tombeau d'un poète

À l'intersection suivante, tournons à gauche et empruntons le chemin de Quinconce ; ensuite, une petite allée sur notre gauche va nous emmener jusqu'à la 91e division. Le théoricien socialiste et militant révolutionnaire affilié à la Charbonnerie Auguste Blanqui (par ailleurs membre de la Loge « Les Amis de la Vérité » à l'Orient de Paris) y repose.

Utilisons la rectiligne et sans âme avenue Carrette pour nous enfoncer dans la partie la plus récente - et malheureusement la plus

banale - du cimetière. Avec ses avenues tirées au cordeau sur une plaine, ses allées bien droites délimitant des carrés parfaits de tombes bien alignées comme à la parade, elle dégage un ennui... mortel. Aussi, hâtons-nous de rejoindre la 89e division pour rendre une brève visite au tombeau du chimiste Claude Chaptal, que Napoléon Ier fit comte de Chanteloup pour ses travaux qui contribuèrent à contourner le blocus de la perfide Albion. Inclinons-nous respectueusement sur le sépulcre de ce Grand Officier d'honneur du Grand Orient à qui, humbles profanes, nous sommes redevables des blancs morceaux de sucre de betterave que nous plongeons, tous les matins, dans notre bol de café au lait.

Rejoignons ensuite la tombe de l'écrivain anglo-irlandais et franc-maçon Oscar Wilde. Elle était dominée par la statue, sculptée par Epstein, d'un ange ailé, nu et - au grand soulagement des théologiens byzantins, mais au grand scandale des bien-pensants - incontestablement masculin. Aussi, l'œuvre fut-elle promptement amputée de l'objet du délit, et le bureau du directeur du Père-Lachaise enrichi d'un presse-papiers fort original. C'est ainsi qu'aujourd'hui, le talentueux et scandaleux auteur homosexuel repose à l'ombre des ailes d'un messager du Ciel eunuque.

En face, dans la 93e division, se dresse le tombeau d'une légende de l'occultisme : le mage Gérard d'Encausse, dit Papus, Grand Maître de l'Ordre Martiniste, Grand Maître de l'Ordo Templi Orientis, membre de la Golden Dawn, conférencier, animateur de cénacles ésotériques, inventeur, écrivain et aussi - mais quand trouvait-il donc le temps ? - médecin.

Le Mur des Fédérés et le cimetière des éléphants communistes

Nous allons maintenant emprunter l'avenue circulaire qui borde le mur d'enceinte du cimetière. Nous passons alors devant la 94e division où est enterré le Frère Alexandre Stavisky, le fameux escroc « suicidé » de l'« affaire Stavisky ». Accélérons le pas et gagnons des parages plus salubres.

Devant nous s'étend le Mur des Fédérés. Lors des combats furieux de la Commune, du 21 au 28 mai 1871, le cimetière fut le théâtre d'une tragédie. Tous les Fédérés retranchés dans la nécropole furent impitoyablement massacrés par les troupes gouvernementales, puis inhumés sommairement dans des fosses communes creusées aux abords du mur qui, depuis, porte leur nom. Au même endroit, le 28 mai 1871, cent quarante-sept Fédérés, qui n'avaient pas péri lors des combats, furent passés par les armes. Au début du mois de juin,

d'autres Communards seront encore fusillés devant le mur.

En face du mur des Fédérés, on peut se recueillir sur le tombeau de Paul Lafargue. Ce dirigeant du Parti Ouvrier Français avait été initié (Loge « L'Avenir » à l'Orient de Paris), puis devint ensuite un adversaire de la Franc-Maçonnerie au sein du Parti Socialiste. Il repose aux côtés de son épouse Laura Lafargue, la fille aînée de Karl Marx, avec qui il se suicida.

La 97e division abrite les restes de nombre de dirigeants communistes comme Maurice Thorez, Jacques Duclos ou Marcel Cachin. Ce dernier, qui fut directeur de l'Humanité de 1918 à 1958, adhéra au Parti Communiste en 1920 et fut membre du bureau politique. Initié le 25 janvier 1889 par la loge « La Concorde Castillonnaise », à l'Orient de Castillon, il n'eut pas, officiellement, à enfreindre celle des 21 conditions d'adhésion à la IIIe Internationale interdisant à tout communiste d'être franc-maçon, car il avait démissionné en 1901.

Nous entamons la descente vers la partie basse du cimetière et nous voilà maintenant à la hauteur de la 76e division où repose l'auteur du « Temps des cerises » : Le F∴ Jean-Baptiste Clément, initié le 28 octobre 1898 à la Loge « Les Rénovateurs » à l'Orient de Clichy. Prenons à droite dans l'avenue transversale et dirigeons-nous sur la 95e division qui abrite le tombeau du Frère Eugène Pottier (il fut initié en 1875 par la Loge « Les Egalitaires » à l'Orient de New York fondée par les proscrits de la Commune de Paris). Pour une fois, pas de pyramide, d'obélisque, d'ouroboros et de fraternelle poignée de mains : notre franc-maçon repose sous un massif dolmen de granit comme Allan Kardec, car l'immortel créateur de « L'Internationale » était aussi spirite. C'est probablement ce qui explique la désaffection des communistes, qu'ils soient ou non Français, pour la tombe de l'auteur de l'hymne national soviétique. Peut-être ont-ils peur, après avoir entonné sur sa sépulture « Debout les damnés de la terre. Debout les forçats de la faim... », qu'une voix d'outre-tombe leur réponde par un spectral : « Debout les morts ! ».

Un des plus curieux tombeaux maçonniques du Père-Lachaise

Engageons-nous dans la 41e division où nous attend une superbe tombe maçonnique de forme pyramidale, ornée d'armoiries et portant gravée sur le linteau de la porte une inscription bilingue. Il s'agit de la sépulture du gentilhomme écossais Quintin Craufurd, né à Kilwinning en Écosse le 22 septembre 1743 (à l'entrée dans le signe de la Balance, donc à l'équinoxe d'automne) et mort à Paris le 23

novembre (donc à l'entrée dans le signe du sagittaire) 1819. La pyramide, l'Écosse avec la mention de la ville de Kilwinning, haut lieu mythique de la Maçonnerie, les dates astrologiques, rien ne manque ; même pas, en face du tombeau, la statue du « Bon Pasteur » accompagnée de versets du chapitre X de l'évangile de Saint-Jean si cher aux Frères.

Empruntons maintenant l'Avenue des Acacias, au nom si évocateur des mystères maçonniques, pour longer la 36e division où repose le Frère Edmond About, initié le 7 mars 1862 par la loge « Saint-Jean de Jérusalem » à l'Orient de Nancy. L'auteur de *L'Homme à l'oreille cassée* a été représenté assis - et en bronze - par le sculpteur Gustave Crauck. Un peu plus loin, on peut voir la tombe du photographe Nadar, membre de la Grande Loge, qui servit de modèle à son ami et Frère Jules Verne pour son personnage de Michel Ardan (anagramme de Nadar), l'un des trois cosmonautes de ses voyages lunaires.

Le dernier carré des fidèles du dieu de la Guerre

Traversons l'avenue des Acacias et pénétrons dans la 38e division. Au beau milieu des mausolées monumentaux des généraux de l'Empereur, une tombe pyramidale surprend par sa sobriété. Elle porte pour toute décoration cette inscription : « A Larrey. L'homme le plus vertueux que j'ai connu ». « Testament de Napoléon ». Là, repose dans ces Champs Elysées des fidèles du dieu de la Guerre, la dépouille du chirurgien en chef de la Grande Armée et membre de la loge « Les Enfants de Mars » à l'Orient du 27e régiment d'infanterie de ligne. Un peu plus loin dans la même division repose les restes de Guillaume Dupuytren, baron, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, et Frère de la loge « Sainte Caroline » à l'Orient de Paris.

En face, s'étend tout en longueur au flanc de la colline boisée la 39e division. C'est là qu'est enterré le sculpteur Pierre David d'Angers, Frère de la Loge « Le Père de Famille » à l'Orient d'Angers. Plus loin repose l'économiste et ministre des Finances Jean-Baptiste Say, membre de la Grande Loge Symbolique Ecossaise. S'élèvent ensuite les mausolées grandioses de quelques grands noms de la geste napoléonienne, comme celui du Frère Suchet, maréchal de France et duc d'Albufera ; ou celui du maréchal Serurier, Grand Prieur d'honneur du Chap ∴ « L'Abeille Impériale » de la Vallée de Paris ; et Premier Représentant du Grand Maître à la Respectable Mère Loge du Rite Ecossais Philosophique de France.

Nous arrivons devant le tombeau majestueux de Joachim Murat, grand-duc de Berg et de Clèves, roi de Naples et des Deux-Siciles, le flamboyant cavalier de l'Empire. Sa carrière maçonnique fut aussi éblouissante que ses carrières militaire et politique : Premier Grand Surveillant du Grand Orient en 1803, deuxième Grand Maître adjoint en 1805, Maître du Conseil Suprême des Puissants et Souverains Grands Inspecteurs Généraux pour le royaume des Deux-Siciles.

Encore Rennes-le-Château

De l'autre côté du chemin Camille Jordan s'étend le chaos minéral et végétal de la 28e division : c'est un dédale de mausolées à l'abandon, de sépultures rongées par la lèpre de la pierre, de stèles indéchiffrables, où jaillissent d'une forêt de croix des obélisques et des colonnes brisées. Perdue au milieu du labyrinthe des tombes enchevêtrées, une modeste colonne carrée, couverte d'inscriptions à moitié effacées par le temps et la mousse, attire à peine l'œil du visiteur égaré en ce coin d'éternité pétrifiée. C'est le tombeau collectif des membres de la famille de Hautpoul, les seigneurs de Rennes-le-Château, dont nombre furent aussi des francs-maçons de haut grade.

C'est encore presque au hasard que l'on peut retrouver la colonne octogonale, à la base ornée de compas et d'équerres entrecroisés traversés par un fil à plomb, qui abrite la tombe commune d'architectes maçons : Claude Louis Bernier, architecte, ingénieur des bâtiments du Louvre ; Charles Percier Frassaint, architecte, membre de l'Institut ; Pierre François Léonard Fontaine, architecte, membre de l'Institut.

Plus accessibles, sont les tombeaux du président de la Convention et 33° Boissy d'Anglas ; du jurisconsulte Cambacérès, archichancelier de l'Empire, 33° lui aussi, et Souverain Commandeur du Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Un mausolée monumental en forme de temple antique, élevé en 1831 par l'architecte Léon Vaudoyer et sculpté par David d'Angers, abrite la dépouille du général de division Foy, vénérable d'honneur de la Loge « La Bienfaisance » à l'Orient du Havre. Aussi pompeuse, mais dans un style différent, la dernière demeure de quelques maréchaux d'Empire va retenir notre attention quelques minutes. Il y a d'abord le tombeau de François Lefebvre, maréchal de France et duc de Dantzig, Grand Hospitalier d'honneur et Grand Aumônier d'honneur du Grand Orient. À ces titres maçonniques ronflants, il ajoutait encore la charge de Grand maître de l'Ordre du Christ ;

ordre créé le 1er septembre 1809 par huit souverains commandeurs du Temple, et dont tous les membres étaient francs-maçons et appartenant à des ateliers réguliers. On découvre ensuite l'ultime pied-à-terre d'André Massena, maréchal de France, duc de Rivoli et prince d'Essling. Initié le 13 avril 1784 par la Loge « Les Elèves de Minerve » à l'Orient de Toulon, il participe la même année à l'installation de la Loge « Les Elèves de Mars et Neptune », également à l'Orient de Toulon. Son ascension dans la hiérarchie militaire est parallèle à son élévation dans la Maçonnerie : 33°, il devint Grand Administrateur du Grand Orient, Grand Premier Dignitaire et Grand Représentant du Grand Maître, et pour finir membre du Suprême Conseil du REAA. Son collègue et voisin de tombeau Édouard Mortier, maréchal de France et duc de Trévisse, sera, lui aussi, 33° et membre du Suprême Conseil du REAA en 1821.

Après les « héros » révolutionnaires et les gloires de l'Empire, changeons de registre avec la sépulture du philosophe Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, membre de la Loge « L'Olympique de la Parfaite Estime » à l'Orient de Paris, chef de l'école dite « Saint-Simonienne » qui, deux siècles plus tard, agite encore les esprits brumeux et les cénacles occultes qui veulent régenter le monde.

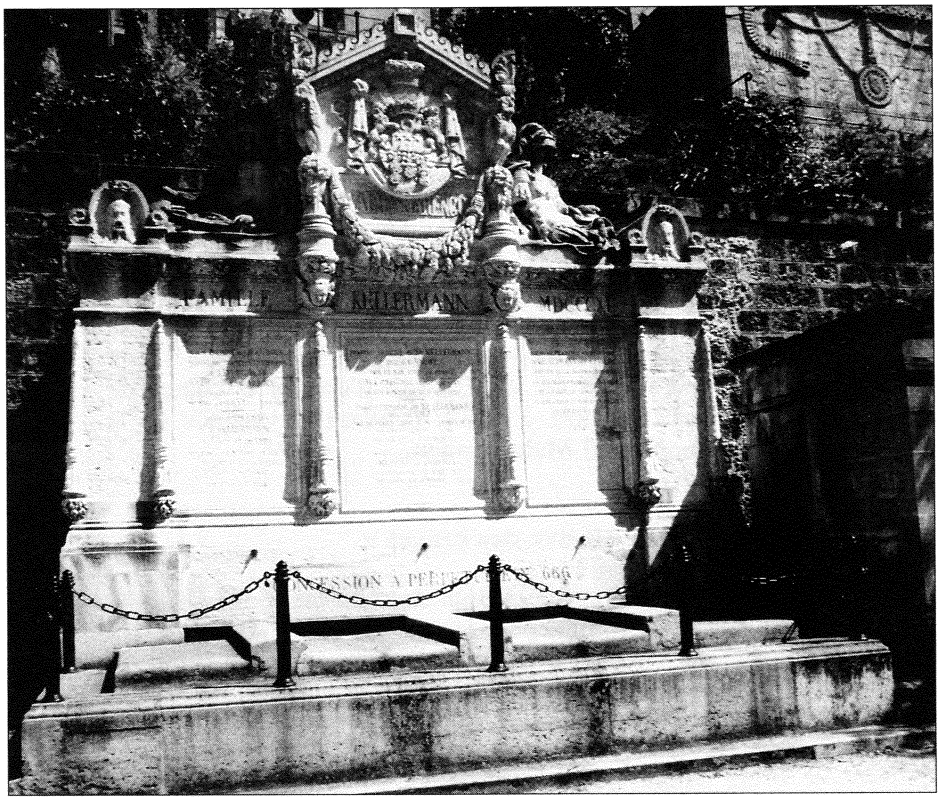
En faisant une rapide incursion dans la 37e division voisine, nous allons rencontrer la sépulture d'Alexandre Mac Donald, maréchal de France et duc de Tarente. Ce Chevalier Rose + Croix fut vénérable de la Loge « Les Amis de la Gloire et des Arts », à l'Orient du 3e Léger, mais aussi Grand Administrateur de la Grande Loge Symbolique du Grand Orient en 1813, avant d'assurer la charge de Grand Maître adjoint, de 1821 à 1833, pendant la vacance de la Grande Maîtrise, donc Grand Maître de fait.

L'énigme de la mort du « brave des braves »

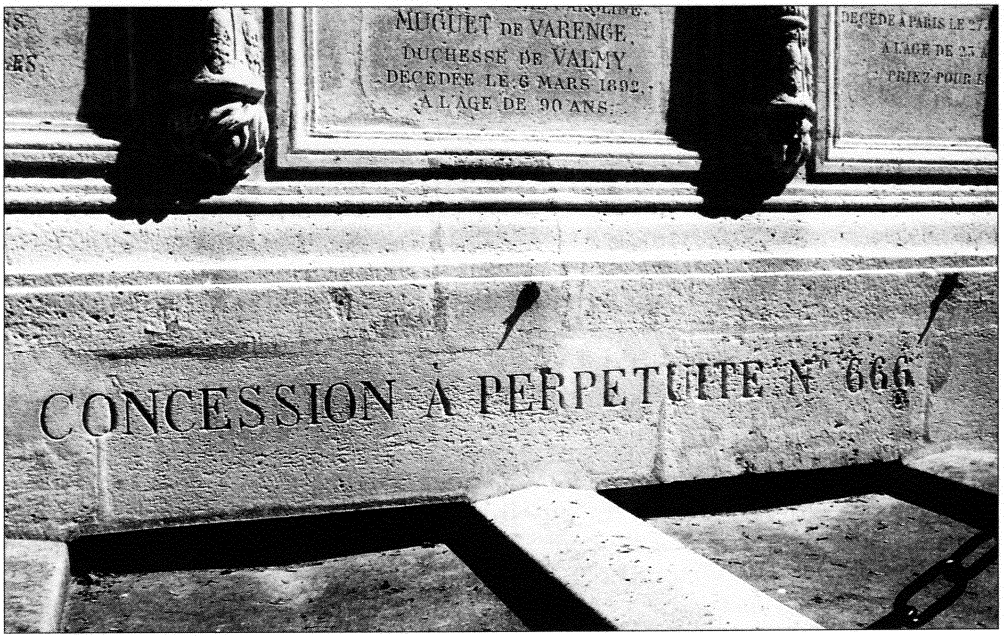
Empruntons le si bien nommé chemin des Chèvres pour visiter la 29e division. Commençons par le tombeau d'Armand de Caulaincourt, duc de Vicence, général de division, aide de camp de l'empereur Napoléon Ier et ministre des Affaires étrangères. Ce Grand Officier d'honneur du Grand Orient a donné son nom à une rue de la capitale que traverse le méridien de Paris. C'est aussi le cas de son confrère, le Frère Michel Ney (initié le 13 septembre 1801 par la Loge « Saint-Jean de Jérusalem » à l'Orient de Nancy), maréchal de France, duc d'Elchingen et prince de la Moskowa, qui bénéficie d'un boulevard à son nom sur le parcours du même méridien. Hanté par

l'axe du monde, « le brave des braves » habita également un hôtel particulier construit sur le méridien, et est statufié, toujours sur le méridien, à l'emplacement du lieu de son exécution. Du moins si l'on veut prêter foi à la version officielle ; car, comme le rapportait Paul Albert, un fossoyeur qui avait participé, en 1903, aux travaux entrepris sur la tombe de la famille Ney (et qui avaient nécessité des exhumations provisoires) aurait, à maintes reprises, déclaré que le cercueil du maréchal Ney était vide. Le fossoyeur ayant eu la fâcheuse idée de rejoindre le maréchal dans l'au-delà, Albert ne put en savoir - et éventuellement - en prouver plus.

Ce n'est d'ailleurs que l'un des arguments en faveur de sa survie : en 1821, dans un moment de profonde détresse morale, un maître d'école de Brownsville, en Caroline du Sud, du nom de



Le tombeau de la famille Kellerman, orné de discrets symboles ésotériques, est une illustration, plutôt sobre, de la magnificence des mausolées que se firent élever les maréchaux et généraux d'Empire, presque tous francs-maçons.



Petit touche sulfureuse, la tombe du « vainqueur de Valmy » « bénéficie » du numéro - ô combien symbolique - 666 !

Peter Stuart Ney, et répondant étrangement au signalement du « brave des braves », déclara être le maréchal Ney, sauvé des balles du peloton d'exécution par Wellington. Tous deux auraient, en effet, appartenu au même chapitre d'un très haut et très secret grade de la maçonnerie écossaise (ce qui expliquerait le Stuart venant après un Peter camouflant - mal - un Pierre qui serait une pierre, maçonnique, cela va de soi), celui de chevalier Rose-Croix de l'Aigle Noir, et le franc-maçon anglais l'aurait soustrait à ses bourreaux pour obéir au serment de fidélité qui les liait.

Pendant que nous méditons pour départager la vérité de la légende, nous voilà arrivés dans la 30e division où nous attend un curieux monument. Le tombeau de la famille du maréchal François Kellerman, le « vainqueur de Valmy », est orné de deux fûts de colonne en forme de chouette, symbole de la Connaissance initiatique ; et de discrets rappels de l'appartenance maçonnique du duc de Valmy, qui fut Grand Garde des archives du Grand Orient et vénérable d'honneur de la loge « Saint-Napoléon » à l'Orient de Paris. Gravée dans la pierre, à la base du monument, l'inscription : « Concession n°666 » ajoute un petit détail sulfureux à l'ensemble.

Après cela, la tombe du Frère Siéyes de la Loge « Les Neuf Sœurs » à l'Orient de Paris, un des rédacteurs de la « Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen » et l'un des trois consuls, semble d'une remarquable banalité.

Pour finir : un pot-pourri de tombes maçonniques

Traversons le chemin du Dragon (encore un symbole ésotérique) et pénétrons dans la 27e division où repose le sculpteur Jean-Pierre Cortot, de la Loge « Le Grand Sphynx » à l'Orient de Paris, auteur du fronton de la Chambre des députés et de « l'apothéose de Napoléon » à l'arc de triomphe de l'Etoile. Arc triomphal où, parmi les noms des cinq cent cinquante-huit généraux qui y sont gravés, ne figure pas celui d'un autre pensionnaire de la 27e division : le général Joseph, comte Hugo, aide de camp du roi Joseph d'Espagne, membre de Loge « L'Amitié » à l'Orient d'Aix-en-Provence. C'est ce que déplorait son fils Victor Hugo, Grand Maître du Prieuré de Sion, dans *Les Voix intérieures* : « Je ne regrette rien devant ton mur sublime/Que Phidias absent et mon père oublié ».

Traversant le chemin Monvoisin, nous pénétrons dans la 26e division où nous allons rencontrer la tombe de Jacques Laffite, le « roi des banquiers, banquier des rois ». Le fondateur de la Loge « Les Trois Jours » à l'Orient de Paris fut, avec le Frère La Fayette, l'un des artisans de l'avènement du « louveteau » Louis-Philippe.

Passons dans la 25e division voisine pour contempler la tombe de Simon, marquis de Laplace, astronome, président du bureau des longitudes et Officier du Grand Orient. Ses armoiries sont, à la fois, « astronomiques » et ésotériques : « D'azur à la planète Jupiter et la planète Saturne avec ses satellites et anneaux, posées en fasce, vers le bas de l'écu, surmontées à dextre d'un soleil d'or et à senestre d'une fleur à cinq branches ».

La 24e division toute proche abrite son quota de militaires francs-maçons hauts gradés. Tout d'abord, le maréchal de France Perignon, aux carrières militaire et maçonnique bien remplies : Vénérable d'honneur de la Loge et Très Sage du Chap ∴ « Les Amis de la Gloire et des arts » à l'Orient et Vallée du 3e Régiment léger basé en Italie, Grand Officier d'honneur du Grand Orient, 33°, membre du Suprême Conseil pour le royaume de Naples. Ensuite, le général Junot, duc d'Abrantès, officier du Grand Orient, initié en 1794 par la Loge « Les Enfants de Mars et de Neptune » à l'Orient de Toulon.

La petite 18e division accueille le caveau de la famille du F.·. Raspail. Il est orné d'un marbre de Antoine Etex : « Pleureuse drapée devant une cellule de prison » qui reprend le même thème isiaque que le monument à la mémoire de Raspail du square Jacques Antoine. Avant que ses cendres ne fussent transférées au Panthéon en 1989, le Chevalier Rose + Croix Gaspard Monge, comte de Peluse, mathématicien, fondateur de l'Ecole Normale et de l'Ecole Polytechnique, jouissait ici d'un éternel repos.

Par le chemin de Lesseps gagnons la 15e division. À l'angle avec le chemin Bernard, se dresse un énorme tombeau pyramidal qui, quand on l'examine plus attentivement, est en fait une pierre cubique à pointe. La pyramide est accompagnée d'un autre étonnant monument ésotérique : la tombe de l'écrivain Georges Rodenbach (1855-1898). Un torse de bronze émerge, non pas de la tombe, mais, littéralement, du bloc de pierre, au point qu'un morceau en est violemment soulevé. Un bras vigoureux se dresse vers le ciel, tenant en main une rose... L'œuvre est à comparer avec le tombeau vampirique du frère Jules Verne à Amiens.

Passons dans la 6e division voisine où se dresse le tombeau de Ferdinand de Lesseps. Le créateur du canal de Suez et de celui de Panama est mentionné, assez régulièrement, comme maçon, mais sans preuves ; il est, par contre, hors de doute qu'il était « louveteau », car fils de Mathieu de Lesseps, consul général et Chevalier Rose + Croix.

Notre prochain saut de puce nous entraîne dans la 5e division qui abrite la dépouille mortelle du Frère Charles Lebrun, le troisième consul. Gagnons ensuite la 13e division qui s'avère très musicienne puisqu'elle accueille les cendres des compositeurs Etienne Méhul, de la Loge « L'Olympique de la Parfaite Estime » à l'Orient de Paris, et Rodolphe Kreutzer, de la Loge « La Concorde » à l'Orient de la Cour.

Dirigeons nos pas vers la 14e division où repose Tallien, l'instigateur du 9 Thermidor. De là, nous passons à la 8e division où règne le souvenir du Frère Marie-Joseph Chénier, le chantre de la Révolution, qui nous laissa les immortels « Chant du départ, Hymne à la Raison, Hymne à l'Être Suprême », et autre « Hymne à Jean-Jacques Rousseau ».

Notre visite s'achève avec une brève incursion dans la 7e division pour visiter la tombe du 33°, membre du Suprême Conseil du REAA Jacob Mayer, dit James, baron de Rothschild, le directeur de la branche française de la banque Rothschild qui joua un rôle important dans les emprunts de la Monarchie de Juillet.

Il ne nous reste plus qu'à quitter ces lieux paisibles pour

retrouver l'agitation du monde. Il nous faut maintenant emprunter le boulevard de Ménilmontant, puis l'avenue Philippe Auguste, pour rejoindre le point de départ de notre prochaine promenade.

DU TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE À LA DÉCONFITURE DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇOIS MITTERRAND

Une fois n'est pas coutume, notre itinéraire de visite débute à la sortie de Paris, sur cette avenue du Trône menant à la place de la Nation et permettant ainsi, symboliquement, de passer de l'ancien Régime à la République qui affiche complaisamment son triomphe à grand renfort de tonnes de fonte. Paris est une ville maçonnique, avons-nous souvent écrit, aussi, est-il logique que l'entrée du Temple de Salomon soit ornée des colonnes Boaz et Jakin. C'est le rôle dévolu aux propylées de l'architecte visionnaire et franc-maçon Claude Nicolas Ledoux (il était membre d'une loge s'intéressant de près à l'occultisme et recourrait, de façon systématique, à l'astrologie zodiacale dans l'établissement de ses projets), deux pavillons carrés édifiés en 1788 pour la barrière des Fermiers Généraux. Ils font partie des rares rescapés de la soixantaine de bâtiments, à l'architecture « utopique », ornant les portes de la barrière d'octroi de Paris. La frénésie de la spéculation immobilière, bien plus que la fureur révolutionnaire, a eu raison de cet ensemble unique qui formait une ceinture magique autour de la capitale ; car des

collecteurs de taxes n'ont nul besoin d'un tel décorum colossal pour percevoir leur dîme.

À quelques pas se dressent les deux colonnes doriques, hautes de trente mètres, que l'architecte éleva la même année, et dont l'utilité - dans une optique strictement fonctionnelle - est encore moins convaincante que celle des pavillons. Depuis 1841, elles sont surmontées des statues de Saint Louis et de Philippe-Auguste. Les figures des deux rois ne doivent pas faire illusion : elles ne sont que des représentations symboliques du pouvoir spirituel (le roi saint) et du pouvoir temporel (le monarque guerrier), dispensateurs de la Justice, de la Paix, de l'Abondance et de la Victoire représentées par des allégories ailées ornant le fût des deux colonnes. Nous nous trouvons, au seuil de la capitale, en présence des colonnes maçonniques Boaz et Jakin placées de part et d'autre de l'entrée du Temple de Salomon. Dissimulée dans le fouillis ornemental de la base cubique de la colonne sud, une discrète « signature » avertit l'initié qu'il pénètre dans le Temple : un niveau de charpentier offre un triangle « sublime » de 36° à qui veut bien ouvrir les yeux et ne pas se contenter des explications conventionnelles.

Le Triomphe de la République... ou de la Maçonnerie ?

Approchons-nous respectueusement de la place de la Nation : après tout, nous sommes dans un temple. Comme son homologue de l'Étoile, la place de la Nation est aussi un zodiaque : douze avenues convergent vers la place et « Le Triomphe de la République » de Jules Dalou qui en occupe le centre accumule les références astrologiques. Bien entendu, ce groupe de bronze de onze mètres de haut et de trente-huit tonnes est aussi d'inspiration maçonnique : l'auteur a accumulé les symboles les plus explicites. Ainsi la face ouest du chariot s'orne d'un bonnet phrygien, la face sud est décorée d'un niveau d'honnête facture maçonnique ; à l'est c'est un rameau d'olivier qui pare le panneau alors qu'au nord c'est une ruche, autre symbole bien connu en loge, qui forme le décor. Les quatre angles du char sont ornés d'un dauphin, animal dédié à l'Apollon delphique. Mais ce ne sont encore là que des vétilles. Une altière jeune femme, coiffée du bonnet phrygien réglementaire, symbolise la République triomphante. Étendant le bras droit devant elle en signe de suprématie, elle avance d'un pas résolu au sommet d'un globe terrestre, juchée sur un énorme char tiré par un improbable attelage léonin, accompagnée d'un cortège hétéroclite.

Comme nous l'avons autrefois démontré, on a, tout à la fois,

affaire à un manifeste maçonnique de domination universelle et à un monument astrologique dédié à Isis, la déesse-mère.

Le char solaire de la déesse au bonnet phrygien est tiré par deux énormes lions, animaux solaires et impériaux par excellence. Mais ici il ne s'agit nullement de créatures : les lions ne sont pas attelés ou attachés au timon. Ils ne traînent aucune carriole, car ce ne sont pas de vulgaires animaux domestiques mais des représentations de forces « surnaturelles » agissant au bénéfice d'une cause « surhumaine ». Un char solaire n'est pas mû prosaïquement par l'effort musculaire mais par des Puissances.

Un homme nu, juché sur le dos d'un des fauves, semble jouer les conducteurs d'attelage. C'est le « Génie de la Liberté », porteur du même nom et des mêmes attributs que son homologue de la colonne de Juillet à la Bastille : une torche dans la main droite, des chaînes brisées dans la gauche. Le Génie de bronze qui semble animé du mouvement de la vie offre une puissante figure symbolique de la Lumière guidant les Puissances œuvrant à la réalisation du Grand Œuvre.

Sur la droite du char, la figure allégorique du travail est personnifiée par un robuste forgeron reconnaissable à son marteau et à son tablier de cuir. C'est maître Hiram, le fondeur des colonnes du Temple de Salomon. Devant lui, un jeune garçon, nu, symbole de l'innocence pure de l'apprenti, porte un épais livre clos renfermant la connaissance initiatique. Sous son bras droit, il serre les instruments nécessaires à son initiation : compas, règle graduée, ciseau, burin... En arrière-plan, un fût de colonne cannelée renversé évoque le temple maçonnique que l'initié doit rebâtir sur les ruines du temple de Jérusalem.

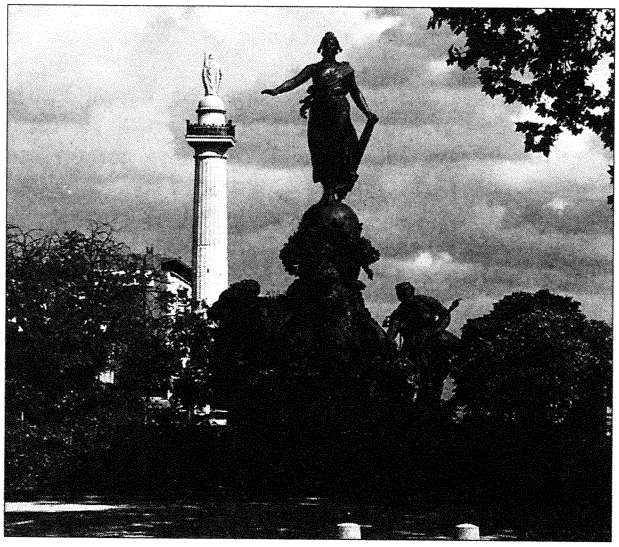
Sur la gauche du char, une femme, allégorie de la Justice, est enveloppée dans un lourd manteau bordé de fourrure. Elle tient une main de justice. Devant elle, un jeune garçon nu sert dans ses bras une balance ; très symboliquement, l'emblème de la justice est replié, inutilisable...

Nos trois figures allégoriques nous offrent une lecture de la devise maçonnique : Génie = Liberté, Justice = Egalité, Travail = Fraternité.

À l'arrière du char, la personnification de la Paix a les traits souriants et charmants d'une jeune femme gracieuse et nue, au regard tourné vers l'orient. De sa main droite, elle tend un bouquet de fleurs ; et de la gauche, elle tient une gerbe de fleurs, de fruits et de feuillages. À ses pieds, trois enfants nus s'ébattent joyeusement autour d'une corne d'abondance. Ce groupe - le plus beau de l'œuvre - qui tourne délibérément le dos au reste de la composition,

représente l'Age d'Or. C'est la pureté originelle des premiers matins du monde où, dans l'innocence, les êtres, jeunes et beaux, allaient nus et paisibles ; c'est l'abondance du paradis terrestre que prodigue la corne de la chèvre Amalthée. Tous quatre regardent vers le soleil levant, vers l'aube du monde. À l'inverse, la République, fière guerrière de l'Age sombre, regarde l'occident et, imperturbable, se dirige vers l'aboutissement du cycle, vers cette Révolution ultime, ce bouleversement humain et cosmique qui verra le retour de l'Age d'Or tant espéré.

Les quatre groupes de personnages représentent les quatre âges du monde. Ainsi, la Paix, située au soleil levant, symbolise l'innocence de l'Age d'Or. La Justice est une figure de l'Age d'Argent où l'heureuse harmonie des premiers temps n'est pas encore oubliée ; sa balance repliée indique que l'avancée dans le cycle se traduit par une dégradation continuelle du Principe. Le Génie de la Liberté, symbole de la révolte prométhéenne, est le digne représentant de l'Age d'Airain. Le farouche forgeron, allégorie du Travail, est le symbole de l'Age de Fer, ultime décadence avant le retour tant attendu de l'Age d'Or. Les lions, on l'aura facilement compris, représentent le signe du Lion. La République-Isis est le symbole de la Vierge. La Justice évoque le signe de la Balance. Le forgeron est la représentation du signe du Cancer qui, dans la tradition pythagoricienne, gouverne la porte solsticiale d'été, la porte des Enfers. Le char est une transparente allusion à la constellation de la Grande Ourse, baptisée aussi Grand Chariot.



Le Triomphe de la République de Dalou est un hymne maçonnique à la gloire de l'avènement d'une Ere nouvelle conformément à la doctrine des Cycles. Aux symboles maçonniques se mêlent les représentations astrologiques inévitables au centre du zodiaque que constitue la place de la Nation.

La maison de l'alchimiste

Laissons la triomphante République continuer sa course folle vers la Bastille et prenons, à gauche, la rue Fabre d'Eglantine. Au numéro 9, l'entrée d'un immeuble XIX^{e} siècle de style néogothique offre à notre vue un superbe et mystérieux porche alchimique. Un homme est assis entre un athanor et une cornue, tenant à la main un livre qui, vu le contexte, ne peut être qu'un Mutus Liber. Sur la droite de l'alchimiste, un chien couché en boule symbolise la Materia Prima ; au-dessus de sa tête, en arrière-plan, un crocodile, maître des eaux primordiales, et une chauve-souris, symbole de longévité, ajoutent leur symbolisme hermétique à la scène. Sur la façade, de nombreuses impostes de fenêtres sont décorées d'un extraordinaire bestiaire alchimique : griffons, salamandres, dragons.

Le cimetière de Picpus et les fantômes de la Révolution

À l'extrémité de la rue, nous allons prendre, sur notre gauche, l'avenue de Saint-Mandé jusqu'au square Courteline, puis nous tournerons encore à gauche pour nous engager sur le boulevard de Picpus.

Arrêtons-nous quelques instants pour nous recueillir au petit cimetière de Picpus, contigu à l'hôpital Rothschild. Il abrite la tombe, surmontée du drapeau américain, du Frère La Fayette ; les restes du poète André Chenier, qui - malheur aux vaincus ! - n'a droit qu'à la fosse commune ; et les mille trois cent six victimes de la Terreur, exécutées sur la place de la Nation toute proche. L'ombre de Gilbert du Motier doit raser les murs de la nécropole quand elle rencontre les âmes de ceux qui périrent de voir se réaliser les rêves du ci-devant marquis de La Fayette.

Dépassons l'hôpital et prenons à droite par la rue Santerre, puis par la rue de la gare de Reuilly. Dans la cour du collège Saint-Michel de Picpus, François Mitterrand a fait des émules : une petite pyramide en verre, de moins d'un mètre de haut, éclaire une salle de sport souterraine. Abandonnons la mini-copie de la verrière de M. Peï pour nous engager, à gauche, dans la rue de Reuilly jusqu'à la place Félix Eboué. La mémoire du « Premier résistant de la France d'Outre-Mer » et membre de la Loge « Les disciples de Pythagore » est honorée par une fontaine monumentale, criblée de balles au cours des derniers combats de la Commune en 1871 et entourée par huit lions assis, en bronze, œuvres d'Alfred Jacquemart. Dirigeons-nous vers la mairie du XII^{e} arrondissement en suivant l'avenue Daumesnil.

Le Jardin astrologique de Reuilly

En face de la mairie s'ouvre l'une des entrées du Jardin de Reuilly, aménagé par l'architecte Pierre Colboc sur l'emplacement de l'ancienne zone de triage et de fret de la plate-forme SNCF.

La partie centrale du parc affecte une forme circulaire et symbolise à merveille le ciel ; une longue passerelle cintrée, qui traverse la vaste pelouse centrale, figure l'indispensable arc-en-ciel. Poursuivons nos analogies astrologiques. La passerelle, qui enjambe notre ronde prairie, est également une figuration de la bande zodiacale traversant l'hémisphère céleste. À l'extrémité occidentale de la passerelle, une plate-forme triangulaire héberge un vaste cadran solaire horizontal, représentant un papillon ou une étoile tombée du ciel, orné d'un gnomon en forme de triangle rectangle : c'est l'Amenti, l'ultime station du soleil agonisant avant son périple dans les ténèbres. C'est à la course solaire et à sa conclusion au-delà de l'Océan que font référence les devises qui l'accompagnent : « Le temps passe, passe le bien » et « Le soleil luit pour tous ». À son tour, la plate-forme triangulaire constitue le « toit » d'une grotte artificielle, supportée par six piliers : la demeure du soleil nocturne. Au fond de la caverne initiatique, un petit bassin accueille les « eaux d'en-bas », qui se reflètent dans le « ciel » constitué par une étrange mosaïque composée de morceaux de verre collés au plafond et donnent ainsi naissance aux « eaux d'en-haut ».

Quelques réalisations de l'architecture moderne

Redescendons sur Terre et continuons notre route le long de l'avenue Daumesnil. Sur notre gauche, à l'intersection de l'avenue Daumesnil et de la rue de Rambouillet, se dresse un immeuble - comme il se doit triangulaire - dont le dernier étage, en retrait par rapport aux autres, est rythmé par douze énormes statues anthropomorphes, masculines et sensuelles. Reproduit à la douzaine, le torse gigantesque, visiblement inspiré d'un des « esclaves » de Michel-Ange, sert d'arc-boutant à la Lequeu. Il s'agit - qui l'aurait deviné ? - de l'Hôtel de police du XII^{e} arrondissement !

Nous voilà à l'extrémité de l'avenue Daumesnil. Nous allons maintenant nous engager à gauche sur le boulevard Diderot. À l'angle de la rue Abel et du Boulevard Diderot se dresse un édifice - triangulaire, cela va de soi - portant, à son fronton, l'inscription « Hôtel Zéphyr » surmontée de trois étoiles disposées comme les

trois points maçonniques. Encore quelques mètres et nous sommes devant la gare de Lyon. À nos risques et périls, traversons la cour Diderot encombrée de taxis, de voitures particulières et de cars qui semblent tous animés de la même envie furieuse de vous accueillir, en piteux état, sur leur capot. Empruntons maintenant l'allée de Bercy, un passage en terrasse permettant de longer l'aile sud de la gare de Lyon et d'éviter la circulation de la rue de Bercy.

Bercy : la citadelle high-tech des collecteurs de la dîme

Le long bâtiment qui s'étire jusqu'à la place du Bataillon du Pacifique est une partie du ministère de l'Economie, des Finances et du Budget qui affecte, bien entendu par le plus grand des hasards, la forme d'une équerre.

On a tendance à ne tenir compte que de l'énorme bâtiment A de 900 mètres de long bordant le boulevard de Bercy, dont les deux extrémités, en forme d'arches, sont en réalité des portes monumentales permettant d'entrer dans Paris. Le symbolisme janusien des portes est encore illustré à Bercy avec la monumentale porte d'honneur sculptée par Georges Jeanclos. Même la surface « utile » de 216 000 m^2 à la disposition des technocrates nous replonge en pleine arithmologie ; comme d'ailleurs la longue perspective du bâtiment rythmée par dix-huit piliers, soit en numération babylonienne : 6 + 6 + 6.

L'avancée sur la Seine du ministère des Finances avait permis, à grands frais, l'aménagement de l'appartement du ministre. Officiellement, la coûteuse fantaisie se justifiait par la perspective ainsi offerte au grand commis de l'Etat de pouvoir contempler Notre-Dame sous un angle unique tout en continuant d'œuvrer paisiblement à l'amélioration de la paupérisation des Français par l'(in)justice fiscale. L'utilité fonctionnelle et l'aspect esthétique de l'avancée sont, bien entendu, parfaitement superfétatoires : il s'agit de disposer d'une visée permettant de matérialiser un axe magique. En se plaçant sur le pont de Bercy et en utilisant l'angle nord de l'avancée comme visée, on peut alors tracer un axe reliant la diagonale traversant la Très Grande Bibliothèque à la place de la République. La ligne magique passe par le beffroi de la gare de Lyon, longe la façade de l'opéra Bastille donnant sur la rue de Lyon, frôle la colonne de Juillet avant de terminer sa course aux pieds de la solennelle et maçonnique statue de la République.

Devant un aussi judicieux emploi des impôts des Français, les architectes Chemetov et Huidobro, soucieux de mettre les Finances

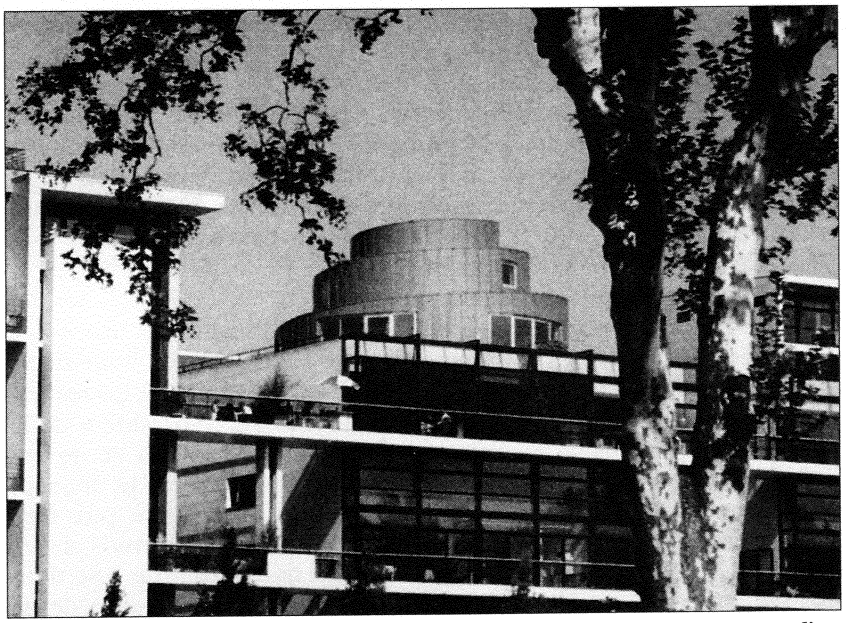
à l'abri d'une jacquerie de contribuables excédés, ont transformé le superministère en citadelle moyenâgeuse amplement pourvue de hautes grilles, pont-levis et autres profondes douves ; ne manquent que gibets et piloris pour y exposer les contribuables récalcitrants.

Pyramide à degrés et parc à fabriques

Traversons le boulevard de Bercy. Après la forteresse médiévale, Paris, en la personne de son ancien maire Jacques Chirac, nous offre une pyramide à degrés gazonnée : le Palais Omnisports de Paris-Bercy.

À l'est, derrière le POPB, s'étend le parc de Bercy, qui, une fois encore, nous offre l'image d'un parc à fabriques du XVIII[e] siècle revu au goût contemporain. Ainsi, après la sempiternelle pyramide, nous pouvons errer dans un « jardin de la mémoire », qui nous emmène jusqu'à un bassin en forme de losange, le Canyoneaustrate, œuvre de Gérard Singer, né en 1929 à Paris. Le vaste bassin reflète en négatif l'architecture du palais voisin. D'abord miroir, l'eau devient une cascade bouillonnante en se déversant dans un

Malgré son aspect résolument contemporain, le parc de Bercy fait référence au vocabulaire des parcs à fabriques du XVIII[e] siècle. Ici la « montagne sacrée » sous l'aspect d'un tumulus gazonné et le « temple » figuré par un portique.



Il ne manque même pas la Tour de Babel, discrètement placée au sommet d'un petit immeuble en bordure du parc !

« canyon » profond de cinq mètres aux parois en béton teinté à la couleur de la pierre de Paris. La promenade continue par une aire rectangulaire en pelouse semée d'arbres, puis, après une allée transversale, une aire carrée divisée en neuf carrés (c'est-à-dire une ennéade). On a donc au sol l'image d'un temple : après le carré long bordé de colonnes (le rectangle gazonné planté d'arbres), le carré abritant le sanctuaire de l'Ennéade sacrée d'où sont issus tous les nombres, et par là même la création tout entière, puisque pour les pythagoriciens tout est nombre. Comme dans les temples antiques, cette aire, figurant le temple terrestre, est prolongée par un canal desservant un bassin circulaire abritant une île carrée ; leurs eaux miroitantes sont l'image du ciel, du temple céleste, dont la construction humaine n'est que le pâle reflet. La dernière partie du parc, baptisée « jardin romantique », fait treize hectares et demi. Si les paysagistes ont inventé un jardin résolument contemporain, le souvenir des parcs à fabriques du siècle des Lumières n'en est pas moins de rigueur : il est parsemé de ruines des folies construites au XVIII[e] siècle, notamment par le marquis de Marigny, frère de la Pompadour.

La Très Grande Bibliothèque : l'ultime « merveille » du règne du pharaon socialiste

Quittons le parc de Bercy et traversons la Seine au pont de Tolbiac pour nous rendre à la Bibliothèque de France. Le 14 juillet 1988, date symbolique de la République, François Mitterrand, fidèle à ses habitudes monarchiques, annonça, au cours d'un entretien télévisé, qu'il avait décidé autocratiquement « la construction et l'aménagement de l'une ou de la plus grande et la plus moderne bibliothèque du monde. »

Le mirobolant projet présidentiel semblait surgir du néant ; il n'avait été préparé ni avec les autorités de tutelle des bibliothèques, que ce soit au ministère de l'(in)Culture, ou à celui de l'Education (ex) nationale, ni avec les professionnels. Encore, le président de la République pouvait se targuer de ses talents d'écrivain et de ses goûts de bibliophile éclairé. À la mi-août 1989, un jury de dix-sept personnes choisi par François Mitterrand et présidé par Peï, l'architecte de la pyramide du Louvre (on n'est jamais assez prudent), retint le projet de Dominique Perrault. Comme il se doit, nul bibliothécaire, nul représentant de la Bibliothèque nationale ne figurait parmi les jurés. À trois cents ans d'intervalle, deux monarques mégalomaniaques et férus d'ésotérisme confiaient à deux architectes portant le même nom la réalisation d'un Grand Œuvre, en se souciant comme d'une guigne de l'avis des principaux intéressés. Comme si, pour la TGB comme pour l'Observatoire de Paris, ce qui importait réellement n'avait qu'un assez lointain rapport avec l'objet officiel de la construction.

Tout a été dit - ou presque - sur le coût pharamineux de l'ultime grande lubie mitterrandienne, ses incohérences, ses absurdités, ses lacunes, l'invraisemblable et révoltante dérive des coûts provoquée par un projet mal ficelé et mal maîtrisé. Beaucoup de ceux qui étaient montés à l'assaut de la dernière forteresse du Pharaon, se convertirent pendant le siège, frappèrent humblement à la porte pour solliciter prébendes et sinécures.

Versatiles et vénaux, les journaux qui avaient vitupéré le projet, louangèrent le chef d'œuvre, s'extasiant de ce que les quatre tours - qui jusqu'à là n'étaient qu'un défi au bon sens - soient en forme de livre ouvert. Bien sûr, aucun de ces laudateurs de veille d'inauguration ne s'aperçut qu'elles étaient également en forme d'équerre, symbole maçonnique bien connu qui est aussi un gamma majuscule, la fameuse lettre G au centre de l'Étoile Flamboyante, l'énigme maçonnique par excellence. Les tours-livres représentent aussi les quatre piliers soutenant la voûte céleste, ce

qui fait de la Bibliothèque nationale de France une loge puisque celle-ci doit se tenir sous la voûte étoilée du ciel. On a encore, le ciel formant naturellement le toit, un arc tétrapyle, symbole du dieu bifrons Janus, l'antique divinité gardienne des portes, du Temps et de la Connaissance. Connaissance qui, ici, ne peut être évidemment qu'initiatique.

La forêt artificielle de douze mille mètres carrés implantée à grands frais (chaque arbre transplanté est revenu à 200 000 F, soit un total de trente millions pour les cent cinquante pins sylvestres et les quelques chênes, bouleaux et charmes de la forêt enchantée) fait expressément référence à la symbolique de la Franc-Maçonnerie du bois, aux mystères de la forêt profonde, dédale initiatique, allégorie des tréfonds de l'âme en quête de la Lumière.

De l'esplanade encerclant la base des tours et servant de toit aux salles de lecture, on descend vers la forêt grâce à des escaliers permettant d'accéder à ce véritable cratère aux parois de verre. Avant d'entreprendre sa lumineuse ascension vers les Cieux, grâce à la connaissance et à la délivrance (et l'on songe ici au jeu de mots en latin sur *liber*, signifiant, à la fois, livre et liberté) qu'apportent les livres, l'Initié doit affronter la sombre nuit de la forêt primordiale où se terrent les archétypes, les peurs ancestrales. Les arbres se démultipliant à l'infini dans les façades vitrées qui les enserrent, l'Initié se trouve ainsi au cœur d'un authentique labyrinthe végétal, dans la gueule du volcan conduisant au centre de la Terre : au fond du puits, il ne peut attendre son salut que du Ciel qu'il aperçoit au-dessus de lui.

La bibliothèque est aussi une table renversée dont les quatre tours figurent les pieds. C'est l'autel du saint sacrifice de la messe qui est ainsi inversé pour ne plus servir le culte du dieu chrétien, mais celui de son adversaire de toujours : le Démiurge, celui qui, tel Prométhée, apporta la Connaissance aux hommes. Ce n'est évidemment pas un hasard si François Mitterrand faisait partie du jury international qui choisit le projet - en forme de colonne tronquée - de l'édifice destiné à remplacer la mythique grande bibliothèque d'Alexandrie, ni s'il favorisa - en malmenant quelque peu les principes laïcs de la République - la création de la cathédrale d'Évry - également en forme de colonne tronquée ! - qui doit abriter dans ses flancs un musée religieux. D'ailleurs, non loin de la Bibliothèque François Mitterrand, à côté des Grands Moulins, s'élèvera, pour les folkloriques festivités parisiennes célébrant l'an 2000, la « Tour de la Terre », une nouvelle tour de Babel mesurant pas moins de deux cents mètres de haut en pin sylvestre.

La malédiction du Pharaon

En attendant le nouveau Millénium, l'entrée dans l'ère du Verseau ou la fin des Temps, l'œuvre de M. Perrault est affligée de la même malédiction que les autres grands travaux mitterrandiens. Ici, pas de fosse d'orchestre transformée en piscine au premier orage comme à la Cité de la Musique, ou de plaques de calcaire de Bourgogne du revêtement de la façade qui ont tendance à vouloir s'écraser sur la tête des piétons comme à l'Opéra-Bastille ; juste une accumulation d'incidents horripilants et de petits problèmes sur lesquels on peut facilement glisser... et se faire très mal !

L'esplanade de la bibliothèque François Mitterrand est, en effet, renommée pour ses glissades. Le fameux bois exotique, l'ipé, que l'architecte Dominique Perrault a choisi pour habiller le sol extérieur, aime la chaleur et réagit très mal à l'effet conjugué du gras de la pollution et des pluies parisiennes. Si bien que l'esplanade de presque six hectares se transforme régulièrement en patinoire. Chutes, fractures, plaintes du personnel et des visiteurs, involontaires patineurs. Pour remédier à ce petit oubli des réalités parisiennes, il a fallu creuser des rainures sur dix milles lames de bois et y couler un silex gris saupoudré sur une résine souple, ce qui produit un effet abrasif lorsqu'il pleut. Pour ne plus tomber, il faudra donc emprunter le kilomètre et demi de cheminements dûment balisés pour la modique somme de 1,135 million de francs ; une peccadille par rapport aux sept milliards qu'a coûté la Bibliothèque.

La gente ailée n'est guère plus à l'abri : tous les jours, les employés ramassent les cadavres de nombreuses petites victimes. Certes, nul Nemrod ne s'embusque dans la forêt artificielle ; mais les malheureux oiseaux, trompés par les fallacieux miroirs des tours de verre, volent vers un accueillant couvert et ne rencontrent que la dure réalité des parois vitrées. Tous les pigeons ne restent pas sagement sur un sol glissant.

Avant l'hécatombe de moineaux, on avait surtout craint que les tours de verre ne fussent mortelles pour ce qu'elles étaient destinées à abriter : les livres. Après le moins observateur des bibliothécaires, les concepteurs du projet découvrirent que le livre n'aime guère la dure lumière du soleil et voue une haine farouche aux verrières. Comprenant, un peu tardivement, que le papier se conserve beaucoup mieux dans la pénombre des placards, on décida donc d'habiller de bois le verre des tours. Puis l'on s'avisa, là encore un peu tardivement, qu'une tour n'est pas le bâtiment le plus approprié pour stocker des livres, ni pour les protéger du feu, car - ô cruelle découverte ! - le feu brûle. Heureusement, la générosité jamais prise

en défaut des contribuables permit l'installation d'un superbe système de détection des incendies. Superbe et très performant. Trop performant. Dans la nuit du 26 au 27 janvier 1997, une copieuse inondation se produisit « à la suite d'un déclenchement intempestif du système de détection des incendies ». Par chance, ce sont des bandes vidéo et des revues scientifiques qui ont été, cette fois-là, détruites par les eaux. Les manuscrits rares et les dix millions de volumes de la Bibliothèque échapperont-ils toujours à l'alliance de l'eau et du feu et à la défaillance des panacées automatisées ?

Si nous étions superstitieux, nous dirions que les lieux sont maudits. C'est d'ailleurs ce que doivent de plus en plus penser les groupies de François Mitterrand. Les admirateurs du défunt président, qui avaient pressé Jacques Chirac de baptiser la Bibliothèque nationale de France du nom du pharaon socialiste, sont dans tous leurs états depuis qu'ils ont appris, par un article de « Die Zeit », que la dernière merveille du double septennat avait été érigée au pied d'un camp nazi, le « Camp d'Austerlitz », de sinistre (bien que très oubliée) mémoire, car dépendance du camp de Drancy. Depuis cette révélation, le Centre de Documentation juive a mobilisé ses ouailles afin de préserver du passé ce qui peut encore l'être, c'est-à-dire pas grand-chose, le quartier faisant l'objet d'un vaste chamboulement immobilier. Il ne reste plus à Jacques Chirac, en signe de repentance pour ce nouveau rappel « des-heures-les-plus-sombres-de-notre-histoire », qu'à débaptiser la bibliothèque maudite... ou, pour vouer éternellement le site à l'exécration universelle, y installer le musée de son septennat.

Fuyons ces lieux maudits et voués aux enquêtes de la Cour des comptes pour retrouver François Mitterrand - en fait, surtout son ombre - sur le méridien de Paris.

PROMENADE SUR L'AXE DU MONDE

Cet itinéraire de promenade est réservé aux marcheurs émérites et aux amoureux de la ligne droite. Il traverse Paris du sud au nord en une longue (interminable pour les pieds sensibles) déambulation pédestre de dix-sept kilomètres... qui, lorsque la configuration des rues le permet, s'efforce d'être la plus rectiligne possible puisqu'elle suit un axe rigoureusement rectiligne. Même si cet itinéraire emprunte quelques-unes des plus remarquables perspectives de Paris, permet la visite des plus beaux monuments de la capitale, traverse maints quartiers historiques et pittoresques ; offre l'ombre reposante des frondaisons de parcs et de jardins, il est la quintessence de l'abstraction. Ici, nous poursuivons la quête austère d'une « ligne imaginaire » : le Méridien de Paris. Comme pour les autres itinéraires, nous ne reprendrons pas ici nos longues démonstrations appuyées de chiffres, de faits, de dates, de preuves de toutes natures : il s'agit d'un guide « touristique ».

De la mire de l'Observatoire à l'autel du Frère Arago

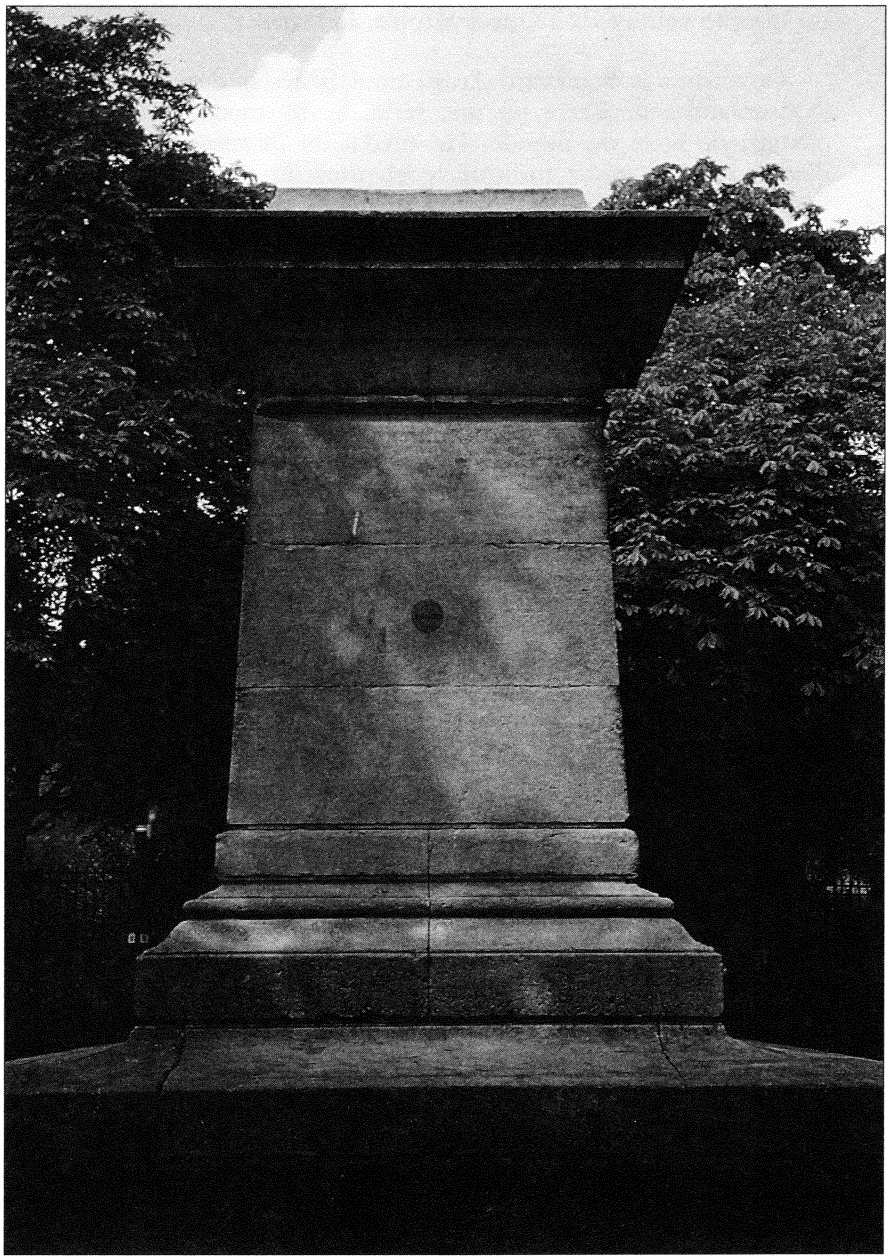
Notre longue promenade démarre à la Cité Universitaire, où un premier médaillon nous attend patiemment derrière le pavillon

cambodgien reconnaissable à son délabrement en parfaite harmonie avec l'état général du pays. Dix autres médaillons de bronze, tels les cailloux du Petit Poucet, parsèment, en ligne rigoureusement droite, les pelouses et les allées de la Cité. Ce n'est que le début d'une longue chasse au trésor où, les yeux rivés au sol à la recherche du disque indicateur, nous risquons fort de passer pour un gentil hurluberlu voulant éviter à tout prix les déjections canines ou traquant une menue monnaie semée au hasard par des passants distraits.

Nous voilà déjà à la hauteur du n°33 du boulevard Jourdan (maréchal d'Empire, mais simple Frère dans la hiérarchie maçonnique) où un médaillon nous fait discrètement signe. Traversons prudemment l'artère encombrée pour en trouver un autre, à la même hauteur, mais à l'intérieur du parc de Montsouris. À vingt mètres à peine vers l'ouest, s'élève une stèle quadrangulaire, haute de quatre mètres, vestige de l'ancienne « mire de l'Observatoire », installée là au XVIII[e] siècle pour suivre le passage du méridien au sud de Paris. Sur le socle, on peut encore déchiffrer l'inscription mutilée à la gloire du F.·. Napoléon I[er]. Quatre autres médaillons à la mémoire du Frère Arago balisent la traversée du parc créé par le carbonaro Napoléon III. Face à l'entrée, sur l'avenue René Coty, le dernier disque est visible au pied d'une colonne de marbre. Un génie ailé en bronze est juché à son sommet, l'épée qu'il brandit semble indiquer le chemin du pôle.

Après avoir emprunté l'avenue René Coty, puis l'extrémité orientale de la rue d'Alésia, nous longeons l'hôpital Sainte Anne par la rue Broussais. Nous allons bientôt pouvoir retrouver l'axe du monde qui emprunte la rue Émile Dubois et la rue Dareau, entre lesquelles s'élève un groupe de petits immeubles baptisé, avec peu d'imagination mais beaucoup d'à-propos, « La Résidence du méridien ». Il frôle de quelques mètres la rue Cabanis (du nom d'un F.·. de la célébrissime - et curieusement très présente le long du passage du méridien dans la capitale - loge « Les Neuf Sœurs »). À l'extrémité de la rue Émile Dubois, nous tournons à droite dans la rue de la Tombe Issoire.

Nous débouchons sur la place de l'Ile de Sein. Trois médaillons alignés en rang d'oignon mènent droit sur le socle vide de la statue du F.·. Arago (originaire d'Estagel dans les Pyrénées-Orientales, dont le père, franc-maçon, était le maire). Le piédestal est exactement dans l'axe du méridien, comme la statue de Leverrier devant la façade nord de l'Observatoire. Un médaillon est incrusté à mi-hauteur sur sa face sud. Des cent trente-cinq disques de bronze, il est le seul à ne pas être posé à l'horizontale.



Sur le socle désert de la statue du Frère Arago, le médaillon de bronze de Jan Dibbets marque le passage de l'axe du monde.

Le temple solaire de l'Observatoire de Paris

Traversons le boulevard Arago pour pénétrer dans les jardins de l'Observatoire de Paris, où une série de dix médaillons marque le passage de l'axe du monde. Un médaillon incrusté dans l'asphalte devant l'entrée nous indique le chemin du nord. Ensuite, pour faciliter la quête des arpenteurs de l'axis mundi, le méridien est matérialisé au sol par une étroite allée pavée se terminant par un somptueux massif de fleurs.

Encore un médaillon et nous sommes à l'observatoire proprement dit dont la façade méridionale s'orne de bas-reliefs de Temporiti où foisonnent équerres, compas et autres symboles maçonniques. Leur présence en ces lieux n'a rien d'étonnant : l'Observatoire est l'œuvre de l'architecte initié Claude Perrault. Construite sur le strict respect du Nombre d'Or et l'observation de la tradition astrologique dont, à l'époque, l'astronomie parvenait à peine à se dégager, l'œuvre de Perrault était avant tout un Temple et, accessoirement, un observatoire astronomique ainsi qu'en témoigne le différend qui l'opposa à l'astronome Cassini I^{er} sur les plans de l'édifice. La querelle s'envenimant, on fit appel à l'arbitrage royal. Louis XIV qui partageait les mêmes préoccupations ésotériques que l'architecte trancha en sa faveur. Cassini IV écrira plus tard : « Mon bisaïeul se tut et fit bien, le roi donna raison à Perrault et fit mal. D'où il résulte que l'observatoire n'a pas de sens commun. » Comme l'on pourrait soupçonner la dynastie des Cassini de poursuivre Perrault d'une vindicte séculaire, demandons l'arbitrage de l'historien Bertrand (*L'Académie des sciences et les académiciens*) : « Perrault (était) plus curieux de l'harmonie et de la régularité des formes que des besoins véritables de la science. Des dispositions réclamées par les astronomes et dont Colbert lui-même avait reconnu l'utilité, furent obstinément repoussées par lui comme incompatible avec la beauté de l'ensemble ». Temple solaire dédié à Apollon, dont Louis XIV - le si bien nommé Roi Soleil - se voulait l'incarnation, l'observatoire, bâtit selon des données symboliques aussi rigoureuses que celles qui semblent avoir été observées lors de l'érection des pyramides, fut conçu plus pour célébrer l'harmonie universelle et la musique des sphères chères aux pythagoriciens que la froide observation de la voûte céleste.

Les Jardins de l'Observatoire

Tournons maintenant le dos aux querelles des chasseurs d'orbes et à la façade septentrionale de l'Observatoire de Paris. Devant nous

s'étend, jusqu'aux portes du Sénat, la superbe perspective des Jardins de l'Observatoire et du Jardin du Luxembourg.

Avant de nous y engager, jetons un rapide coup d'œil au médaillon incrusté à l'angle de l'avenue de l'Observatoire et de l'avenue Denfert-Rochereau. Quelques centaines de mètres plus bas, sur le trottoir de la Closerie des Lilas, à l'angle du boulevard du Montparnasse, la statue du maréchal et franc-maçon Ney (initié le 13 septembre 1801 par la Loge « Saint-Jean de Jérusalem » à l'Orient de Nancy) par le F∴ Rude (membre du Grand Orient) nous rappelle que le duc d'Elchingen fut officiellement fusillé ici, pratiquement sur le méridien.

À quelques mètres de là, un médaillon est planté dans le sol à la hauteur du monument de bronze dédié à la mémoire de l'explorateur Francis Garnier. Quatre autres repères de bronze jalonnent l'avenue de l'Observatoire jusqu'aux grilles du Jardin du Luxembourg : un médaillon au croisement de la rue d'Assas, un autre au carrefour de la rue Michelet, un autre encore à la hauteur du 4 de l'avenue de l'Observatoire et le dernier sur le trottoir de la rue Auguste Comte.

Offrons nous une petite pause dans les Jardins de l'Observatoire et profitons-en pour étudier les œuvres qui les jalonnent. Une série de quatre statues allégoriques célèbre, du sud au nord, la course de l'astre solaire. Œuvre de François Jouffroy, installée tout près de la fontaine de l'Observatoire, « l'Aurore », les bras levés, annonce l'arrivée du jour symbolisé par un homme qui s'éveille. Un peu plus au nord, dans le jardin Marco-Polo, c'est l'allégorie du « Jour » de Jean Perraud, que l'« Aube » désaltère avec son amphore. Vient ensuite, grave et méditatif, un « Crépuscule », dut au ciseau du sculpteur Gustave Crauck, qui annonce l'œuvre de Charles Gumery la « Nuit », figurée sous les traits d'une femme se couvrant d'un voile devant un homme représentant le « Jour ». Cette série symbolique annonce le chef d'œuvre de ces jardins qu'est incontestablement la Fontaine de l'Observatoire, merveille de grâce en mouvement. Mais la plastique des quatre jeunes femmes nues de Jean-Baptiste Carpeaux n'est pas la caractéristique la plus intéressante de la fontaine : l'œuvre constitue un remarquable manifeste de domination universelle d'inspiration apollinienne.

L'extraordinaire manifeste apollinien de la Fontaine des Quatre parties du Monde

La fontaine, construite en 1875 par l'architecte Gabriel Davioud, est constituée de deux bassins, un demi-circulaire (symbolisant le

Ciel) du côté méridional, et un autre, plus petit et carré (symbolisant la Terre), côté nord. Le bassin en demi-lune est légèrement au-dessus de l'autre de façon que son trop-plein s'y déverse et offre ainsi une représentation symbolique des influences célestes sur le domaine terrestre. Du centre du grand bassin surgissent quatre attelages de deux fringants chevaux-tritons caracolant aux quatre directions de l'espace sous les jets d'eau qui jaillissent de la gueule de sept grandes tortues marines et de quatre dauphins. Cette hétéroclite ménagerie de bronze dissimule un symbolisme apollinien. Le cheval, depuis l'aube des temps, est un symbole solaire. La course de l'équidé a été comparée à celle du soleil dans le ciel ; sa crinière flottant au vent symbolise les rayons du soleil flamboyant ; attelé au char du dieu Soleil, il participe intimement à la marche des cieux. La tortue est le symbole et l'hiéroglyphe du Cosmos : ses quatre pattes figurent les piliers du monde disposés aux quatre directions de l'espace et supportant la voûte céleste que représente la carapace de l'animal que sa lenteur et sa longévité font le symbole naturel de l'immuabilité, de l'éternité. Le dauphin, quant à lui, est étroitement associé à Apollon et aussi au sanctuaire de Delphes, omphalos du monde grec autour duquel s'organisait la géographie sacrée des Hellènes. En effet, en grec dauphin se dit « delphis », et Delphes, le plus célèbre des gouffres de la Grèce antique, devait son nom à « delphi » qui dans la langue de Démosthène signifie l'organe générateur féminin. Ainsi, du centre de la Terre fécondée par les eaux célestes, surgit le char solaire embrassant - grâce au quadruple attelage de chevaux marins - les quatre directions de l'espace. Le char démultiplié du dieu Soleil est aspergé d'eau lustrale par les tortues, symbole du Cosmos, et les dauphins qui, homophoniquement, sont le symbole de la matrice universelle d'où jaillit toute vie.

Au centre de ce bestiaire symbolique, œuvre d'Emmanuel Frémiet, se dresse une solide colonne ornée de coquillages. L'axe du monde, qui est aussi l'Arbre de Vie, surgit de la matrice des eaux primordiales. Debout sur cet axis mundi, quatre jeunes femmes nues soutiennent un globe terrestre enchâssé dans une sphère armillaire décorée d'une bande zodiacale. Officiellement, le magnifique groupe de Carpeaux est une allégorie des races qui peuplent la Terre. Ce qui n'est pas faux (encore qu'aujourd'hui très politiquement incorrect : les races n'existent pas, sauf quand elles réclament des quotas en leur faveur), mais - largement - incomplet. Si elles symbolisent l'Humanité, elles représentent aussi les quatre Ages du monde qui virent s'épanouir, puis s'étioler quatre races. Elles figurent également les quatre directions du monde, auxquelles il convient d'ajouter le zénith (représenté par la sphère armillaire) et le nadir (représenté par

la colonne-axe du monde surgissant du centre de la Terre). La fontaine de l'Observatoire est rigoureusement alignée sur le méridien de Paris, qui symbolise - et matérialise - l'axe du monde permettant de relier, via le pôle nord (l'Ultima Thulé, le volcan sur l'île blanche au nord du monde), l'omphalos (qui conduit au centre de la Terre) à l'Étoile polaire, moyeu immobile de la voûte céleste et demeure du Grand Architecte de l'Univers. Les quatre races doivent ainsi supporter le poids du monde soumis au joug inexorable du Destin décrété par les 36 Décans, les trente-six dieux terribles du Temps. Pour l'Initié, le méridien est le chemin symbolique - et magique - qui mène au pôle nord, au Paradis terrestre, étape indispensable pour rejoindre ce Paradis céleste qu'est le centre de l'Univers. Là, après avoir enfin atteint l'Empyrée, l'âme peut désormais connaître la délivrance des contraintes que sont l'Espace et le Temps pour se fondre avec l'Unité.

C'est peut-être une de ces épreuves sur ce long chemin balisé de disques de bronze que dut affronter, le 16 octobre 1959, un de nos pèlerins de la route du pôle. Ce 16 octobre-là, juste après minuit, rue Auguste Comte - entre les grilles du jardin du Luxembourg et les fourrés enténébrés des jardins de l'Observatoire - le sénateur François Mitterrand apportait sa première contribution personnelle (connue) à l'histoire du rôle occulte du méridien de Paris. Allongé en toute sécurité dans l'herbe, bien plus transi par l'humidité que par la peur, il allait devenir, en quelques heures, le héros en toc d'une tragédie antique, avant d'être, en quelques jours, la pitoyable dupe d'une bouffonnerie dont les seules victimes furent, d'abord sa 403 transformée en écumoire roulante, puis les vrais auteurs du faux attentat, et finalement son honneur quand la comédie fut éventée.

Peut-être, pour ne pas penser à l'humidité qui le transperça plus sûrement que les balles qui ne lui furent jamais destinées, contempla-t-il la superbe façade ornée de têtes de lions, d'éléphants et de femmes qui se dresse au n°1 de l'avenue de l'Observatoire.

Le temple lunaire du Jardin du Luxembourg

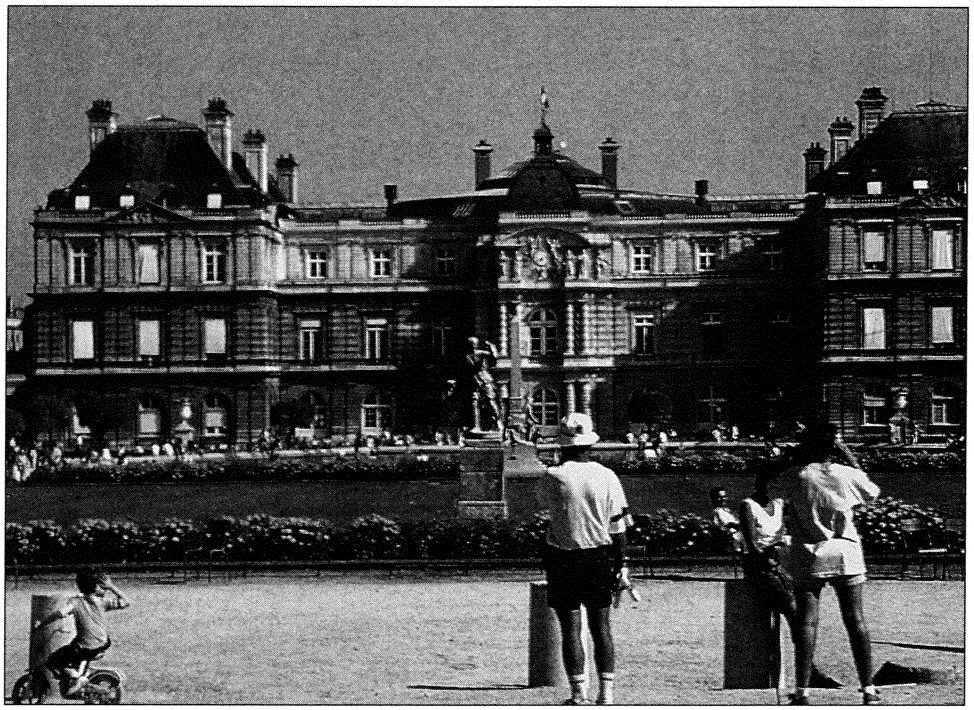
Plutôt que de sauter les haies des Jardins de l'Observatoire, poussons tranquillement le portillon, traversons la place André Honnorat et pénétrons dans le Jardin du Luxembourg. Devant nous s'ouvre un nouveau terrain de chasse riche d'une dizaine de médaillons Arago. De la place André Honnorat jusqu'au Jardin français une rangée de trois médaillons matérialise le méridien au sol. Un autre, esseulé, est planté à l'extrémité méridionale de la terrasse

ouest. Puis plus rien jusqu'à une nouvelle série de trois médaillons au sommet de l'escalier de pierre menant au Grand Bassin. Puis nouvelle absence de nos repères de bronze jusqu'à ce que nous en distinguions un autre à l'angle ouest du palais du Luxembourg. Son petit frère, orphelin, échappe au piétinement aveugle des badauds : il est installé dans l'enceinte réservée aux pères conscrits. Il faut ensuite sortir du jardin du Luxembourg pour découvrir le prochain caillou de bronze du Petit Poucet : il est rivé au sol en face du numéro 15 ter de la rue de Vaugirard, à l'entrée du Sénat.

Après les jardins de l'Observatoire dédiés à Apollon et à sa symbolique solaire, le Luxembourg est voué, très logiquement, à une divinité lunaire : Artémis, sœur du dieu de la lumière. Dès l'entrée par la place André Honnorat, une statue de la Diane chasseresse accueille les visiteurs à l'extrémité méridionale du Jardin français. Son divin frère n'est pas loin : deux lions solaires encadrent la pelouse qui mène jusqu'au Grand Bassin et à la façade sud du palais du Luxembourg. Leur symbolisme astrologique est évident : ils gardent l'axe des solstices ; ils ont, en outre, la fonction apotropaïque de protecteurs du temple lunaire et de l'axe solaire. La déesse de la Lune ne se contente pas de jouer les concierges : elle préside à un gigantesque calendrier lunaire de vingt-huit jours qui se développe sur les terrasses surplombant le Jardin français et sur le pourtour des parterres encerclant le Grand Bassin. Ainsi, deux groupes de quatorze statues symbolisent la lune montante et la lune descendante. Chaque phase lunaire est ainsi représentée par une statue installée au sommet d'une colonne plantée sur un parterre semi-circulaire figurant un aspect de l'astre des nuits. Un roi David, porteur d'une longue épée, figure à l'est la phase ascendante ; et une nymphe, à l'ouest, incarne la phase descendante. Les vingt-huit jours lunaires sont figurés par vingt statues de reines de France - de facture assez médiocre, et de plus en piteux état - réparties en deux groupes de dix (la fameuse Tétractys pythagoricienne) et installées sur les terrasses ; et huit statues à caractère allégorique ou mythologique où l'on reconnaît Minerve (une déesse-mère, une Isis), Vulcain (un confrère de notre fondeur Hiram cher au F.·. Gérard de Nerval), Vénus, Calliope, Flore, Junon... se partageant les pelouses en contrebas.

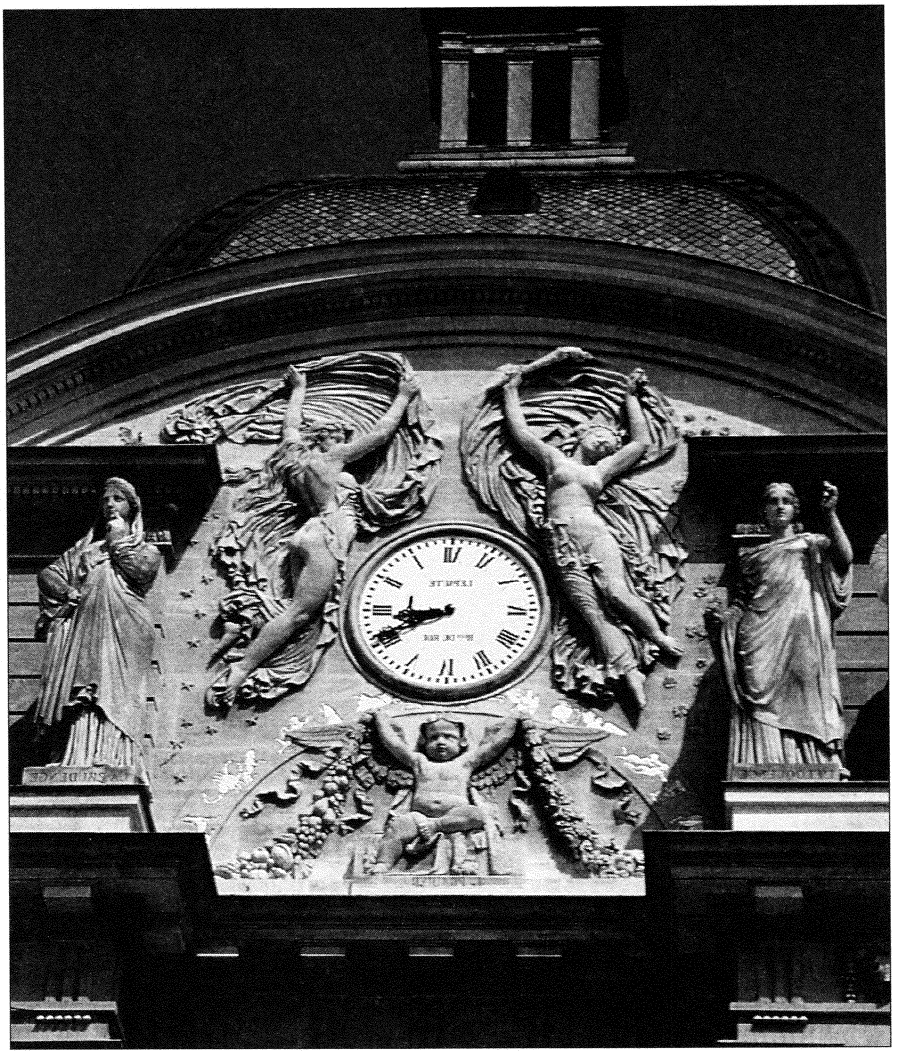
Le gnomon de cet ensemble est constitué par le monument de Jules Dalou, au sénateur Scheurer-Kestner (1833-1899), défenseur du capitaine Dreyfus. Il s'agit d'un obélisque flanqué à l'ouest de la statue de la Vérité ayant les traits d'une accorte jeune femme nue, et à l'est, de la statue de la Justice, représentée - les convenances bourgeoises sont sauves - par une femme habillée. Mais comme l'obélisque est aussi un pilier lunaire faisant pendant à la statue

d'Artémis, on constate que la jeune femme est la nouvelle lune, et sa compagne plus âgée la pleine lune.



Sur l'axe consacré à son frère Apollon, Artémis préside à la marche d'un calendrier lunaire dont le gnomon est un obélisque.

Nous n'en avons pas encore terminé avec nos constatations d'ordre astrologique. Le pavillon central du palais est surmonté d'un dôme à base carré (un Ciel symbolique surplombant une Terre toute aussi symbolique). En-dessous, la grande horloge (le Temps) est encadrée de deux bas-reliefs : à gauche l'Aurore au front orné d'une étoile d'or (Vénus, l'étoile du Berger), qui apporte la Lumière - à la fois tangible, mais aussi initiatique - avec une torche ; et à droite la Nuit, qui l'éteint avec un manteau de ténèbres, l'occultant ainsi pour en réserver la contemplation aux seuls initiés. Environnées d'un semis d'étoiles, les deux figures allégoriques ont à leurs pieds la ronde éternelle des signes du zodiaque.



Détail du bas-relief l'Aurore et la Nuit de James Pradier. Sur l'axe du monde, s'expose, une nouvelle fois, la doctrine occulte du Temps.

Peuplé d'une cohorte de statues - certaines de bonne qualité, d'autres frisant le ridicule au point de justifier l'expression de « champ de navets » - le Jardin du Luxembourg abrite encore quelques œuvres d'inspiration maçonnique. La plus évidente - mais aussi la plus étonnante - est une réplique de la statue de La Liberté du F.·.

Bartholdi installée à l'ombre d'un bosquet d'arbres centenaires, à l'extrémité d'une allée à l'ouest du Jardin. Rendons nous maintenant à l'aile est du palais du Luxembourg, où l'« arbre de la Liberté », planté le 5 avril 1989 dans le cadre des cérémonies du bicentenaire de la Révolution, étend son ombre encore peu fournie à peu de distance du Monument aux Etudiants Résistants. Le groupe en bronze de Watkin (1956) représente deux jeunes hommes, l'un campé sur ses deux jambes écartées, l'autre à terre en position semi-couchée. Leurs silhouettes très épurées affectent, très curieusement, les formes d'un compas et d'une équerre...

Le mètre-étalon et le méridien

Avant de retrouver le chemin du méridien empruntons, pour un court moment, la rue de Vaugirard. Juste à droite du porche du n°36, sous les arcades, apparaît une curieuse incrustation en marbre dans le mur : il s'agit de l'unique rescapé des mètres-étalons installés dans la capitale par la Convention. En effet, en 1795, celle-ci décida d'uniformiser le système des mesures en France et de remplacer les toises et les pieds par le mètre. En 1796 et 1797, elle fit donc poser des mètres-étalons en marbre dans seize endroits fréquentés de la capitale à seule fin de familiariser les Parisiens avec la nouvelle mesure et surtout l'idéologie de la table rase qu'elle sous-entendait. Le Hasard, qui fait décidément très bien les choses, a voulu que l'ultime témoin de l'exposition des reliques de la Raison triomphante soit scellé dans un mur appartenant à l'Agence des Poids et Mesures, à quelques pas du méridien de Paris, dont le mètre, dans sa définition première, n'est que la quarante millionième partie.

Poursuivons notre route par la rue de Vaugirard, jusqu'à la hauteur de la rue Bonaparte pour aller à la découverte d'un autre haut lieu parisien, l'église Saint-Sulpice, étroitement lié au méridien, même si, ici, nous avons affaire à un méridien « dissident » s'écartant d'une centaine de mètres à peine de l'officiel.

L'ancien siège du Grand Orient

Avant de pénétrer dans le vénérable édifice, faisons un crochet par la mairie du VI[e] arrondissement, située juste en face. Outre le maire d'arrondissement, elle abrite une statue, de 1848, du sculpteur franc-maçon David d'Angers : « Liberté chérie » où Marianne est représentée sous les traits d'une jeune femme, à l'allure martiale,

appuyée, non pas à un balai, mais à un fusil (il n'est toutefois pas spécifié si l'arme est d'un modèle révolutionnaire). Tout près, au n°80, le Grand Orient de France eut son siège de 1774 à 1793 dans un immeuble qui, avant leur expulsion, appartenait aux Jésuites. À la même époque, ce fut aussi le siège de la célébrissime loge « Les Neuf Sœurs », dont les membres les plus éminents témoignaient également d'un étrange engouement pour les proches parages du méridien. Changeons de temple. Pour cela traversons la place Saint-Sulpice en passant au pied de la superbe fontaine élevée par Visconti en 1842, puis pénétrons dans l'antre du mystère.

L'église du mystère

De par ses dimensions imposantes, Saint-Sulpice est d'une taille comparable à Notre-Dame ; mais là s'arrête la comparaison, car avec ses verrières grises et tristes et ses chapelles latérales engoncées dans la pénombre et la crasse, Saint-Sulpice évoque davantage la caverne initiatique que la lumineuse futaie gothique de l'île de la Cité.

Le mystère commence dès l'entrée, avec sur notre droite la chapelle des Saints-Anges peinte par Eugène Delacroix de 1855 à 1861. Sous une voûte ornée d'un Saint-Michel terrassant le dragon, s'étendent les fresques - plus célèbres pour les énigmes ésotériques et historico-hystériques qu'elles sont censées dissimuler que pour leurs remarquables qualités artistiques - de « la lutte de Jacob avec l'Ange » et d'« Hélidiore chassé du temple ». Pour les amateurs de rébus ésotériques, signalons que l'œuvre d'Eugène Delacroix offre à la perplexité du chercheur cinq genoux gauches découverts - symbole d'initiation - qui, phonétiquement, renvoient à Saint Genou, autrefois fêté le 17 janvier, comme Saint Sulpice et Sainte Roseline. Le 17 janvier étant la date charnière, fétiche - et quasi tarte à la crème - de l'énigme de Rennes-le-Château (coïncidence amusante Jacques Chirac lança une deuxième fois sa candidature à la présidence de la République le 17 janvier 1988 ; il est vrai qu'il avait lancé, le 6 décembre 1978, son fameux et fumeux « Appel de Cochin » depuis son lit de douleur à l'hôpital Cochin situé à quelques pas du méridien de Paris).

Voulant apporter notre modeste contribution à l'interprétation de la fresque, nous signalons la présence, juste au-dessus de la lance levée d'un soldat exhibant avec complaisance une fort belle cuisse gauche initiatique et musculeuse, d'un très beau serpent. Inutile de rappeler le symbolisme axial - mais également christique, graalique et métallique - de la lance qui ne peut être ici - la discussion étant

évidemment oiseuse - que la matérialisation du fameux méridien de Paris. Plus sérieusement, on notera que, comme par hasard, le seul village de France se nommant Serpent est à quelques kilomètres à l'ouest de Rennes-le-Château. Pour ne pas assommer le lecteur avec un pédant déballage de « science » rennes-le-castelienne, nous lui éviterons l'interprétation des œuvres nichées dans les autres chapelles de l'église pour deux excellentes raisons : la première est que chaque « spécialiste » y va de son explication définitive (et le plus souvent aussi personnelle qu'absconse) ; la seconde est qu'il est fort difficile de scruter l'ombre du mystère sur des tableaux noirs de crasse installés dans des recoins plus sombres que les Catacombes.

Le gnomon de Saint-Sulpice : la matérialisation de l'axe du monde

Mais heureusement pour les amoureux de l'Enigme, le mystère - comme souvent - est en pleine lumière.

Au mur de la partie nord du transept, un obélisque de marbre blanc surmonté d'une boule dorée sert de gnomon astronomique au passage d'un méridien « dissident ». Un fil de cuivre incrusté le divise en deux sur toute sa hauteur et se prolonge au sol, courant sur le dallage jusqu'à une plaque de granit gravée, dans le croisillon sud. À midi, un rayon de soleil passant par une lentille logée dans le vitrail du transept sud vient illuminer la ligne de cuivre. Le 21 juin, au solstice d'été, sa lumière presque verticale éclaire la plaque de granit qui porte l'inscription : SOLSTITIUM AESTIVUM ANNI MDCCXLV PRO NUTATIONE AXIOS TERREN OBLIQUITATE ECLIPTICAE. Le 21 décembre, au solstice d'hiver, le soleil étant bas, le rayon vient se poser à peu près à mi-hauteur de l'obélisque, où se trouve gravé le symbole du signe du Capricorne ; à gauche on reconnaît le signe du Sagittaire, et à droite celui du Verseau. Aux équinoxes, il frappe une plaque de cuivre ovale, jalonnant, au milieu du chœur, la ligne méridienne.

Une partie de l'inscription gravée sur l'obélisque a été effacée à la Révolution. On pouvait lire que la méridienne avait pu être établie grâce à la munificence du roi (en l'occurrence Louis XV) et à la bienveillance de ses ministres Jean-Frédéric Phélipeaux, comte de Maurepas et Philibert Orry, directeur général des Bâtiments du Roi. Leurs noms ont été soigneusement martelés à la Révolution, mais le reste du texte, où l'on évoquait, en grande partie en latin, le rôle de certains ecclésiastiques et un passage (en français) d'un psaume a été préservé. Il semble évident que l'on voulait soigneusement conserver

le dispositif astronomique matérialisant la méridienne tout en faisant disparaître des détails gênants car Louis XV et le comte de Maurepas étaient Frères. Notre hypothèse est renforcée par une autre partie du panneau explicatif installé au pied de l'obélisque : « La balustrade de marbre bleu turquin à balustre de bronze doré qui forme l'entrée du chœur imaginée par Oppenord a été sauvée à la révolution parce qu'on tint à conserver intacte la ligne méridienne qui la traverse. » Ce qui prouve que l'important était de sauvegarder à tout prix la méridienne quitte à faire l'impasse sur les symboles honnis de la « superstition ». L'axe du monde est - qui l'eut cru ? - facteur d'œcuménisme.

Autour de l'axe du monde : la droite, la gauche et le Milieu

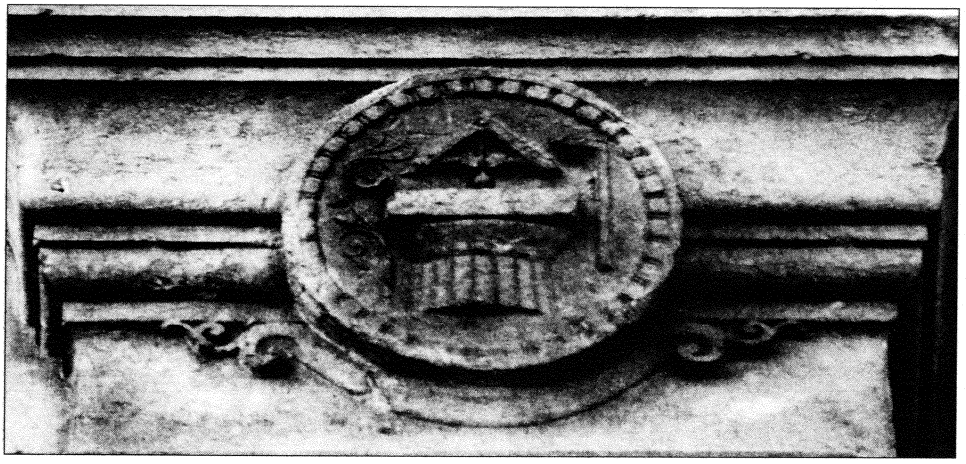
Pour paraphraser Jack Lang, quittons les ténèbres de l'église pour retrouver la lumière de la rue Saint-Sulpice. Tournons ensuite à gauche pour emprunter la rue de Seine jusqu'au boulevard Saint-Germain, où nous allons rencontrer un médaillon de bronze à la hauteur du n°162, et un autre sur le trottoir d'en face, à la hauteur du n°125. Continuons notre descente, non aux enfers, mais vers le fleuve, par la rue de Seine, jusqu'à la hauteur de la rue Jacob.

Comme tout se tient et que le hasard est une invention commode de rationaliste paresseux, en hébreu, Jacob signifie « mesure du temps ». Engageons-nous dans la paisible artère. Au n° 20, au fond d'un jardin discret, un petit temple à colonnes doriques datant du Premier Empire, porte à son fronton les lettres énigmatiques D.L.V. gravées dans une couronne et l'inscription « A l'amitié ». Une fois de plus, le méridien agit comme un aimant occulte. Au n° 21, l'immeuble est habité par un des enfants d'Édouard Balladur et Renaud Denoix de Saint Marc, l'ancien secrétaire général du gouvernement. Les Premiers ministres Élie duc Decaze et Alain Juppé furent locataires au n° 26. Du premier, Talleyrand disait : « il est à la fois suffisant et insuffisant », et curieusement, la même remarque s'applique avec un égal bonheur au second. Au n° 40, François Mitterrand, toujours obsédé par l'axe du monde, logea un temps sa seconde famille. Anne Pingeot et sa fille Mazarine vécurent ainsi à l'ombre de la « mesure du temps » et d'un homme qui aimait à laisser le temps au temps.

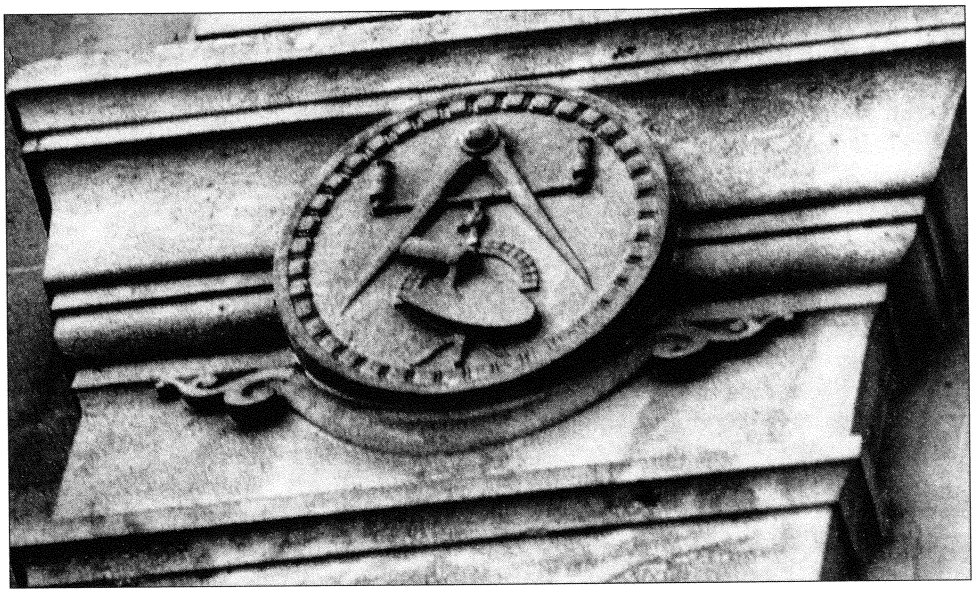
Revenons sur nos pas pour nous engouffrer, sur notre droite, dans la rue Jacques Callot. La malédiction frappe encore : Jean-Gabriel Mitterrand, le fils de Robert Mitterrand, le frère aîné de François, y tient une galerie d'art contemporain.

La partie septentrionale de la rue de Seine s'orne d'un médaillon de bronze à la hauteur du n° 12. Au n° 6, un porche du XVIII[e] siècle signale l'entrée d'un immeuble appartenant à la ville de Paris. Cet ancien hôtel particulier abrite quelques-uns des représentants de « l'Establishment » : Jacques Dominati, 1[er] adjoint au maire de Paris, Pierre Bas, ex-député-maire du VI[e] arrondissement, Pierre-Mathieu Duhamel, ex-directeur de cabinet adjoint d'Alain Juppé, le professeur Bernard Debré. Jean-François Kahn, fondateur de l'EDJ et grand pourfendeur des inégalités dont il ne profite pas, y jouit bourgeoisement d'un appartement de 240 m² pour un loyer défiant toute concurrence. La rue a aussi les faveurs de Jacques Chirac qui y possède un appartement de 135 m² où il ne doit guère connaître « le bruit et l'odeur » qui rendent fou le brave Français, voisin de palier d'un polygame père d'une vingtaine d'enfants vivant sans travailler des allocations familiales comme il le disait lui-même le 19 juin 1991.

Allons musarder dans la rue des Beaux-Arts. À son intersection avec la rue Napoléon, s'ouvre l'entrée de l'académie des Beaux-arts, encadrée par les bustes monumentaux de Pierre Puget et de l'artiste initié Nicolas Poussin. Dirigeons-nous vers la Seine. Deux serpents opposés dos-à-dos sont enroulés autour d'un heurtoir circulaire de la porte cochère du Cercle de la Librairie, au n° 5 de la rue Bonaparte. Sur le quai Malaquais, des chapiteaux de pilastres de l'Ecole des Beaux-Arts sont ornés de médaillons comportant des symboles maçonniques : compas et truelle, niveau et équerre au sommet d'une colonne dorique.



Le Temple - symbolisé par la colonne (maçonnique) - ne peut s'élever qu'en respectant la doctrine des Initiés.



La truelle est « le symbole de l'amour fraternel qui doit unir tous les Maçons et qui est le seul ciment que les ouvriers peuvent employer pour l'édification du Temple ».

Revenons sur la rue de Seine. Coup sur coup, deux médaillons constellent de bronze le trottoir au niveau du n° 3, presque à l'intersection avec la rue Mazarine qui pourrait bien avoir inspiré un président en manque d'inspiration pour le choix du prénom de sa fille... illégitime. En face, le minuscule square Honoré Champion abrite un buste du Frère Montesquieu et une statue de pierre du Frère Voltaire.

Encore quelques mètres et nous découvrons un autre médaillon au n° 27 du quai Conti, place de l'Institut, puis un autre un peu plus loin, et un dernier enfin sur le trottoir surplombant la berge de la rive gauche de la Seine. Un médaillon de bronze est cloué entre les pavés de la berge de la rive droite de la Seine. Partisan de la démocratisation de l'art, M. Dibbets a, cette fois, voulu mettre son œuvre à la portée des pêcheurs à la ligne et des clochards.

Le Louvre : un palais sur la route du pôle

Quelques mètres plus haut et plus loin, un médaillon incrusté sur le trottoir du côté de la Seine nous remet sur la piste du méridien.

Nous n'avons qu'à traverser - à nos risques et périls - la rue encombrée d'une circulation intense pour découvrir un autre jalon à la jonction de la Galerie d'Apollon et de l'aile Denon qui abrite trois autres boussoles-médaillons. Puis, après avoir, comme le méridien, traversé les murs de l'aile méridionale du palais, nous voilà dans la cour Napoléon où cinq disques de bronze nous attendent. Un médaillon commémore le passage de l'axe du monde à quelques minuscules petits centimètres de l'arête du pyramidion faisant face au pavillon Sully. Nous découvrons un autre petit caillou de bronze à l'angle du bassin le plus septentrional entourant la pyramide de Peï. L'aile Richelieu où nous allons maintenant pénétrer en compte trois. Le premier est discrètement dissimulé derrière l'un des piliers à l'entrée du passage Richelieu, le second est pratiquement à l'aplomb de la boussole qui décore la voûte presque au niveau de la rue de Rivoli. Et le troisième est tout simplement niché au premier étage du musée, tout près d'une salle où est exposé un tableau qui a fait couler bien plus d'encre que de peinture : les fameux « Bergers d'Arcadie » de Nicolas Poussin.

Le Palais-Royal : un autre palais sous l'influence de l'axe du monde

Abandonnons le Louvre aux touristes et aux adeptes d'Apollon pour traverser la place du Palais-Royal en nous guidant sur les trois médaillons qui la jalonnent. Nous arrivons au Palais-Royal qui abrite une série de sept médaillons. Nous allons rencontrer notre premier disque de bronze dans le passage qui sépare le palais de la Comédie-Française, à quelques mètres à peine de la place André Malraux qui fut un haut initié du Prieuré de Sion, société secrète peu discrète. Un autre médaillon ponctue le passage. Dans la cour d'honneur, deux médaillons matérialisent la course du méridien à cinq mètres à peine des colonnes de Buren, un autre est caché dans la Galerie de Montpensier. Et nous voilà déjà en face du 7 bis de la rue de Montpensier, à l'entrée du passage du même nom où un médaillon fait le guet. Un autre monte la garde à la hauteur du n°10. Le méridien ayant une grande importance dans la mythologie du Prieuré de Sion, c'est sans grande surprise que nous découvrons, grâce à une très obligeante plaque commémorative, que Jean Cocteau qui fut ou aurait été - le conditionnel étant de rigueur avec cette mythique et mystificatrice société secrète - Grand Maître du Prieuré de Sion, vécu de 1939 à 1963 au 36 de la rue de Montpensier.

Nous quittons maintenant la rue Montpensier pour nous engager

dans la rue Richelieu où nous attend une nouvelle moisson avec un médaillon sur le trottoir devant le n°24. À quelques pas de là, au 39, Diderot, de la loge « Les Neuf Sœurs » est mort le 31 juillet 1764. Un peu plus loin, toujours sur le passage du méridien, au 10 de la rue Chabanais, une plaque rappelle qu'ici naquit et mourut le Frère Chamfort de « l'incontournable » loge « Les Neuf Sœurs ».

Un peu plus au nord - et à cinquante mètres à peine de l'axe du monde - le square Louvois offre un minuscule îlot de verdure dans ce vieux quartier historique. Il abrite une belle fontaine orientée sur les points cardinaux. Au milieu d'un bassin octogonal, elle repose sur un piédestal cruciforme entre les branches duquel s'ébattent quatre putti chevauchant des dauphins apolliniens. La première vasque est décorée des indispensables signes du zodiaque ; la seconde repose sur une colonne flanquée par quatre charmantes jeunes femmes, allégories des fleuves français Seine, Saône, Loire et Garonne. À quelques petits détails près, son interprétation symbolique est un simple décalque de la fontaine de Carpeaux dans les Jardins de l'Observatoire.

À l'angle de la rue Saint Augustin et de la rue Sainte-Anne nous rencontrons un nouveau petit caillou de bronze semé par M. Dibbets. Le jalon suivant est au 16 de la rue du 4 septembre. Cette rue fut baptisée ainsi dès 1870 pour célébrer la date de la proclamation de la III[e] République, le 4 septembre 1870. Sur le boulevard des Italiens nous rencontrons un premier médaillon à l'angle de la rue Taitbout (Jean-Baptiste Julien Taitbout, greffier en chef de la ville de Paris était membre de l'omniprésente (sur le méridien de Paris) loge « Les Neuf Sœurs »), puis un second au 19 devant l'immeuble du Crédit Lyonnais dont le gouffre financier évoque plutôt le *Voyage au centre de la Terre* du Frère Jules Verne.

Deux médaillons clouent le boulevard Haussmann sur l'axe du monde. Le premier au 9/11 devant l'immeuble de la compagnie d'assurance La France (elle aussi traversée et coupée en deux par le méridien, tout un symbole...) ; le second au 16/18 devant l'Hôtel Ambassador. Le méridien s'engouffre ensuite dans la rue Pillet Will avant de déboucher dans la rue de la Victoire.

De l'influence du méridien sur la Grande Synagogue

Au n° 44, en plein sur son passage, s'élève depuis 1874 la Grande Synagogue de Paris, qui, avec ses 1500 places, est aussi la plus grande de France. Elle a été construite par l'architecte Aldrophe dans un style romano-byzantin convenant au goût éclectique de la jeune

IIIe République ; sa façade à arcades au sommet de laquelle une inscription hébraïque rappelle la parole du prophète : « Cette maison sera une maison de prière pour tous les peuples », s'orne d'une verrière à la conception de laquelle le F.·. Gustave Eiffel prêta main forte. La synagogue fut inaugurée le 3 septembre 1874 (la veille de la date anniversaire de la proclamation de la IIIe République, encore un hasard sans doute) par le grand rabbin Zadoc-Kahn.

L'axis mundi ressurgit au 32 de la rue de Châteaudun. Nous ne retrouvons ensuite sa trace qu'avec un médaillon au 69 de la rue Pigalle. En 1787, le n° 34 abritait la loge des « Amis Réunis ». Un autre médaillon orne le n° 5 de la rue Duperré. Nous voilà place Pigalle, où débouche une rue Houdon, baptisée ainsi en l'honneur du sculpteur Jean-Antoine Houdon, membre de la loge - oui vous avez deviné ! - « Les Neuf Sœurs ».

Le méridien entame alors l'ascension de la Butte Montmartre par la rue Germain Pilon et marque son passage par un médaillon au 79 de la rue Lepic, nommée ainsi en l'honneur du comte d'Andrésy, général d'Empire et, bien entendu, Frère.

La Mire du Nord

Nous voilà maintenant au sommet de la Butte et nous pouvons contempler à nos pieds, s'étendant à perte de vue, la Ville lumière qui ne soupçonne pas un instant que son destin est implacablement régi par une « ligne imaginaire faisant le tour de la Terre en passant par les pôles ». Comment pourrait-elle en avoir conscience puisque tout n'est que signe cabalistique gravé dans la pierre ou l'airain, trace imperceptible laissée dans la poussière de l'Histoire. Comment le promeneur pourrait-il deviner qu'au milieu des jardins luxuriants d'une résidence privée, à l'angle de l'avenue Junot et de la rue Girardon, se cache la mire du Nord. Là, tapi dans l'ombre d'un bosquet, un obélisque pyramidal de trois mètres de haut indique le passage du méridien. L'abbé Jean Picard chargé de mesurer la longueur du méridien de la section Paris Amiens planta ici, en 1675, à proximité du moulin du Blute Fin, un repère, dit poteau de la Méridienne, placé exactement sur le méridien de l'Observatoire. On le remplaça, en 1736, par une pyramide quadrangulaire en pierre, la Mire du Nord.

À quelques mètres de là, sur la place Marcel Aymé, Garou Garou, le « Passe-muraille » sculpté par Jean Marais, semble coincé dans le mur pour l'éternité : la moitié du corps dans ce monde, le reste dans l'autre monde.

Maintenant, imperceptiblement, le méridien entreprend sa descente vers Saint-Denis et la nécropole des rois de France. Il marque son passage au moyen d'un médaillon sur le trottoir au n°1 de l'avenue Junot, autre général d'Empire, qui fut secrétaire de Napoléon au siège de Toulon. Celui que le futur empereur surnomma alors « le sergent La Tempête » avant d'en faire un duc d'Abrantès était officier du Grand Orient. L'axis mundi poursuit son périple vers le toit du monde en passant cent mètres à peine à l'ouest de la rue... du Pôle Nord ! Il coupe ensuite le boulevard Ney (le maréchal et franc-maçon habita un hôtel particulier sur le méridien et fut officiellement fusillé sur ce même méridien...) avant de nous offrir au 18 de l'avenue de Porte de Montmartre, à l'entrée de la bibliothèque municipale, la dernière trace d'airain de son invisible passage dans la capitale.

Notre route s'arrête là : nous ne rejoindrons pas encore les rivages d'Hyperborée. Pour nous consoler de ne pouvoir atteindre l'Ile sur le Toit du Monde, nous allons visiter un autre sanctuaire d'Apollon : le Montparnasse.

MONTPARNASSE : VOYAGE AU PIED DE LA MONTAGNE DU DIEU SOLAIRE

Notre itinéraire démarre sur le parvis de la gare Montparnasse. Quel meilleur endroit qu'une gare pour un départ ? Surtout si nous n'avons même pas besoin d'acheter le moindre billet de train pour partir à l'aventure !

Le nom du quartier est déjà, en soi, une allusion à Apollon. Dans la mythologie grecque, le Parnasse, chaîne de montagnes qui s'élève à quelques kilomètres de Delphes, passait pour être le séjour d'Apollon, dieu solaire et divinité suprême des pythagoriciens dont les francs-maçons ont hérité d'une grande partie de la doctrine. Comme pour les Champs Elysées, aucune explication vraiment satisfaisante n'a été donnée au choix d'un tel nom mythologique pour un site parisien. Après tout Pâris, le héros troyen, n'était-il pas, lui aussi, sous la protection d'Apollon ? Mais les Muses ont depuis longtemps déserté ce quartier autrefois inspiré. Les pittoresques cités d'ateliers d'artistes ont fait la joie - et la rapide fortune - des spéculateurs immobiliers spécialisés dans le loft pour cadres supérieurs branchés ; les brasseries et les bistrots hantés à l'année par un panthéon d'auteurs à la gloire souvent surfaite survivent, tels des dinosaures poussifs et nostalgiques, au milieu d'une myriade de fast-foods et autres temples de l'alimentation synthétique et de l'intoxication alimentaire rapide.

La Porte Océane. L'entrée de la gare Montparnasse est aussi l'entrée du Temple puisqu'elle est encadrée par les colonnes maçonniques Boaz et Jakin, surmontées de l'arc-en-ciel.

La gare Montparnasse : un édifice maçonnico-ferroviaire

Commençons notre promenade maçonnique sur le parvis de la gare qui offre, à notre point de vue très spécial, trois avantages remarquables. Tout d'abord, c'est le seul endroit de Paris où la sinistre silhouette de monolithe sombre de la Tour Montparnasse ne gâche pas le panorama. Deuxièmement, la place porte le nom de Raoul Dautry, polytechnicien et synarchiste, qui avait été chargé par la Société des chemins de fer du nord de « régénérer » le réseau après les terribles blessures de la Grande Guerre. Notre démiurge cheminot, disposant des pleins pouvoirs, en avait profité pour créer la « cité modèle » de Tergnier, une cité ouvrière du réseau des chemins de fer du nord. Ou plutôt une cité utopique, dans la lignée de la cité idéale de Chaux imaginée par Ledoux plus d'un siècle auparavant : même plan circulaire, même volonté de créer un univers totalement autonome, coupé du monde, tracé au cordeau, avec un statut d'habitant identique pour tous. Bref un phalanstère cheminot digne du « meilleur des mondes ». Pour finir, on a là une superbe vue sur la

façade de la gare Montparnasse, rebaptisée - TGV Atlantique oblige - « Porte Océane ». Elle offre au voyageur - et à l'initié - deux énormes colonnes cubiques en béton brut (le somptueux revêtement de marbre prévu à l'origine a modestement contribué à combler le gouffre du déficit de la SNCF) encadrant une arche métallique. Il n'est guère besoin d'avoir fréquenté un Atelier pour y reconnaître les deux colonnes Boaz et Jakin du Temple de Salomon et l'arc-en-ciel symbolisant l'arche d'alliance et la voûte céleste sous laquelle doivent se tenir les travaux de la loge.

Empruntons plutôt l'entrée de service sur le boulevard de Vaugirard : l'entrée latérale de la gare est surmontée d'un auvent triangulaire parfaitement inutile, sauf à attirer l'attention des Frères. En effet, juste au-dessus végètent les squelettiques massifs anémiés du square Max Hymans qui offrent un peu de verdure aux bureaux de l'immeuble de la très fraternelle Mutuelle Générale de l'Education Nationale dont le sigle s'orne d'une étoile à cinq branches du plus bel effet. Empruntons l'ascenseur panoramique - installé à grands frais par la Mairie de Paris - qui le dessert. Seuls des esprits chagrins remarqueront que la passerelle qui relie le coûteux monte-charge, installé au beau milieu du trottoir, au complexe de la gare Montparnasse affecte la forme d'une... arche. Les mêmes, toujours animés du même mauvais esprit, se diront que l'on a là un escalier vers les cieux (ou les dieux), une Tour de Babel en somme, qui permet d'accéder à de très babyloniens jardins suspendus.

Comme l'art paysager n'est pas vraiment à l'honneur dans ce square, intéressons-nous un instant à Max, Robert Hymans (1900-1961) qui lui donna son nom. Issu d'une famille israélite installée en France au XIX^{e} Siècle, il fut député de l'Indre (1928-1942), sous-secrétaire d'Etat aux Finances (18 janvier - 13 mars 1938), président du Conseil général de l'Indre, président d'Air France (qui, jusque récemment, avait son siège à Montparnasse) et administrateur de la Compagnie générale transatlantique, de la Radiotechnique, etc. Bref, un monsieur fort occupé, mais qui trouva quelques instants pour se faire initier le 16 avril 1926 à la loge « Isis Montyon » de la Grande Loge, puis pour être membre de la loge « Conscience et Volonté » et de la loge « Gustave Mesureur ».

Le « Jardin Atlantique » : retour aux jardins suspendus de Babylone

Puisque nous sommes-là, profitons-en pour aller visiter le « Jardin Atlantique » voisin qui abrite le souvenir d'un autre F.•. : Jean

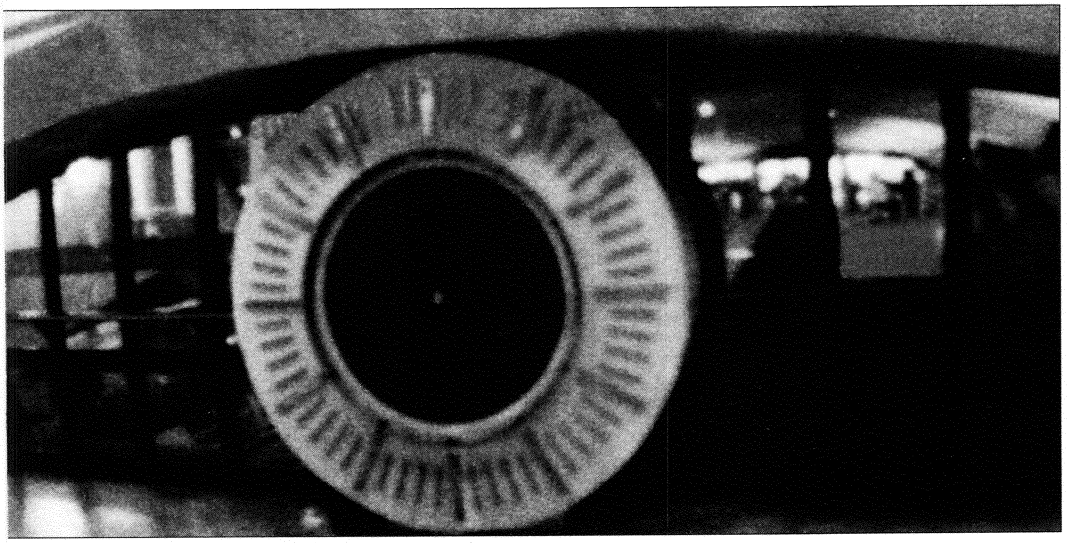
Moulin. Ce membre de la Fraternelle des Hauts Fonctionnaires voit sa mémoire célébrée dans le musée qui porte son nom.

Caché au cœur d'un cirque d'immeubles, un étonnant jardin suspendu, qui n'a rien de comparable avec le minuscule et pâlichon square Max Hymans, nous accueille : c'est un microcosme, l'image magique d'un monde en réduction. De part et d'autre d'une vaste pelouse dont les ondulations symbolisent les vagues de l'océan s'étendent, sur quelques trois hectares et demi, le Nouveau monde et l'Ancien monde. Au gré d'une dépaysante promenade, on découvre des montagnes en réduction, de lilliputiens déserts minéraux, de minuscules lacs entourés de forêts miniatures aux essences tropicales, méditerranéennes, nordiques, avant de s'aventurer dans des savanes herbeuses et des steppes de la taille d'un court de tennis. L'insolation aurait-elle eu raison des facultés mentales du guide ? Point du tout, puisque la lecture de la brochure éditée par la direction générale de l'information et de la communication et la direction des parcs, jardins et espaces verts de la mairie de Paris (ouf !) *Le Jardin Atlantique. Une terrasse de verdure au cœur de Montparnasse* est encore plus édifiante.

En voici quelques passages significatifs : « Un grand carré de vagues vertes. Le jardin Atlantique, qui présente deux parties totalement distinctes à l'est et à l'ouest, s'ordonne autour d'une grande pelouse centrale et d'une majestueuse allée le traversant du sud au nord [encore l'obsession des axes]. L'allée centrale est bordée de deux belles rangées d'arbres adultes, de variétés différentes, originaires des pays qui s'étendent de part et d'autre de l'Atlantique. Les sujets sont présentés, ici, en surélévation sur des socles, de telle manière qu'à un chêne d'Amérique, par exemple, réponde en vis-à-vis un chêne du vieux continent. La vaste pelouse carrée centrale, libre d'accès, est modulée par des ondulations du sol qui évoquent les vagues. Elle est elle-même ornée en son centre par l'île des Hespérides [l'île a ici la fonction de centre du monde, d'omphalos]. Il s'agit d'une fontaine monumentale dédiée au ciel [on ne peut plus clairement décrire un culte céleste !] et qui porte les instruments permettant de mesurer la force et l'orientation des vents, d'enregistrer les pluies, d'indiquer la température et la pression atmosphérique... [bref de célébrer les manifestations de la puissance céleste : pluie bienfaisante, chaleur du soleil, mais aussi orages et tempêtes] L'île dont la fontaine a été mise au point par Jean-Max Llorca, paraît flotter au-dessus d'un bouillonnement d'eau surgissant au travers d'une nappe métallique. »

Sans contestation possible, nous avons ici la description de la carte magique d'un monde en réduction. Monde soigneusement orienté, car, sur l'île centrale, les quatre points cardinaux sont matérialisés au

sol. Monde voué au culte solaire avec sa fontaine dédiée au ciel et ses discrètes allusions mythologiques. Au cœur d'une mer aux vagues pétrifiées, comme surgissant de l'écume des eaux primordiales, apparaît, omphalos de ce microcosme, l'île mythique des filles de la nuit (Nyx) et de l'obscurité (Erèbe) qui vivaient à l'extrême occident du monde, là où le char du dieu Soleil entame sa course étincelante dans les ténèbres. C'est sur ses rivages qu'Héraklès vint chercher les pommes d'or gardées par le dragon. Et il n'y a bien sûr aucun hasard si le hall de la gare Pasteur, qui borde l'une des faces du Jardin Atlantique, s'orne d'une statue du sculpteur Antoine Bourdelle : Héraklès archer.



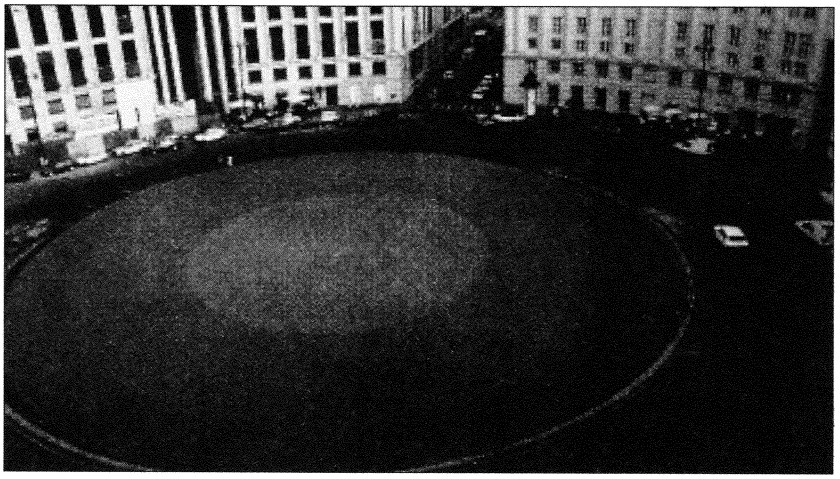
Il faut lever les yeux vers la « voûte céleste » de béton armé de la Dalle pour voir l'œil omniscient. Le dieu solaire est aussi le dieu du Temps, et, très logiquement, il apparaît ici sous l'aspect d'une pendule.

Mais mieux encore que les sibyllines références mythologiques, il y a pour notre bonheur les symboles disséminés sur le site. Ainsi, au centre de l'île des Hespérides, une mosaïque de marbre figure un œil. De ses paupières irradient quatorze rayons qui forment ainsi l'image de l'œil rayonnant symbole du soleil qui illumine tout, qui voit tout, bref de la divinité omnisciente. C'est l'œil de Ra, le dieu solaire de l'ancienne Egypte. Comme le sol de l'île au milieu de l'océan immobile est composé de 196 (soit 14 au carré) plaques de granit

gris, on retrouve immédiatement la référence au corps supplicié du dieu Osiris, dépecé en quatorze morceaux par son meurtrier et frère, le dieu Seth. Pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, ou pour donner une chance supplémentaire aux initiés distraits, l'œil divin apparaît encore deux fois. Discrètement d'abord sur le sol carrelé de la petite terrasse du « Pavillon des vagues bleues », à quelques mètres à peine à l'est de l'île des Hespérides. Puis, un peu plus loin, dans le hall de la gare Pasteur, où il est tellement visible qu'on ne le remarque pas. Là, une pendule fixée au centre d'une verrière surplombant les quais figure l'iris de l'œil d'un cyclope figé pour l'éternité. De son regard immobile qui flotte au sommet de la voûte céleste en béton armé, le Temps scrute tout. Douze mètres plus bas, les TGV viennent achever leur périple sous la Dalle.

« Le Creuset du Temps » au centre de la place de Catalogne

Quittons les lieux par la sortie du Pont des cinq martyrs du lycée Buffon et prenons à main gauche en direction de la place de Catalogne. Elle a été créée par l'architecte espagnol Ricardo Bofill, à qui l'on doit plus d'un ensemble architectural à connotations ésotériques, comme le « palacio Abraxas » à Marne-la-Vallée au nom fleurant bon la Gnose ou l'immense pyramide qui se dresse sur le bord de l'autoroute, au Perthus, à la frontière franco-espagnole.



Le Creuset du Temps de Shamaï Haber est une nouvelle démonstration que pour les Initiés le Temps est cyclique.

Le centre de la place est occupé par les fondations d'une gigantesque colonne tronquée : « Le Creuset du Temps » (1987/88), œuvre de Shamaï Haber (né en 1922 à Lodz, Pologne, mort en 1995 à Paris). C'est un vaste disque de 2000m² de surface ; formé de 300 000 pavés de granit appareillés comme une seule pierre lisse, il s'incline sur 2,4 m pour laisser glisser l'eau en un miroir jusqu'au bord où elle descend en cascade. Quand le dispositif veut bien se donner la peine de fonctionner, car les initiés ont toujours des petits problèmes avec l'intendance, que l'on songe à l'état de délabrement avancé de quelques-uns des plus emblématiques Grands Travaux de l'ère Mitterrand... C'est, une fois de plus, le symbole des colonnes brisées du Temple de Salomon et également une réminiscence - en forme d'hommage - de l'extraordinaire tour foudroyée du désert de Retz. L'eau qui court (ou devrait courir) sur la colonne inclinée naissante évoque le bouleversement (l'inclinaison de l'axe) provoqué par le passage à l'ère du Verseau. On peut aussi y voir une indication astrologique de l'inclinaison de la bande zodiacale sur l'écliptique ; ce qui nous ramène, une fois encore, aux 36 Décans, les fameux maîtres du Destin qui, dans le projet initial de Mario Botta, ornaient le sommet biseauté de la maçonnique cathédrale d'Evry.

La place est fermée au sud par un vaste édifice concave à la façade rythmée par 28 colonnes offrant un nouveau calendrier lunaire. Au milieu de la façade, une arche encadrée par deux colonnes (les sempiternelles colonnes Boaz et Jakin) sert de porte monumentale à un passage séparant l'édifice en deux blocs distincts. Celui de gauche s'ouvre sur une cour intérieure dont l'entrée, elle aussi, est gardée par deux colonnes. Celui de droite abrite également une cour intérieure en hémicycle, baptisée avec raison place de l'amphithéâtre. Une allée de 16 autels cubiques en jalonne le diamètre, et dévoile le symbolisme du nombre 16 et le seizième arcane des Tarots, la fameuse Tour foudroyée. En tout, cette cour en demi-lune accueille 28 autels cubiques formant un nouveau calendrier lunaire. Ce qui n'a rien pour vraiment nous surprendre, puisque sur un haut lieu consacré à une divinité solaire, il est logique d'y trouver associée sa parèdre lunaire et les terribles divinités gardiennes du zodiaque.

Symboles maçonniques et discrets clins d'œil ésotériques dans le quartier Montparnasse

Après les complexes dispositifs architecturaux ou paysagers voués au culte des puissances célestes, une petite promenade nous fera le

plus grand bien. Descendons la rue du Commandant René Mouchotte barrée par une passerelle métallique surmontée d'une arche parfaitement superflue mais très symbolique. Elle relie l'enceinte maçonnico-ferroviaire de la gare Montparnasse au centre commercial Gaité que l'on pourrait d'ailleurs tout aussi bien qualifier de centre maçonnico-commercial. Les portiques d'entrée sont surmontés d'un fronton, pyramidal bien sûr, affichant la lettre G. Pour Gaité ou pour Géométrie ? Le festival continue avec le clin d'œil de l'hôtel... Méridien. La malédiction des Templiers frappe aussi puisque devant le centre commercial, le long de l'avenue du Maine, s'étend le parvis D. Templier !

Tout près de là, au n° 71 de l'avenue du Maine, l'hôtel de l'Arcadie accueille les voyageurs et les membres du fan-club du Prieuré de Sion. Apollon, le mont Parnasse, le méridien (ou au moins un hôtel à son nom) et maintenant l'Arcadie. Peut-être faudrait-il conseiller au brave hôtelier d'agrémenter le hall de son établissement d'une reproduction des fameux « Bergers d'Arcadie » de Nicolas Poussin et de proposer quelques prospectus publicitaires vantant les charmes du Razès. Après tout, cela ne semble nullement nuire au chiffre d'affaires de ses collègues audois, bien au contraire...

Remontons l'avenue du Maine vers l'église Saint-Pierre de Montrouge, dont le clocher pyramidal nous offre un excellent repère. Sur notre droite s'ouvre la rue Jean Zay (1904-1944), ministre de l'Education nationale initié le 24 janvier 1926 à la loge « Etienne Dolet » à l'Orient d'Orléans.

Le siège de Force Ouvrière : « une vraie maison de (Francs) Maçons »

Nous allons nous arrêter face au n° 141 de l'avenue du Maine pour admirer tranquillement le nouveau siège de la Confédération Générale du Travail - Force Ouvrière. On a droit à la classique, sobre et totalement inesthétique façade de verre réglementaire des immeubles de bureaux. Enfin, presque classique façade, car, au beau milieu de celle-ci, l'entrée du siège est réalisée par une rainure triangulaire qui se découpe sur toute la hauteur du bâtiment. Pour les Frères malvoyants, à cette encoche triangulaire, on a encore ajouté - empilé serait plus juste - une verrière triangulaire surplombée d'une pyramide inversée en verre. Le Frère Blondel et ses camarades trotskistes doivent apprécier à sa juste valeur la symbolique maçonnique de la devanture de leur petite boutique des horreurs.

Même si les militants de base n'en goûtent pas la substantifique

moelle symbolique ou plus prosaïquement le simple attrait esthétique, au moins peuvent-ils se féliciter du sens des affaires de leur leader. En effet, bien que Marc Blondel s'en soit défendu (en attaquant en justice un auteur qui affirmait - avec raison - le contraire), le siège de sa centrale syndicale a été édifié à des conditions plus qu'avantageuses. Il a été prouvé que Jacques Chirac, alors maire de Paris, avait, en 1984, « donné » à Force Ouvrière un terrain de 2853 m^2 dans le XIV^e arrondissement afin d'y faire construire le nouveau siège social de F.O., pour un loyer des plus modestes par bail emphytéotique de 75 ans : trois millions de francs par an et avec des conditions spéciales. La construction proprement dite (encore que propre ne soit probablement pas l'épithète le plus approprié) fut confiée au groupe Bouygues pour un coût très raisonnable de cent millions de francs, somme couverte par des prêts du Crédit Agricole et des Banques Populaires. Œcuménique, la mairie de Paris s'était montrée déjà fort complaisante en offrant à la C.F.D.T. l'installation téléphonique interne à son siège boulevard de la Villette.

Le nouveau siège de la C.G.T.-F.O. est du plus pur style fonctionnel et ésotérique avec sa profusion de triangles et sa pyramide inversée.

Denfert-Rochereau : le Lion de Belfort veille sur la ville des morts

Mettons fin à notre - très symbolique - piquet de grève et remontons l'avenue du Maine jusqu'à la place Victor Basch, du nom du président de la Ligue des droits de l'Homme assassiné le 10 janvier 1944. Là, prenons à gauche et redescendons vers la place Denfert-Rochereau par l'avenue du Général Leclerc.

Les propylées du F∴ Ledoux, seuls vestiges de la « Barrière d'Orléans », marquent l'entrée de la place Denfert-Rochereau et du royaume des morts : c'est en effet par le pavillon de droite, transformé en loge de concierge des Enfers, que l'on pénètre dans le Royaume des Morts. Sous les pieds des Parisiens, qui semblent être la preuve vivante du mouvement perpétuel, s'étendent les Catacombes de Paris, le domaine froid et sombre où s'empilent, dans une mise en scène romantiquement macabre, les ossements de six millions de Parisiens qui connaissent, enfin, le repos éternel. En surface, au centre de la place, imperturbable au milieu d'une circulation intense, le « Lion de Belfort » du Frère Auguste Bartholdi (maître de la loge « Alsace-Lorraine » à l'Orient de Paris) monte la garde pour les vivants et les morts. Le félin est orienté dans l'axe du méridien de Paris qui passe, invisible, à trois cents mètres de là ; la gueule du fauve est tournée vers le soleil couchant qui éclaire de ses rayons agonisants l'Amenti ; sous les griffes de sa patte avant droite, qu'illumine le soleil au zénith, l'animal solaire tient une flèche : le trait du divin archer Apollon...

L'autel au Frère Raspail

Avant d'aller visiter le cimetière du Montparnasse tout proche, offrons-nous une petite halte méritée à l'ombre des frondaisons du square Jacques Antoine. Notre repos sera studieux : l'examen du monument élevé à la mémoire de François Raspail (homme politique et membre de la loge « Les Amis Bienfaisants et Imitateurs d'Osiris Réunis » à l'Orient de Paris) va retenir un petit moment notre attention.

C'est, aujourd'hui, un simple cube de pierre : la statue de bronze qui l'ornait a été victime de la convoitise des ferrailleurs du III[e] Reich. Par une compensation du Destin, le socle orphelin offre ainsi l'aspect solennel d'un autel antique dédié aux mânes du grand homme. Sur sa face sud, la pierre est gravée : deux inscriptions rappellent son rôle d'instigateur du suffrage universel en 1834, et sa proclamation de la République, sur le parvis de l'Hôtel de ville de Paris, en 1848. Sur la

face opposée, une extraordinaire profession de foi est ciselée dans le roc : « Donnez moi une vésicule animée de sa vitalité et je vous rendrai le monde organisé. » Théorie cellulaire 1828-1836 et « A la science hors de laquelle tout n'est que folie. À la science l'unique religion de l'avenir. Son plus fervent et désintéressé croyant F.V. Raspail. » Un demi-siècle après l'Incorruptible, la déesse Raison et l'Être Suprême avaient encore un adepte fervent et sincère.

Au dessous, un bas-relief en bronze de Léopold Morice représente Raspail au chevet d'un mourant entouré de sa femme et de ses nombreux enfants. La Mort, impavide, vient prélever sa dîme. Sur la face tournée vers la Tour Montparnasse, un autre bas-relief, sculpté dans la pierre cette fois, s'offre à notre regard. Il s'inspire largement du marbre d'Antoine Étex « Pleureuse drapée devant une cellule de prison » qui orne le caveau de la famille Raspail au cimetière du Père-Lachaise ; figurée de dos, une femme enveloppée dans des draperies, la tête couverte d'un voile de deuil, a le visage levé vers une petite fenêtre grillagée. Son regard semble désespérément chercher la lueur d'une aube nouvelle qui l'arracherait à la nuit de sa douleur. Un enfant se cramponne aux plis de la robe de sa mère ; l'orphelin privé de son soleil se raccroche à son dernier espoir de bonheur. La Veuve et son fils espèrent le retour de la lumière. Isis, la déesse de l'initiation et Horus son divin fils attendent le retour de l'aurore et la barque solaire de son frère et époux Osiris, le dieu de la Résurrection.

En sortant du square, engageons-nous à droite dans la rue Victor Schoelcher (1804-1893), l'apôtre de l'abolition de l'esclavage qui fut également membre de la loge « La Clémente Amitié » à l'Orient de Paris, pour ensuite déboucher sur le boulevard François Raspail, et rejoindre, en tournant à gauche, le boulevard Edgar Quinet (1803-1875), qui honore la mémoire de l'historien franc-maçon. Une entreprise de pompes funèbres fait l'angle du boulevard Edgar Quinet et de la rue Emile Richard. À deux pas d'un cimetière, un tel commerce n'a rien de remarquable ; on ne peut en dire autant de la plaque commémorative en marbre qui orne la façade. Décorée d'une superbe rose, elle est dédiée aux « Quatre sergents de La Rochelle », ces quatre sous-officiers, appartenant aux Carbonari, qui furent décapités à Paris à la suite du lamentable fiasco du soulèvement général, prévu pour le 1er janvier 1822, auxquels ils devaient participer.

Le cimetière maçonnique du Montparnasse

Pénétrons maintenant dans la partie orientale du cimetière. Sur notre droite, dans la 27e division, s'élève le monument des Fédérés,

en partie caché par un maigre bosquet : c'est un obélisque pyramidal orné des habituels symboles ésotériques : grotte des Mystères, bonnet phrygien de l'initié. En face, dans la 28e division, un grandiloquent ange de bronze veille sur l'éternel repos du sculpteur Auguste Bartholdi, le créateur de la statue de la Liberté. À quelques pas de là, le Frère André Citroën et le capitaine Dreyfus reposent, eux aussi, à l'ombre du monument aux morts de la guerre de 1870 qui affecte - mais faut-il vraiment s'en étonner ? - la forme d'un obélisque pyramidal. Un peu plus loin, un autre tombeau abrite les restes de l'écrivain Joseph Kessel, dont le neveu Patrick Kessel fut grand maître du Grand Orient.

Continuons notre chemin dans l'allée silencieuse bordée de platanes jusqu'à la 30e division où dort du sommeil du just(icier) le chevalier Rose-Croix Pierre-Bloch. Le vénérable de la loge « La Lumière » à l'Orient de Neuilly fut également président de la branche française de la franc-maçonnerie juive des B'naï B'rith et l'un des plus importants animateurs de la L.I.C.A., métamorphosée en L.I.C.R.A., quand on s'avisa, un peu tard, que le racisme ne se limitait pas à l'antisémitisme. Après avoir tourné à droite, nous nous trouvons maintenant à la hauteur de la 24e division qui abrite de nombreuses tombes juives et quelques magnifiques caveaux maçonniques ; notamment celui de la famille de Menasce dont le frontispice s'orne d'un blason maçonnique ayant en chef un aigle bicéphale surmontant une pyramide précédée d'un sphinx et encadrée, à gauche, par un croissant de lune, et, à droite, d'un soleil en forme d'étoile de David. Le fronton du caveau de la famille Josué Kahn et Mayer Kahn est décoré de deux mains formant le triangle divin ; celui de la famille Moïse Levy présente une traditionnelle poignée de mains maçonnique.

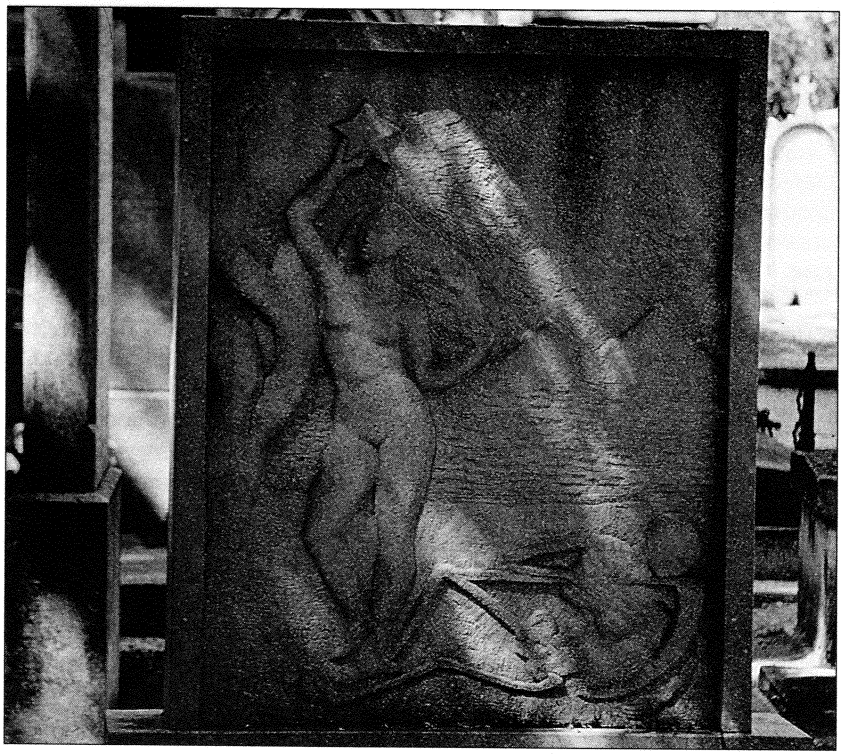
Nous voilà déjà sur le trottoir de la rue Émile Richard, il ne nous reste plus qu'à traverser la chaussée pour pénétrer dans la partie occidentale de la nécropole. La 10e division nous offre un des plus beaux monuments maçonniques en forme de colonne brisée du cimetière du Montparnasse, qui abrite pourtant une véritable forêt de colonnes tronquées. Il est magnifiquement orné de sculptures féminines adossées au fût et tenant à la main des symboles maçonniques aussi explicites que le compas ou l'équerre. Dans la même division, repose René Renoult, champion du cumul des portefeuilles ministériels (Finances, Travail et Prévoyance sociale, Travaux publics, Intérieur, Justice, Marine) et des honneurs maçonniques ; car ce haut dignitaire du Grand Orient était vénérable d'honneur de la loge « L'Avant-garde maçonnique » et de la loge « La Justice ». Il était aussi chevalier Rose Croix, et, à ses - rares -

moments perdus dans cet emploi du temps surchargé, le beau-frère de l'écrivain initié Maurice Leblanc (sa sœur Georgette était initiée de la Rose Croix du Temple et du Graal de Joséphin Péladan). La tombe du créateur d'Arsène Lupin, initié au mystère de Rennes-le-Château, est voisine de celle de son beau-Frère ; peut-être, dans leur éternel sommeil peuplé de mystères, échangent-ils, dans un murmure d'outre-monde, de sombres secrets... En lisière de la 11e division voisine, les mânes du Frère Edgar Quinet veillent sur le boulevard tout proche qui porte son nom.

La silhouette de l'ancien « moulin Moliniste », appartenant autrefois aux Frères de la Charité et unique rescapé - ô combien mutilé ! - des nombreux moulins de Montparnasse, nous indique le chemin de l'avenue principale qui traverse le cimetière du nord au sud. C'est aussi l'une des portes des Enfers permettant d'accéder aux nombreuses carrières qui minent le sous-sol de la nécropole ; elles abritent, depuis 1859, sept dépôts d'ossements, complément macabre des Catacombes voisines.

Devant nous, sur le rond-point central, veille le « Génie du sommeil éternel ». Une fois à l'ombre de ces ailes protectrices, dirigeons nos pas vers la 1re division. Là, nous attendent les tombes des sculpteurs francs-maçons Jean-Antoine Houdon, membre de la célèbrissime loge « Les Neuf Sœurs » à l'Orient de Paris, et François Rude.

Un peu plus loin, en bordure de division, aux dates anniversaires, des choux-fleurs fleurissent une sépulture. Non pas celle d'un maraîcher excentrique, mais celle du chanteur-compositeur-acteur-provocateur Ginzburg, plus connu sous le nom de scène de Serge Gainsbourg. La dernière demeure de l'histrion nous offre un excellent point de repère pour localiser, presque en face, de l'autre côté de l'allée, dans la 2e division, l'exceptionnelle pierre tombale d'une sépulture anonyme. À la vue de tous, simples badauds ou initiés, une jeune femme nue, bien campée sur des deux jambes, brandit au-dessus de sa tête une étoile à cinq branches ; à ses pieds, un squelette armé d'une faux semble dormir, sa tête reposant sur son épaule décharnée ; en arrière-plan, de l'autre côté d'un large fleuve aux eaux tranquilles, se découpe la silhouette de pyramides. La vérité (toute nue) qu'offre la Connaissance secrète (derrière la femme - Ève l'éternelle curieuse - se profile l'arbre de la connaissance et les pyramides, livre de pierre et temple initiatique) libère de la mort ; grâce à l'initiation, l'âme, affranchie des chaînes de la réincarnation (le fleuve est, à la fois, l'Achéron et le flot éternel du Temps), n'est plus l'esclave de la Matière et peut enfin entreprendre son ultime voyage vers l'étoile polaire, la porte de l'Empyrée.



En face de la tombe de Serge Gainsbourg se dresse l'une des plus beaux monuments ésotériques du cimetière du Montparnasse. La tombe est anonyme, comme il se doit pour tout véritable Initié : celui qui possède la Connaissance est enfin né à la vraie vie et n'a plus besoin d'une identité puisqu'il « est » véritablement.

Après le symbolisme si élaboré de cette stèle sans nom, l'épitaphe d'Édouard Jacques, député de la Seine et vénérable de la loge « Les Amis de l'Humanité » à l'Orient de Montrouge est d'une platitude… mortelle.

La Roue du Destin nous entraîne dans la 3e division où repose Émile Littré, le lexicographe bien connu et le moins connu membre de la loge « La Clémente Amitié » à l'Orient de Paris. Tangente à l'orbe de l'allée circulaire que nous avons empruntée, l'allée des « Sergents-de-La-Rochelle » nous fait découvrir, dans la 7e division, les tombes de Jules Hetzel, le très maçonnisant éditeur du Frère Jules Verne, et d'Antoine Quatremère de Quincy, archéologue, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts et Frère de la loge « Thalie » à

l'Orient de Paris. Nous arrivons en vue du discret monument qui honore le souvenir des « Quatre sergents de La Rochelle » : en bordure de l'allée, ombragée de saules, une stèle toute simple, encadrée de quatre bornes blanches marquées de l'initiale du nom des quatre suppliciés. Au pied de l'ancien moulin, nous allons tourner à droite pour emprunter l'avenue de l'Ouest, bordée par une forêt pétrifiée de colonnes brisées, jusqu'à la 6e division où se trouve la tombe du louveteau et surtout poète Charles Baudelaire ; bizarrement, le monument qui lui est dédié est installé contre le mur de la rue Émile Richard, dans la 27e division. Inauguré en 1902, il comporte le gisant de l'auteur des « Fleurs du Mal » et son buste surmontant un vampire, sculptés en pierre par José de Charmoy. À l'intersection suivante, nous nous engageons dans l'avenue du Nord qui borde la 14e division. C'est là que repose, très discrètement, le président de la République Paul Deschanel, louveteau et filleul d'un autre louveteau (mais aussi grand maître du Prieuré de Sion) : Victor Hugo. Dans la 5e division voisine, nous allons découvrir le tombeau d'Isaac Moïse, dit Adolphe Crémieux, ministre, président de l'Alliance israélite universelle et souverain grand commandeur du Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Encore quelques mètres et c'est l'entrée principale du cimetière du Montparnasse. A l'extrémité du boulevard Edgar Quinet se dresse le monolithe noir de la Tour Montparnasse, représentation symbolique du mont Parnasse delphique ; c'est à son ombre que va débuter notre prochain voyage initiatique.

DE LA PYRAMIDE À LA TOUR DE BABEL EN PASSANT PAR L'ARCHE D'ALLIANCE ET L'ILE DES MORTS

Notre nouvel itinéraire de promenade démarre au pied du « Creuset du Temps », place de Catalogne. Après être passé sous l'arche maçonnique, qui relie les bâtiments créés par l'architecte Ricardo Bofill, nous arrivons à un jardin public à l'angle des rues Alain et Vercingétorix. Là, l'inévitable pyramide de service nous attend patiemment ; celle-ci est petite, blanche et sert de local technique. Quelques centaines de mètres plus loin, au croisement des rues Vercingétorix et Alésia (tout un symbole !), un menhir de béton est planté au milieu d'un autre espace vert. Son inattendue présence s'explique, en partie, si l'on veut bien considérer que le moderne mégalithe est en alignement avec l'abri de jardin pyramidal et le monolithe noir de la Tour Montparnasse.

Tournons à droite dans la rue de Vouillé, et engageons-nous ensuite dans la rue George Pitard ; en face de l'édifice en briques des anciens Bains municipaux, le porche d'entrée du n° 29 est gardé par deux dragons de pierre tapis, près à bondir sur le passant imprudent. Arrivé à l'extrémité de la rue, tournons à gauche cette fois, et, après la place Falguière, empruntons ensuite la rue d'Alleray.

Une arche d'alliance dans le XV^e^ arrondissement

La curieuse église Notre-Dame-de-l'Arche-d'Alliance va faire, quelques minutes, notre délice. Elle affecte une forme cubique rappelant celle de l'arche d'alliance. Une fois achevée, elle sera recouverte de bois comme son illustre modèle, avec, à l'extérieur, une résille métallique présentant un quadrillage basé sur le symbolisme du 8 ; chaque face du cube dévoilera un damier de 64 cases, au symbolisme numérique identique à celui des pyramidions entourant la pyramide du Louvre. Cylindre, pyramide, triangle, cube : l'architecture religieuse de cette fin de siècle est vouée au culte pythagoricien des formes géométriques élémentaires.

Achevons rapidement nos dévotions et engouffrons-nous, sur notre gauche, dans la rue Corbon puis, à l'extrémité de cette voie, dans la rue de Cronstadt. À mi-hauteur de celle-ci, du côté des numéros pairs, le porche d'entrée d'un bel immeuble de caractère est décoré d'une frise maçonnique où l'on peut admirer un soleil levant irradiant, un compas, une équerre, une pierre cubique, un arc-en-ciel, un profil masculin et un autre féminin symbolisant les deux natures opposées et complémentaires, mais aussi les colonnes, mâle et femelle, du Temple de Salomon.

Le Parc Georges Brassens : encore un parc à fabriques moderne

Au-delà du terre-plein triangulaire (on n'échappe pas à la malédiction) de la place Jacques Marette commence le Parc Georges Brassens, construit sur l'emplacement des anciens abattoirs de Vaugirard. C'est le parfait exemple du parc à fabriques moderne : on y trouve réunis la plupart des éléments indispensables, certains adaptés au goût du jour, d'autres immuables comme la sempiternelle pyramide.

On accède au parc par des propylées : au sommet de deux arches cubiques, deux statues de taureaux en fonte d'Auguste Cain, provenant du jardin de l'ancien Trocadéro, se font face. Officiellement, la paire de bovidés évoque l'ancienne fonction du lieu ; mais on peut aussi y voir la représentation d'une divinité égyptienne : le bœuf solaire Apis. Comme l'entrée principale du parc est orientée au nord, on peut raisonnablement envisager que les deux quadrupèdes escortent la marche triomphale du soleil.

Au-delà de l'entrée, s'ouvre une perspective digne d'une « folie » du XVIII^e^ siècle : une « montagne » se reflète dans les eaux calmes

d'un « lac », où émerge une « île » abritant un « temple » ; l'archétype parfait du jardin initiatique, la quintessence des symboles ésotériques. L'îlot au milieu du petit étang, où barbotent quelques canards apprivoisés, c'est « l'île des Morts » ; la Terre des Bienheureux ; le séjour d'éternelle félicité ; le Paradis terrestre, que, depuis l'Antiquité, les navigateurs cherchent à accoster au prix de tous les périls ; l'île mythique où ressuscitent les héros défunts ; Avalon, le dernier séjour du roi Arthur, qui repose veillé par sa sœur Morgane. Le « temple » - ici un campanile de la fin du siècle dernier abritant un monument aux morts de la Première guerre mondiale - est un temple funéraire, un lieu de recueillement, mais aussi un tombeau, un cénotaphe héroïque. Avant de finir sous les voûtes lugubres de la crypte du Panthéon, les cendres de Jean-Jacques Rousseau reposaient dans la paisible lumière de « l'île des Peupliers », au milieu du parc à fabriques d'Ermenonville. On avait aussi projeté de bâtir sur une île la pyramide destinée à abriter la dépouille du « brave général » Desaix. Et, pour l'éternité, la princesse de Galles repose dans la solitude ombragée de châtaigniers séculaires d'une petite île du lac Ovale, à Althorp, l'ancestrale domaine familiale des Spencer. Rien de nouveau sous le soleil, qu'il éclaire le monde des vivants ou que la pâle lumière de son reflet guide la barque des Morts vers l'Amenti.

Certes, la mer occidentale, qui borde les rivages de l'Amenti, se réduit ici aux dimensions étriquées d'un étang profond comme une baignoire ; et, en trois enjambées, on fait sans frémir le tour de « l'île des Morts ». Dans ce monde d'illusions et de symboles, dans ce microcosme allégorique, le Styx a des allures de petit ruisseau descendant en cascade d'une « montagne », que partout ailleurs on qualifierait d'humble monticule. L'« île » en est une par la bonne volonté d'un mince ru, qu'enjambe sans effort un petit pont. Trois escaliers, disposés sur l'arrière du campanile, permettent d'accéder à une terrasse surplombant le « lac ». Au pied de celle-ci, une petite allée mène à une petite crypte en abside, percée à son extrémité d'une baie en forme d'arche donnant sur l'étendue d'eau : c'est la « grotte » initiatique, où l'initié, mort aux ténèbres du monde profane, renaît à la lumière et reçoit le baptême des eaux virginales de l'Océan primordial.

Derrière l'étang aux canards, commencent les pentes de la « montagne », l'axis mundi de ce monde en réduction. À son sommet, un belvédère offre un large panorama sur une grande partie du parc où se répartissent encore une roseraie, des petites places en hémicycle rappelant les théâtres grecs, des tertres et un gigantesque chaos rocheux, baptisé « zone d'escalade », pour que l'on n'y

soupçonne pas le chaos originel de la Création. Parfaite illustration de la dialectique des Frères, la « montagne » présente deux aspects opposés et néanmoins complémentaires ; le versant sud, très escarpé, donne sur un long et profond canyon abritant une nature sauvage. L'autre face, s'étageant en terrasses cultivées, offre au regard une vigne et un rucher. La Materia Prima, la pierre brute, devient entre les mains expertes du maçon la pierre taillée destinée à l'édification du Temple. Il ne faut pas non plus oublier l'importance du symbolisme des abeilles et de la ruche dans la Maçonnerie ; ni que Noé, après avoir échoué son arche sur les pentes du mont Ararat, fit pousser la première vigne.

En contrebas du versant méridional s'élève la pyramide à six pans du Carré Sylvia Monfort à laquelle on accède, de l'extérieur, par une voie en spirale. Du parc, on peut s'y rendre par un étroit ravin bordé de blocs chaotiques ; si les chemins vers la Connaissance sont nombreux, la plupart sont tortueux, semés d'embûches, alors que la Voie est droite, mais étroite. Une passerelle de bois surplombe la ravine et nous offre ainsi une excellente vue sur la pyramide. Le traditionnel pyramidion est matérialisé ici par une sorte de tripode, formé par l'extrémité de trois des poutrelles métalliques qui constituent l'ossature de l'édifice. Une structure métallique grillagée de couleur rouge s'enroule, en trois spires, autour de la pyramide et symbolise la spirale ascendante de l'âme s'élevant dans les sphères célestes. La cuvette où est bâtie la pyramide, est dominée par un autre belvédère, situé près de la sortie rue Brancion.

Sur l'esplanade de celui-ci, un portique de douze colonnes disposées en demi-cercle forme un gnomon ; le fût des piliers, composé d'une alternance de briques et de pierre, évoque l'aspect habituel des colonnes réalisées par l'architecte initié Ledoux ; au sol, un pavage de pierres polies matérialise 16 segments obliques. C'est encore un des cadrans solaires, que la municipalité parisienne, obsédée par le Temps et le méridien, a semé sur le sol de la capitale.

Remontons la rue Brançion jusqu'au boulevard Lefèbvre, qui honore la mémoire du maréchal de France, duc de Dantzig et membre de la loge « Les Amis Réunis » à l'Orient de Mayence. Suivons le boulevard jusqu'à la Porte de Plaisance, et prenons à droite la rue Georges Boissier, où est située l'entrée principale du Laboratoire National d'Essai. C'est un énorme bâtiment triangulaire de ce style monumentalement insipide que semblait affectionner les années 20-30, et les Frères, car, outre la forme caractéristique de l'édifice, on constate que, comme pour un temple maçonnique, l'entrée est à l'ouest et s'orne d'un escalier de neuf marches encadré par deux énormes colonnes cylindriques. Revenons sur la Ceinture

des Maréchaux et empruntons le boulevard Victor, autre maréchal de France et autre F∴, jusqu'à la place de la Porte de Versailles.

Les Tours de Babel de la Porte de Versailles

De part et d'autre de l'avenue Ernest Renan, se dressent les pavillons d'entrée du Parc des Expositions. Bien rares sont les visiteurs qui soupçonnent ici la présence de Tours de Babel. Arrêtons-nous quelques instants, et sacrifions à notre marotte de l'arithmologie.

Chaque pavillon se compose de 6 étages cubiques surmontés d'un étage cylindrique. Ce que, symboliquement, on peut traduire par : la Terre (le cube) est sous la domination du Ciel (le cylindre) ; et arithmologiquement par : les 6 faces des 6 cubes nous offrent le 36, le nombre du Ciel. Comme nous avons deux pavillons, 36 + 36 nous donnent 72, le nombre de la Terre. Continuons nos investigations. Chacune des 4 faces de chaque étage cubique est ornée d'un bossage à 12 éléments, soit 48 par étage, et un total de 288 pour les 6 étages cubiques ; l'étage cylindrique comporte 4 séries de bossages à 18 éléments (ou si l'on préfère la numérotation babylonienne : 6 + 6 + 6) soit 72. Nous avons donc un total général de 288 + 72 = 360, ce qui nous offre, à la fois, l'année solaire - et symbolique - égyptienne et inca (auxquelles il faut rajouter les cinq jours épagomènes pour arriver à l'année civile) et les 360° du cercle, symbole - ô combien parlant - de la Totalité.

Comme la Tour de Babel était avant tout un temple, notre prochaine étape va nous emmener de temple en Temple.

DES COLONNES DU TEMPLE AU FANTOME DU TEMPLE

Sortons du Louvre par le passage Richelieu, puis après avoir traversé la rue de Rivoli et la place du Palais-Royal, pénétrons dans l'ancien Palais-Cardinal par l'étroit passage qui sépare la Comédie-Française des bureaux du Conseil d'Etat.

Devant nous, reposoirs pour touristes fatigués, vespasiennes pour canidés et aire de jeux pour enfants, les colonnes de Buren enlaidissent la Cour d'honneur du Palais-Royal. Une fois encore, le saccage esthétique d'un des lieux parisiens les plus chargés d'histoire ne doit rien à la bêtise iconoclaste.

Les Colonnes de Buren

La colonnade de la Cour d'honneur construite par Contant d'Ivry à la demande du père du futur Grand Maître du Grand Orient et les deux cent soixante colonnes de Buren, installées deux siècles plus tard ont la même unité de mesure : la coudée royale égyptienne de 0,532 m utilisée pour la construction du Temple de Jérusalem. On y retrouve, codés différemment, mais selon le même esprit, les mêmes

nombres hautement symboliques qu'à la pyramide du Louvre : nombre du Ciel, de la Terre, de l'Homme, de la Grande Année, de l'Ame du Monde, etc.

Les colonnes de Buren sont également un gigantesque calendrier astronomique mégalithique d'inspiration maya. Nous ne reviendrons pas ici sur les longs développements et les calculs qui nous permirent de démontrer que l'œuvre n'est en rien arbitraire, fruit du hasard et de la fantaisie d'un farfelu. C'est une représentation, dans la pierre du Tzoltin, le calendrier rituel en usage chez les Olmèques, les Mayas et les Aztèques. Ce calendrier à usage astrologique était utilisé, entre autres applications, pour déterminer les jours fastes et les jours néfastes à certaines pratiques rituelles comme les sacrifices humains. Très perfectionnée, l'œuvre de M. Buren permet de calculer les années synodiques des sept planètes du système solaire connues des Anciens et utilisées en astrologie, la précession des équinoxes de 25 920 ans, les ères de 2160 ans, ainsi que les cycles intermédiaires de 324 et 1296 ans

Au calendrier rituel et au compendium arithmologique s'ajoute encore tout un symbolisme inspiré des traditions ésotériques. Ainsi, les colonnes ne sont en fait que la partie émergée d'un ensemble installé sous la cour d'honneur. Les bases des colonnes des trois rangées remarquables baignent dans l'eau courante de ruisseaux souterrains que l'on entr'aperçoit à travers des grilles métalliques qui les recouvrent. Ces trois rivières souterraines convergent vers un point central, une sorte de puits à la margelle protégée par une balustrade de plexiglas, au milieu duquel s'élève la seizième colonne faisant référence à l'arcane 16 des Tarots : la tour foudroyée, la fameuse tour de Babel. Ainsi, la base de la plus célèbre tour de l'Histoire est baignée par les eaux mêlées du fleuve souterrain Alphée et les flots sans pitié du Temps.

La colonne astrologique de l'Hôtel de la Reine

Sortons du Palais-Royal par l'issue latérale donnant sur la rue de Valois, prenons ensuite à droite pour déboucher sur la minuscule place de Valois. À son extrémité orientale s'ouvre, percé par le louveton Louis-Philippe, le passage de la Vérité : un véritable programme initiatique ! D'ailleurs, il ne tarde guère à se manifester : nous voilà dans la rue du F.·. Montesquieu. Arrivé au croisement avec la rue Croix des Petits Champs, dirigeons-nous vers la droite et empruntons la rue du Pélican, animal du bestiaire maçonnique qui orne le tablier de Chevalier Rose Croix et figuration - pour les

alchimistes - de la pierre philosophale, pour déboucher dans la rue Jean-Jacques Rousseau. Nous allons la suivre jusqu'à la rue de Viarmes, qui offre la curieuse particularité d'être circulaire, entourant l'immeuble rond de l'actuelle Bourse de Commerce, l'ancienne Halle aux Grains construite sous le règne de Louis XVI par l'architecte initié Le Camus de Mézières (à qui l'on doit, notamment, la Pagode de Chanteloup, l'extraordinaire temple initiatique à l'orée de la forêt d'Amboise).

Vouant un culte à Mammon, les boursicoteurs et autres spéculateurs qui hantent le bâtiment, en raison de la nature hautement hasardeuse de leurs activités, sont aussi, par nécessité pourrions-nous dire, des adeptes des arts divinatoires. Il est donc parfaitement logique que, reflétant leurs préoccupations, la coupole intérieure de l'édifice soit décorée de peintures du zodiaque, inspirées de figurations plus anciennes dessinées par Cagliostro lui-même ; représentations amplement complétées par la voie circulaire encerclant la Bourse, symbolique ouroboros d'asphalte, fleuve figé du Temps soumis aux caprices des étoiles.

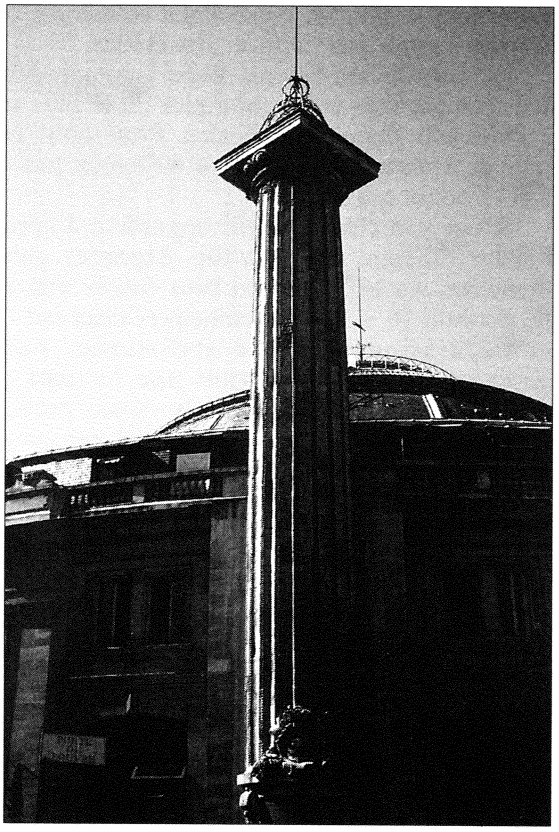
La subtile magie des lieux hante ces murs : l'astrologie, les sciences occultes et les pratiques de la plus sombre sorcellerie y sont à l'honneur depuis des siècles. Pour nous en convaincre, faisons le tour de l'immeuble ; nous ne tarderons pas à nous cogner dans une fort curieuse colonne.

Si par son chapiteau elle appartient à l'ordre toscan, elle relève de l'ordre dorique par son fût. Séparées entre elles par des arêtes dentelées, sur lesquelles on peut encore voir le monogramme d'Henri II, dix-huit (6 + 6 + 6) cannelures ceignent l'étrange pilier. Après les considérations d'ordre stylistique, passons aux précisions géométriques en annonçant une hauteur de 27 mètres pour un diamètre de 3 mètres, puis aux détails pratiques en spécifiant qu'un escalier à vis de 147 marches, éclairé par quelques étroites ouvertures, mène jusqu'à la petite plate-forme sommitale.

Intéressons-nous maintenant à la partie historique. L'actuelle Bourse du Commerce s'élève à l'emplacement de l'ancien Hôtel de la Reine dont la fameuse colonne est l'ultime vestige. L'hôtel primitif appartenait aux ducs d'Orléans, qui - bêtement - le perdirent au jeu. Effrayée par les prédictions de ses devins, qui lui annonçaient qu'« elle mourrait auprès de Saint-Germain », Catherine de Médicis, superstitieuse et entichée de sciences occultes, n'osa plus se rendre au château royal de Saint-Germain-en-Laye et abandonna le palais des Tuileries dépendant de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois. Délogeant de leur couvent les Filles-Pénitentes, qui occupaient les lieux depuis trois quarts de siècle, elle chargea Philibert Delorme

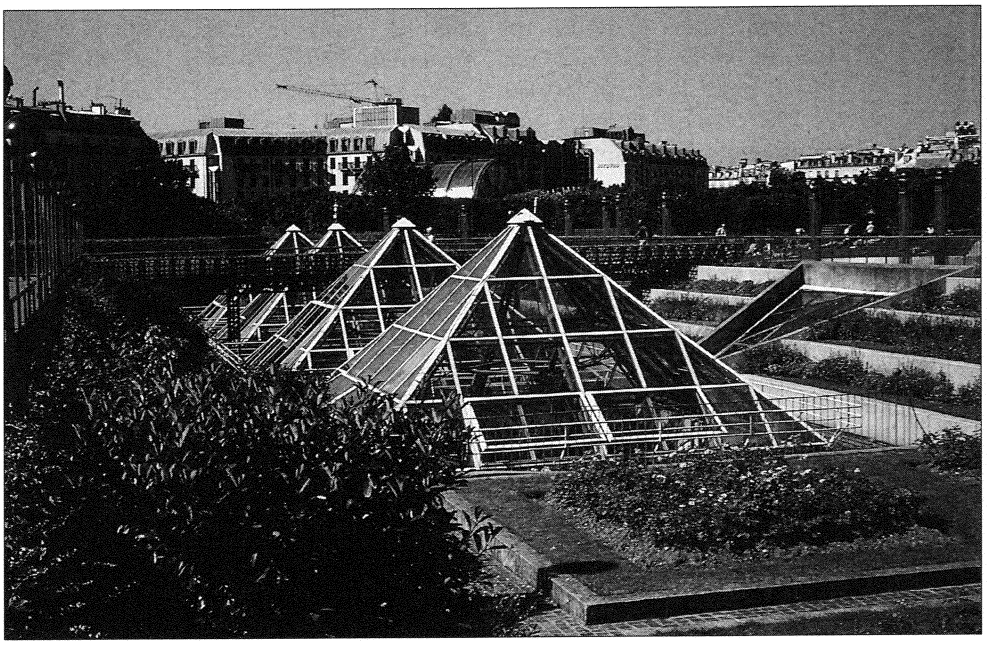
d'édifier un nouvel hôtel et confia à Jean Bullant la construction d'un observatoire astronomique, situé à l'intérieur de l'hôtel, dans l'angle d'une cour. À son sommet défila une longue procession d'astrologues, de mages et de prophètes aux prédictions sibyllines : Nostradamus, Luc Gauric, le devin du pape Paul III, Cosme de Ruggieri, et d'autres encore...

Bizarrement, la mairie de Paris qui, depuis quelques années, multiplie, au pied des monuments, des notices historiques - souvent émaillées de perles - plantées sur des plaques en forme de pelles à tarte dessinées par Philippe Starck, oublie ici, pudiquement, d'évoquer la réelle fonction de la colonne astrologique ; comme si l'ex-maire de Paris - à l'instar de son prédécesseur, fidèle client de Mme Teissier - pensait que la connaissance des oracles célestes devait être réservée aux grands de ce monde, le commun des mortels devant se contenter de contempler les pelles à Starck.



La colonne astrologique de l'Hôtel de Soisson, accolée à un temple dédié à Mammon orné de figures astrologiques, témoigne d'une étrange magie des lieux.

Au pied de la colonne astrologique, surplombée par un petit balcon qui offre une excellente vue d'ensemble sur l'observatoire de Catherine de Médicis, s'ouvre la « Porte du Louvre », l'entrée souterraine des Enfers. C'est, en effet, l'accès au Forum des Halles, l'un des « hauts lieux » des bas-fonds parisiens. Évitons-nous une visite dans l'infernal repaire et empruntons, sur notre gauche, l'allée Louis Aragon, bordée par un alignement de quatre verrières pyramidales qui justifient, tant bien que mal, leur présence en servant de serres tropicales.



En bordure du Forum des Halles, qui affecte la forme d'une pyramide à degrés inversée, s'élève un bel alignement de quatre pyramides. Paris abriterait-il plus de pyramides que la vallée du Nil ?

Un cadran solaire pour suivre le « Soleil des Sages »

Au bout de l'allée, face à l'église Saint-Eustache, un vaste cadran solaire, composé d'un gnomon de bronze en forme de menhir et d'une vague de béton incrustée de points lumineux en fibre optique, est déployé au sol. Tous les quarts d'heure, les plots s'allument et indiquent l'heure solaire à des Parisiens trop pressés - et trop coupés

des rythmes naturels - pour la lire. Insensible au bon sens - et au bon goût - la mairie de Paris plante aux quatre coins de la capitale des cadrans solaires souvent encore plus laids qu'illisibles. N'y voyons pas seulement un caprice d'édile sacrifiant au « culturel » et au gaspillage des deniers publics ; là aussi, beaucoup « d'idiots utiles » sensibles aux modes suivent avec enthousiasme - et sans même s'en apercevoir - des mots d'ordre occultes.

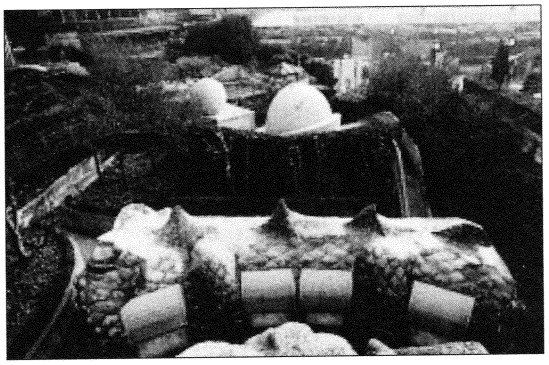
Beaucoup des modernes horloges solaires parisiennes ont un air de parenté avec le « cadran solaire » que Charles Ier fit exécuter par John Milne, son Maître Maçon, avec la collaboration de John Bartonn, dans le jardin du palais de Holyrod à Edimbourg. Selon Robert Ambelain (*La Franc-Maçonnerie oubliée*, Robert Laffont, Paris, 1989, page 106) cet icosaèdre était un emblème du Grand Œuvre, à la fois révélateur de la marche du « Soleil des Sages », le « Scel de Sapience » des alchimistes (d'où son exotérisme de cadran solaire), et de « ce que fut en réalité le mystérieux Baphomet des Chevaliers du Temple ». Impossible après cela de voir du même œil indifférent l'ombre portée d'un clou fiché dans un mur.

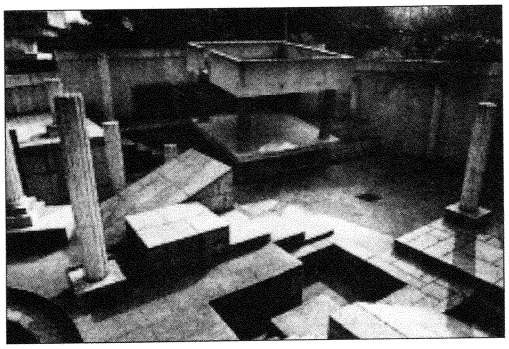
Abandonnons la marche du soleil pour reprendre la nôtre. Après avoir descendu une volée de larges marches, nous débouchons sur le parvis de l'église Saint-Eustache, rebaptisé place René Cassin pour rendre hommage à cet éminent membre de la franc-maçonnerie juive des B'naï B'rith qui fut président de l'Alliance israélite universelle. En 1946, René Cassin représentait la France au sein de la Commission internationale chargée de jeter les bases d'une future Déclaration des droits de l'Homme. En 1955, il était élu président de la Commission des droits de l'Homme des Nations Unies. Il sera nommé, en 1958, président du Conseil constitutionnel, avant d'être, en 1965, président de la Cour européenne des droits de l'Homme. Un tel curriculum vitæ lui valut les honneurs du Panthéon. La place est encombrée de l'œuvre, en pierre calcaire, de Henri de Miller « Ecoute », une tête couchée à l'oreille collée contre le sol, involontaire évocation des têtes coupées dues à l'effroyable juridiction d'exception que René Cassin créa, en 1945, à la demande du général de Gaulle.

Le « pays d'illusion » du Forum des Halles

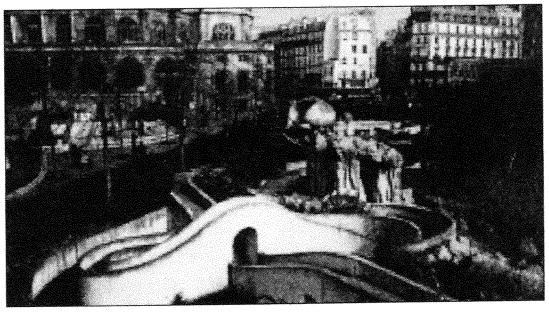
Revenons sur les Halles par l'allée Saint-John Perse, qui traverse en diagonale le jardin des Halles conçu par François-Xavier Lalanne et sa femme Claude. Le prétexte de la création d'un espace ludique pour les enfants a permis la réalisation, au cœur de Paris, d'un discret « pays d'illusions », d'un microcosme initiatique composé de six

mondes distincts. À l'ombre du « volcan » qui domine le site (la montagne sacrée de tout jardin ésotérique), on chemine dans la végétation luxuriante d'une forêt tropicale entrecoupée de cascades et d'un canyon ; on aborde les rivages d'une île mystérieuse ; on erre dans le labyrinthe de colonnes abattues, d'escaliers ne débouchant nulle part, de ruines antiques d'une cité interdite ; on découvre un très pythagoricien monde géométrique et sonore (où les sept marches musicales évoquent la fameuse musique des sphères) et un étrange monde « mou », avec ses arbres pleureurs et sa piscine de balles.





En plein cœur de Paris, on a installé un moderne parc à fabriques directement inspiré de ces « pays d'illusion » si chers au siècle des Lumières. Rien ne manque dans ce parcours initiatique : montagne sacrée, labyrinthe, ruines antiques, etc.



Beaubourg : le naufrage du Titanic au cœur de Paris

Quittons ce « pays d'illusions » pour revenir à la dure réalité, car, après avoir suivi la rue Berger, nous arrivons devant le Centre George Pompidou, la tristement célèbre « raffinerie » de Beaubourg.

Âgé de vingt ans à peine, l'orgueilleux vaisseau amiral de l'art contemporain n'est déjà plus qu'un Titanic obèse rongé par la rouille, crevant d'usure précoce par tous les manchons percés de sa tuyauterie déglinguée, sombrant irrémédiablement sous le poids exorbitant de son coût de fonctionnement. Victime des effarantes (et fort coûteuses) erreurs de conception d'orgueilleux petits démiurges de l'architecture moderne, d'une fréquentation qui s'apparentait aux dévastatrices migrations de gnous (les nuages de poussière en moins ; quant à l'intérêt pour l'art...), le Centre Beaubourg est fermé pour travaux, baptisés, par abus de la litote, de réfection, quand il faudrait entendre reconstruction, tant l'ampleur du sinistre (et de la facture) est évidente.

En attendant la réouverture - éventuelle - à la date fort symbolique du 1er janvier de l'an 2000, nous pouvons toujours poser pour la postérité devant le Génitron, sculpture-horloge inaugurée par François Mitterrand, le 31 janvier 1987, pour le dixième anniversaire de l'ouverture du Centre. Imperturbable, il égrène les secondes qui nous séparent encore de la fin du second millénaire ; et, quand le « bidule » veut bien fonctionner correctement, on peut alors se faire photographier devant l'écran numérique qui affiche le décompte fatidique. Pouvait semble plus approprié, car, désireux d'offrir un vrai cadeau de Noël 1997 aux riverains, Jean Tibéri a exilé le sablier électronique place de la Bastille, à la grande fureur du maire du XIe arrondissement, Georges Sarre, qui n'avait même pas été consulté.

Rejoignons la rue Rambuteau en traversant, à nos risques et périls, le parvis du Centre George Pompidou, qui donne une idée assez exacte de ce que pouvait être la « cour des miracles ». C'est un pandémonium bruyant et puant de marchands de saucisses, de sots qui marchent, de minables mimes minés par le vacarme des griots, de vendeurs de gris-gris à la sauvette, de voleurs qui se sauvent et de volés qui s'esbaudissent en contemplant, ahuris, un gouffre annuel de 560 millions de francs. Inutile, dans ces conditions, d'aller chercher l'exotisme à Katmandou, à Bamako ou à Mantes-la-Jolie.

Les quatre fils Aymon revus et corrigés par Theimer... et Rennes-le-Château

Éreintés par notre difficile périple, nous touchons malgré tout les

rives accueillantes de la rue Rambuteau que nous allons suivre jusqu'à son intersection avec la rue des Archives. Longeons celle-ci, et bifurquons à droite dans la rue des Quatre-Fils. Suivons la façade du Caran des Archives nationales jusqu'à une trouée. Au milieu du passage ouvert dans la muraille se dresse une pyramide de bronze effilée comme un stylet. Encore quelques mètres et, en prenant un peu de recul et en levant les yeux, nous allons pouvoir contempler une autre œuvre de l'artiste initié Yvan Theimer : le bas-relief des quatre fils Aymon, réalisé en 1988 pour les Archives nationales.

Comme toujours avec l'œuvre de Theimer, nous sommes confrontés à un fouillis inextricable de figures de bronze, de gravures ciselées dans l'airain, à un grouillement de détails où l'on cherche, en vain, une unité, un sens qui relève du sens commun. Au centre de l'œuvre, deux hommes presque nus, ceints d'un court pagne, se font face de part et d'autre d'une enseigne surmontée d'un cheval. Derrière les deux statues de bronze, on distingue deux hommes nus gravés dans le métal. Une frise de sceaux médiévaux, représentant des chevaliers en armure sur leur destrier, orne le bas de l'œuvre. À gauche de la base du bas-relief, un petit obélisque, parfaitement anachronique, expose ses faces ornées de gravures et de bas-reliefs.

Comme toujours aussi avec Theimer, la raison officielle de la commande semble limpide, exempte de toute trace d'ésotérisme. Les Archives nationales donnent sur la rue des Quatre-Fils, qui doit son nom à une enseigne, installée à la fin du XIV^{e} siècle, représentant les quatre fils Aimon ou Aymon sur leur cheval Bayard. Selon la légende - une des plus importantes et des plus riches du folklore français - le père Aimon avait été chargé par Charlemagne de gouverner la région d'Albi ; il eut pour fils quatre preux chevaliers Renaud, Guichard, Alard et Richard. Leur oncle ayant été tué traîtreusement, ils vinrent trouver Charlemagne pour lui demander justice du meurtre de leur parent. N'obtenant pas gain de cause, et menacés eux-mêmes, ils se frayèrent un chemin, à coups d'épée, à travers les soldats de l'empereur et durent, finalement, leur salut au cheval-fée Bayard, qu'ils montaient tous quatre en même temps et qui les emporta. La légende dit qu'un magicien, Maugis, les aida alors beaucoup dans leur révolte contre l'ingrat empereur.

Comme toujours aussi, les légendes sont, finalement, plus vraies que l'histoire officielle - et surtout bien plus intéressantes. Surtout quand on connaît l'intérêt de Yvan Theimer - et de ses commanditaires occultes - pour l'affaire de Rennes-le-Château.

Aymon d'Ardennes et ses quatre fils ont bel et bien existé. En 778, Aymon est comte d'Albi et aussi, selon certains auteurs, duc de Dordogne. Quant au fils cadet Renaud, il prend le parti de Huon II

(le roi Yon), prince de Bordeaux, dont il a épousé la fille ; il devient ainsi l'ennemi juré de Charlemagne pour avoir défendu son héritage d'Aquitaine. Clarice apporte en dot à Renaud sa belle terre du Mont des Aubépines, où il construira le château du Mont des Albains, ou de Montauban. En 784, Beuves d'Aigremont, le frère d'Aymon, se révolte à son tour contre Charlemagne, marche sur Paris, mais échoue devant Troyes. Son fils est l'enchanteur Maugis, l'un des premiers princes de Sedan, dont l'un des derniers descendants sera Guy d'Aigremont, frère utérin de Tesselin de Saure, seigneur de Fontaine et père de Saint-Bernard de Clairvaux, dont on connaît le rôle dans la création de l'Ordre du Temple, que certains considèrent - à tort ou à raison, cela est une autre histoire - n'être qu'un instrument du fameux - et quasi fabuleux - Prieuré de Sion.

Mais revenons à Renaud. Montauban, chef-lieu du Tarn et Garonne fondé en 1144, ne peut être assimilé à son château du Mont des Albains, à la blanche forteresse. Selon certains chercheurs, la place forte wisigothe d'Albedunum, devenue aujourd'hui le château de Bézu et dont on voit encore les ruines situées à quelques kilomètres de Rennes-les-Bains, fait une bonne candidate. Albedunum et Montauban ont la même origine étymologique et, aux environs de Rennes-le-Château, on peut encore découvrir les vestiges d'un autre « château blanc », celui de Blanchefort, dont la blancheur s'oppose au Roc Nègre qui lui fait face (voir de Jean-Luc Chaumeil *Le Trésor des Templiers*, page 118). De son côté, Fernand Niel estime que si l'on y effectuait des fouilles, « on verrait alors émerger du sol le souvenir de l'antique Rhedae où vivaient jadis quelque 30 000 âmes ». (*Le Charivari*, n°18, 4e trimestre 1973). Ainsi, Montauban, la « forteresse blanche » de Renaud, serait la citadelle d'Albedunum, protégeant Rhedae, l'antique capitale des Wisigoths. Caprice du Destin ou témoignage d'une longue lignée d'initiés, le descendant de l'oncle de Renaud sera intimement lié à la création de l'Ordre du Temple, dont un certain Bernard de Blanchefort sera le Grand Maître...

Les charlots de la rue Charlot

Quittons les parages de Rennes-le-Château et de son énigme pour retrouver les mystères de Paris, qui sont, comme nous allons vite nous en apercevoir, les mêmes ; la rouge ligne (la roseline) du méridien unissant dans la même géographie occulte les deux sites. Abandonnons la façade du Caran pour nous engouffrer dans la première rue sur notre gauche. Une nouvelle surprise nous attend.

À la date hautement symbolique du 17 janvier 1997, *Rivarol* annonçait que : « Le 6 janvier, l'Institut François Mitterrand s'est donc installé en grande pompe dans ses locaux du 10 rue Charlot - cela ne s'invente pas. L'institut, qui bénéficie du statut de fondation avec un capital de quatre millions de francs, dont deux millions ont été versés par le ministre de la Culture sur décision de Jacques Chirac, regroupe les archives "personnelles" du défunt ainsi que tous les documents relatifs à sa carrière depuis 1947. » Ainsi, l'Institut François Mitterrand situé sur le sixième axe de Paris (Arche de la Défense-Porte de Montreuil), et dans le signe de la Balance d'un zodiaque centré sur la pyramide du Louvre, est à quelques pas d'une œuvre de Yvan Theimer évoquant le mystère de Rennes-le-Château ; exactement comme son Monument du Champ-de-Mars érigé à quelques mètres de la dernière demeure de François Mitterrand. Coïncidence ?

Bien sûr, la rue Charlot ne doit pas son nom à Charlie Chaplin et ne fait pas non plus référence à un épithète particulièrement adapté pour désigner les membres du fan-club François Mitterrand, puisque la rue était ainsi nommée dès 1626. Charlot était le nom de son lotisseur. Un autre Charlot célèbre fut M. Charlot, le bourreau qui exécuta Damien. Bien entendu, il existe un troisième Charlot : Jean-Baptiste, décédé en 1889. Initié par la Loge « Le Libre Examen », à l'Orient de Paris, ce 33° fut membre du Suprême Conseil de France de 1880 à 1889.

Le Temple : l'ombre et les fantômes

Remontons la rue Charlot jusqu'à son intersection avec la rue de Bretagne que nous allons suivre jusqu'au square du Temple. Pelouses marquetées de massifs de fleurs et interdites aux chiens, ravissant et suranné kiosque à musique à l'ombre d'un bosquet, lac artificiel de la taille d'une mare à canards où justement s'ébattent quelques volatiles apprivoisés : c'est tout ce qui reste de l'enclos du Temple.

La formidable forteresse des Templiers qui, en plein Paris, narguait la puissance royale n'est plus qu'un fantôme du passé, un rêve que chasse l'éveil. Une plaque discrète sur la façade de la mairie du III^{e} arrondissement rappelle son existence oubliée et tous les drames d'une histoire tragique. Le donjon du Temple où furent détenus Louis XVI et sa famille était situé dans la région sud de l'enclos à l'emplacement de la partie de la rue Eugène Spuller (1835-1896, F∴, ami de Gambetta, ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-arts, ministre des Affaires Etrangères) comprise

entre l'aile nord de la mairie du IIIe arrondissement et la grille du square du Temple. De l'atroce détention du Dauphin et de l'agonie solitaire du malheureux adolescent que l'on fit passer pour le jeune prince : rien, pas un mot, pas une fleur, pas un regret.

Le Conservatoire National des Arts et Métiers : le pendule de Foucault au milieu de la maison de Salomon

Prenons la rue Réaumur jusqu'au Conservatoire National des Arts et Métiers. Dans le square du Général Morin, on peut voir une plaque à la mémoire de l'abbé Grégoire, l'évêque constitutionnel et Frère de la Loge « l'Harmonie » à l'Orient de Paris, qui fut membre de l'Institut et du Conservatoire des Arts et Métiers.

C'est d'ailleurs son rapport, au nom du comité d'Instruction publique, qui fut à l'origine de la création du Conservatoire et du choix de son emplacement. Le Conservatoire avait été pensé comme un hommage à Francis Bacon ; le 18 vendémiaire An III, la Convention votait une loi pour la construction d'une maison des Arts et des métiers qui aurait dû reproduire l'idée de la maison de Salomon, le lieu où l'on aurait amassé toutes les inventions techniques de l'humanité dont parlait le philosophe anglais, fortement influencé par la Kabbale et les manifestes roses croix, dans sa « Nouvelle Atlantide ». Le Conservatoire qui servit de décor à quelques-unes des principales scènes du roman d'Umberto Eco, « Le pendule de Foucault », abrite, outre le fameux pendule, une réplique de la Statue de la Liberté.

Profitons des ombrages du square Émile Chautemps pour nous reposer un instant. Le F∴ Chautemps, qui fréquenta la Loge « Isis Montyon » à l'Orient de Paris était l'heureux papa de deux Frères : Félix qui sera député, et surtout Camille qui sera président du Conseil (de la République) et membre du Suprême Conseil (du Grand Orient). Remontons la rue Saint-Martin, l'antique cardo romain de Lutèce lui-même tracé sur le chemin paléolithique menant de Paris à Senlis.

La fontaine alchimique du Vertbois

À l'angle de la rue Saint-Martin et de la rue du Vertbois se dresse, adossée aux bâtiments des arts et Métiers, la fontaine alchimique du Vertbois, érigée en 1712 et restaurée en 1880. Elle est surmontée d'un curieux bas-relief qui représente un vaisseau à trois mâts. Mais,

chose curieuse, la façon dont se gonflent les voiles et dont flottent les pavillons au sommet des mâts indique un vent opposé à la progression suivie par le navire. Deux monstres marins semblent également freiner cette progression. On se trouve en fait devant une allégorie alchimique : le Grand Œuvre, symbolisé par la navigation - ce que vient confirmer la présence d'une pierre cubique (philosophale) solidement arrimée sur le pont de la nef - est retardé par deux monstres, c'est-à-dire les deux agents qui ralentissent, à une certaine phase des opérations, le processus de la transmutation. Le caducée d'Hermès, gravé au-dessus du bas-relief, renforce le caractère alchimique de la fontaine.

Encore quelques mètres et nous débouchons sur le boulevard Saint-Martin devant la porte Saint-Martin, l'arc de triomphe orné de bas-reliefs pyramidaux et dédié à l'Apollon solaire incarné ici sous l'aspect du « Roi-Soleil ». Ironie de l'Histoire et clin d'œil malicieux du Destin : la façade nord, sur la rue du Faubourg-Saint-Antoine, est ornée d'un grand bas-relief célébrant la « Prise de Maastricht ». Nous allons prendre, à gauche, le boulevard Saint-Denis jusqu'à la rue d'Aboukir. Une fois de plus l'Égypte est au rendez-vous : nous allons suivre la rue d'Aboukir jusqu'à la place du Caire, où, au n° 2, la façade d'une maison de 1799 va attirer notre attention par sa curieuse décoration exotique alternant têtes de sphinx et de scribes, et sa frise avec personnages égyptiens et hiéroglyphes. Egypte que nous allons retrouver sur notre prochain itinéraire qui débute au pied de l'Institut du Monde Arabe.

DES BERGES DE LA SEINE AUX RIVES DU NIL

Notre nouvel itinéraire débute quai Saint-Bernard, à la hauteur du pont Sully. Nous allons commencer notre promenade par un petit exercice de géométrie ésotérique parisienne.

En tournant délibérément le dos à la haute et très étroite entrée de l'Institut du Monde Arabe, ouverte au milieu de sa façade nord, on découvre un alignement entre cette porte, la statue de Sainte Geneviève du sculpteur Paul Landowski, au sommet d'un haut pylône sur le pont de la Tournelle, et le Mémorial de la Déportation à la pointe orientale de l'Ile de la Cité. Installé à l'extrémité du square triangulaire de l'Ile de France, le Mémorial affecte la forme d'un triangle. On y accède par deux étroits escaliers de 26 marches (un nombre hautement symbolique) s'ouvrant dans la base du triangle et débouchant sur une petite place, elle aussi triangulaire, dont la pointe est occupée par une « sculpture » métallique de Roger Desserprit faite de pointes acérées et de triangles pointus. En-dessous, une grille basse permet de constater la matérialité de ce nouvel alignement parisien depuis son autre extrémité.

Le square de l'ange vain de la Ligue des Droits de l'Homme

Abandonnons nos problèmes d'axes pour remonter la rue des Fossés Saint Bernard, en longeant - à nos risques et périls (dont le moindre est bien encore l'amiante) - la faculté de Jussieu, dont beaucoup des locataires ne jouissent pas de toutes les leurs. Il est vrai que l'architecture « moderne » et « fonctionnelle » (c'est-à-dire en fait peu pratique et vieillissant très mal) des lieux ne peut avoir qu'une influence déplorable sur les pauvres crânes hirsutes qui hantent ce bastion haut en couleurs (exotiques) du gauchisme parisien le plus ringard.

Nous allons négliger la rue du Cardinal Lemoine, bien qu'elle abrite le siège de l'Office public d'aménagement et de construction de la Ville de Paris, le fameux - et si bien nommé - Opac, qui gère les HLM de la capitale. Organisme qui s'est fait une réputation - amplement méritée - d'opacité, tant en matière d'attribution des logements (en appliquant systématiquement la préférence étrangère et partisane), qu'en matière de gestion (il n'est qu'à se remémorer la longue saga des affaires de pots-de-vin liées au scandale du financement occulte du RPR).

Doté d'un odorat délicat, nous allons donc boycotter la rue du Cardinal Lemoine et prendre à droite par la rue des Ecoles. Cela va nous permettre de longer le square Paul Langevin (1872-1946), qui honore la mémoire du physicien, mais surtout du membre du Grand Orient, par ailleurs également président de la Ligue des Droits de l'Homme et leader, avant la Seconde Guerre mondiale, du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes. Outre quelques débris de l'ancien Hôtel de Ville incendié en 1871, le square abrite, le long d'un mur, une très belle frise maçonnique.

Square Paul Langevin. Médaillons et bas-reliefs en céramique ayant décoré le Palais de l'industrie à l'Exposition universelle de 1889. Encadrant la lyre d'Apollon, on retrouve les éternels signes maçonniques : équerre, compas, niveau et flambeaux, symboles de la Lumière initiatique.

Abandonnons le charme de ce petit carré de verdure pour remonter la rue Monge (un habitué de la Loge « les Amis Réunis » à l'Orient de Paris), puis prenons à droite, par la rue du cardinal Lemoine, et encore une fois à droite pour nous engager dans la rue Clovis.

Le lycée Henri IV : la machine à fabriquer l'élite républicaine va-t-elle se transformer en lycée Papillon ?

Nous voilà sous les augustes murs du lycée Henri IV, l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève (des Génovéfains) détournée de sa vocation première lors de la Révolution pour devenir l'une des fabriques (très élitistes) de l'« élite » française. Ici, soucieuse de sa propre perpétuation, la République ne fait pas fonctionner la machine à décerveler du Père-Ubu ; mais procède soigneusement à la sélection et au dressage d'une élite conforme à ses plans.

Dans son numéro 3126, le magazine *Valeurs Actuelles* consacrait trois pages dithyrambiques à « l'éblouissant lycée Henri-IV », avec en sous-titre : « Le lycée public élitiste cultive l'excellence depuis deux siècles. Avec succès. Ses lauriers s'expliquent par des méthodes très anticonformistes. Au grand dam des gourous de l'Education Nationale ».

Jacques Crémadeils, directeur de l'académie de Paris expliquait (en présence de François Bayrou, alors Grand Cornac du Mammouth) : « Comme tous les lycées, Henri IV a été créé pour sortir les élites républicaines, quelle que soit leur origine sociale. [...] Henri IV, comme d'autres établissements d'excellence, a su respecter cette ambition "républicaine" en dérogeant systématiquement aux directives égalitaires imposées par l'Education Nationale depuis trente ans. Par le recrutement initial et la sélection scolaire, les classes sont homogènes. Les élèves doivent respecter un véritable contrat de travail, en classe et chez eux. Ils sont notés, récompensés ou sanctionnés. »

Avec un effarant mélange de cynisme tranquille et d'inconscience suicidaire, un haut fonctionnaire expliquait froidement - avec, il est vrai, la bénédiction de son ministre - le plan de la République « égalitaire » : contrôler les masses en formant, simultanément, une génération de cancres à l'instruction délibérément sabotée et une caste de « maîtres » bénéficiant de la meilleure éducation possible.

Mais, même dans cette pépinière de républicains d'élite, les miasmes empoisonnés de « l'air du temps » ont pénétré. La revue

Archéologia, dans son numéro d'octobre 1996, dénonça le scandale de la rénovation des locaux que la ville de Paris, légalement propriétaire des lieux, infligeait au vénérable édifice : « Monument insigne et lieu de mémoire par excellence, le lycée Henri-IV est en train d'être transformé en collège de banlieue. » Malédiction : le temple de l'enseignement élitiste était en passe de ressembler à un vulgaire collège Louis Aragon de Seine-Saint-Denis ! « Décoration, mobilier, architecture intérieure ont été traités sans respect de la dignité du lieu. Pour certains architectes d'intérieur d'aujourd'hui, un honnête mur blanc, une solide porte en bois sont des incongruités : il faut du panneau creux coloré, des poignées de plastique, des carreaux modèle salle de bains... Un effort de restitution historique a été fait pour l'ancienne bibliothèque des chanoines, mais il est compromis par un mobilier malheureux. Faux plafonds - autre manie de l'architecture d'aujourd'hui -, poutrelles de fer...

Le symbole de cette désinvolture est l'absence de surveillance d'une démolition : les murs de refend de l'ancienne chapelle avaient eux-mêmes été faits, au XIX^{e} siècle, par remploi de la voûte et des colonnettes du XIII^{e}, et tout cela partait à la décharge, comme gravats, quand tout de même quelqu'un au lycée s'en est aperçu ! Enfin des peintures anciennes ont été ou rendues invisibles par les travaux, ou bien oubliées comme un Triomphe de Saint Augustin qui est laissé à l'abandon. »

Si, bien sûr, les architectes sont les responsables de ce jeu de massacre ; les premiers responsables sont surtout les politiciens irresponsables qui, en 1990, ont choisi les démolisseurs : un certain Jacques Chirac, alors maire de Paris, et un certain Jean Tibéri, maire du V^{e} arrondissement (Voir l'article d'Antoine Varillier dans *Rivarol* du 10.01.97).

Le Panthéon : ou l'art d'accommoder les restes (illustres)

Continuons notre périple le long de la rue Clovis pour déboucher sur la place du Panthéon. Sur notre droite s'élève la très belle église Saint-Etienne-du-Mont, de style gothique flamboyant, mais à la façade d'inspiration Renaissance car l'érection s'étira en longueur. Nous allons surtout nous intéresser à la chapelle des catéchismes, qui abrite encore douze des vingt-deux vitraux offerts, de 1612 à 1622, par les marguilliers de l'église. La Révolution et son cortège d'exactions passa malheureusement par là : l'église fut transformée en temple de la Piété-Filiale pour les théophilanthropes,

les vitraux dispersés bien qu'ils fussent sauvés du désastre grâce à l'intervention de l'archéologue franc-maçon Alexandre Lenoir qui les avait recueillis, un temps, au musée des Monuments français. Ce qui reste aujourd'hui visible est, à Paris, l'ensemble le plus intéressant de vitraux de la fin du XVI[e] siècle ; et aussi une remarque série d'allégories à caractère alchimique. Leur étude est d'autant plus aisée que, fait exceptionnel, ceux-ci sont installés à hauteur d'homme ; on peut alors admirer le Graal, la nef des Argonautes en quête de l'or du Bélier, la purification par l'eau, puis la purification par le feu, etc.

La place du Panthéon abrite d'autres mages passionnés par la transmutation alchimique. À deux pas de la mairie du V[e] arrondissement, protégé jour et nuit par de malheureux policiers transmutés en immobiles plantes vertes par la vertu d'interminables gardes statiques, loge Laurent Fabius, l'ex- « plus jeune Premier ministre donné à la France » et actuel président de l'Assemblée nationale. En bon énarque socialiste, il s'est plutôt spécialisé dans la transmutation de l'or solaire en plomb vulgaire. Avoir une vue privilégiée sur une nécropole a probablement donné des idées à Jean Tiberi, plus sensible au charme de la nécromancie. Le futur ex-maire de Paris a grandement amélioré une vieille recette de l'alchimie démocratique corse : plutôt que faire bêtement voter les morts, il a préféré inscrire des milliers de fantômes sur les listes électorales du V[e] arrondissement de la capitale.

Cette évocation de l'autre-monde nous oblige à évoquer le Panthéon. À l'origine, l'église Sainte-Geneviève-Du-Mont fut voulue par le Frère Louis XV, en action de grâce pour avoir survécu à une grave maladie. À la Révolution, l'architecte Quatremère de Quincy (de la Loge « Thalie » à l'Orient de Paris), assisté du Frère Soufflot et de son disciple Jean-Baptiste Rondelet (de la Loge « Sainte Sophie » à l'Orient de Paris) métamorphosa l'église chrétienne en temple païen inspiré du célèbre Panthéon d'Hadrien à Rome. Pour y parvenir on fit systématiquement disparaître tout ce qui pouvait évoquer son ancienne fonction : les deux clochers furent arasés, la croix ôtée du dôme et l'édifice vidé de tout son mobilier religieux. Sous prétexte de consolider l'ouvrage on mura les deux entrées latérales et la plupart des baies ; en réalité, par ce moyen, on obtint un effet de masse aveugle accentuant l'identification voulue avec la rotonde de l'empereur romain. On poussa le mimétisme jusqu'à plaquer sur la façade le même type de fronton triangulaire, que l'on orna de l'inscription : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante » et d'une frise du F∴ David d'Angers.

Promenade maçonnique sur le boulevard Saint-Germain

En sortant de la nécropole républicaine, prenons, sur la droite de l'ex-église Sainte-Geneviève, la rue Valette que croise la rue Laplace honorant un astronome officier du Grand Orient. En descendant la montagne Sainte-Geneviève, la rue Valette devient la rue des Carmes ; et, pour se reposer de la descente un peu raide, on peut faire du lêche-vitrines en visitant l'un des plus pittoresques et intéressants musées de Paris : le Musée de la Préfecture de Police... installé dans les locaux du commissariat du V[e] arrondissement. Quelques mètres plus bas et une garde à vue plus tard, nous voilà arrivés sur la place Maubert. De l'autre côté du boulevard Saint-Germain commence la rue de Bièvre, enfin rendue à la circulation depuis que son plus illustre habitant, un certain François Mitterrand, a définitivement quitté son spacieux hôtel particulier pour s'installer, un peu plus à l'étroit, au cimetière de Jarnac.

Reprenons notre promenade germano-pratine jusqu'à la hauteur du n°80. À l'un des balcons de la façade, une superbe cariatide sépare deux fenêtres dont les linteaux s'ornent du compas maçonnique et de la non moins maçonnique règle à tracer.

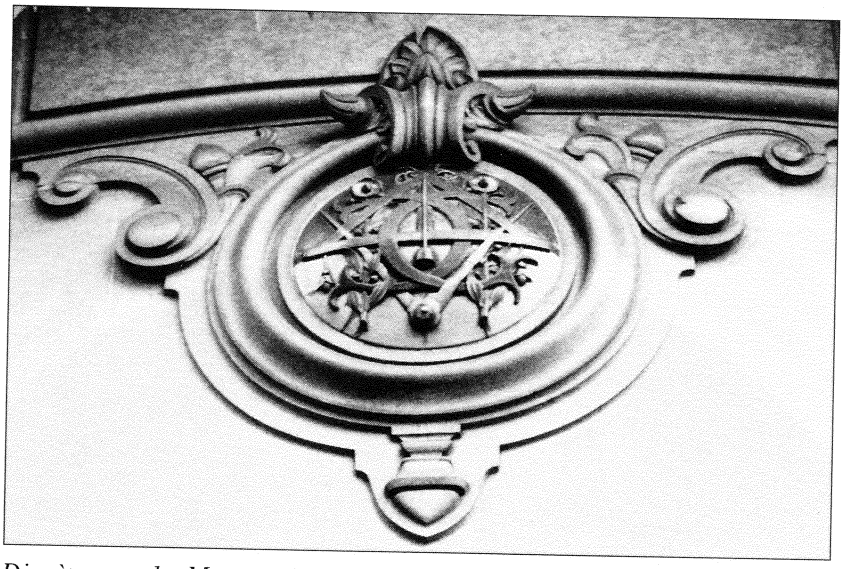
La cariatide pourrait bien être ici une représentation de la déesse Isis, entourée des symboles de l'initiation.

Place Henri-Mondor, la statue du F.·. Danton nous fait signe. Le monument du sculpteur Auguste Paris a été érigé, en 1891, à l'emplacement de la maison du tribun révolutionnaire. Nous nous engageons alors, à gauche, dans la rue Monsieur le Prince pour faire une rapide visite de courtoisie à l'immeuble sis au n° 4. Nous allons pouvoir admirer la porte cochère superbement sculptée de l'Hôtel de

Le caractère universel et universaliste de la Franc-Maçonnerie est ici magnifiquement sculpté dans le bois.

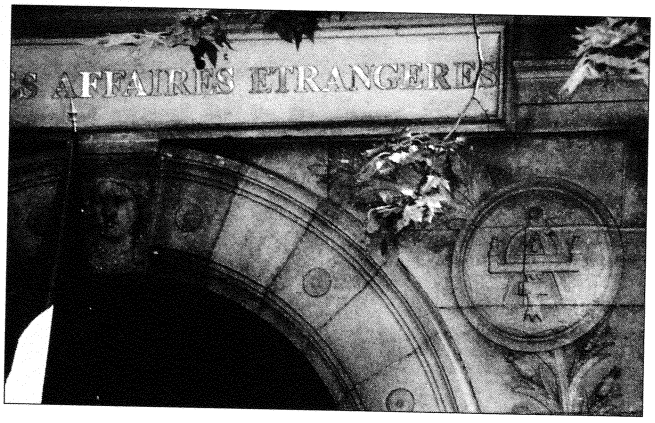
Bacq, construit en 1753. Sur les deux battants de la porte, un globe terrestre se détache au milieu d'un décor végétal luxuriant. En guise de fruits, une grappe de compas, de rapporteurs, d'équerres, de niveaux et un livre fermé, symbole de l'enseignement ésotérique.

On reviendra sur le boulevard St-Germain, pour se rendre au n° 117, qui abrite le Cercle des Libraires. Dans un discret médaillon, un fil à plomb traverse un triangle et un compas entrelacés.



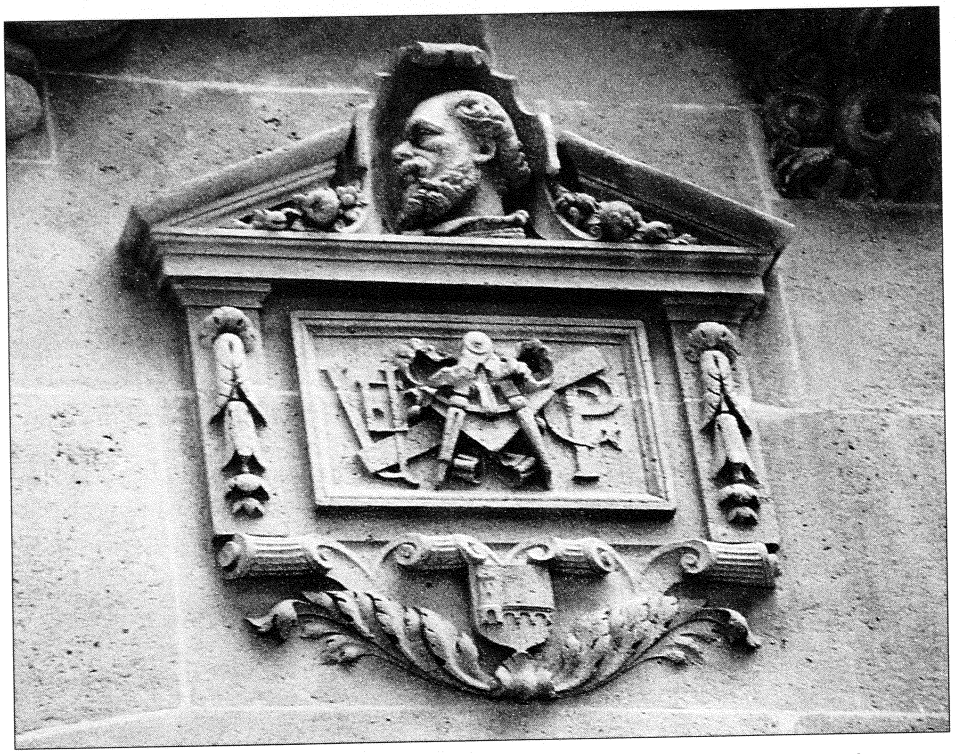
Discrètement, la Maçonnerie imprime son sceau sur les lieux où s'exerce son influence.

Plus loin, au n° 244, c'est un immeuble appartenant au Ministère des Affaires étrangères, où mourut, en 1835, le maréchal franc-maçon Kellermann, qui va retenir notre attention. La clé de voûte de l'entrée est ornée du sévère visage d'une déesse, où l'on serait tenté de voir la République si, de part et d'autre du portail, un médaillon avec compas, équerre et règle à tracer enlacés n'obligeait à y voir, une fois de plus, la figure de la Veuve, la mère des Fils de la Lumière.



Sur un bâtiment officiel (appartenant ici au ministère des Affaires Etrangères), la Franc-Maçonnerie imprime sa marque : Isis et symboles maçonniques.

De l'autre côté du boulevard, au n° 215, un autre immeuble est décoré de symboles maçonniques. Aux sempiternels compas et équerres entremêlés s'ajoute une guirlande de grenades. Dans la symbolique maçonnique, les graines du fruit, contenues en grand nombre dans une pulpe transparente, figure l'union des Maçons réunis par un idéal commun.

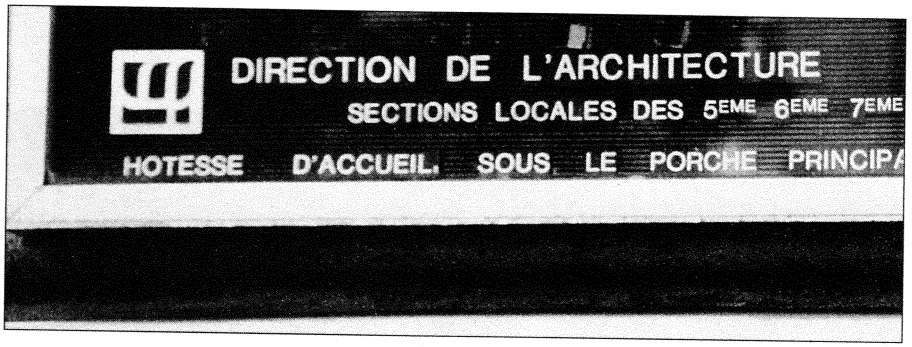


Aux grands classiques : compas et équerres, s'ajoute ici la grenade maçonnique présente sur les colonnes Boaz et Jakin du Temple de Salomon.

Quelques signes discrets

Abandonnons les charmes du boulevard Saint-Germain pour remonter le boulevard Raspail jusqu'au n° 78. L'immeuble abrite la bibliothèque André Malraux et la Direction de l'Architecture. L'entrée ne se signale par aucun symbole maçonnique, aucun détail architectural ésotérique, rien qui puisse justifier un intérêt quelconque ; on peut juste noter la présence, sur un panneau

informatif, d'un discret logo qui, à l'examen, se révèle être une lettre hébraïque, dont on saisit mal l'intérêt de la présence à cet endroit.



Comme à l'Hôtel de Ville, les armes de la Ville de Paris sont déformées pour abriter un discret - et incongru - symbolisme hébraïque.

En faisant le tour du pâté de maisons par la rue du Regard, on débouche sur l'arrière des locaux de la Direction de l'Architecture. On découvre alors une porte métallique vitrée, agrémentée de plaques de bronze doré portant des compas et des équerres entremêlés, ou bien deux clés disposées en croix qui, plutôt que l'emblème de Saint-Pierre, sont en fait le symbole du Janus bifrons, le dieu antique de l'initiation.

Même une porte moderne toute simple s'avère... ne pas être si simple : symboles maçonniques et signes janusiens y foisonnent.

Tout près de là, au n° 107 de la rue de Rennes, la façade de l'immeuble comporte son habituel lot de décorations à caractère maçonnique. Un linteau richement ouvragé s'orne d'un médaillon contenant un compas et un triangle pointe en bas, un autre médaillon présente un niveau traversé d'un fil à plomb.

Au milieu de l'exubérance d'un décor végétal, symbolisant la Materia Prima, compas, équerre et fil à plomb sont les symboles du travail du Maçon pour transformer la matière brute en pierre taillée.

La fontaine astrologique du Fellah

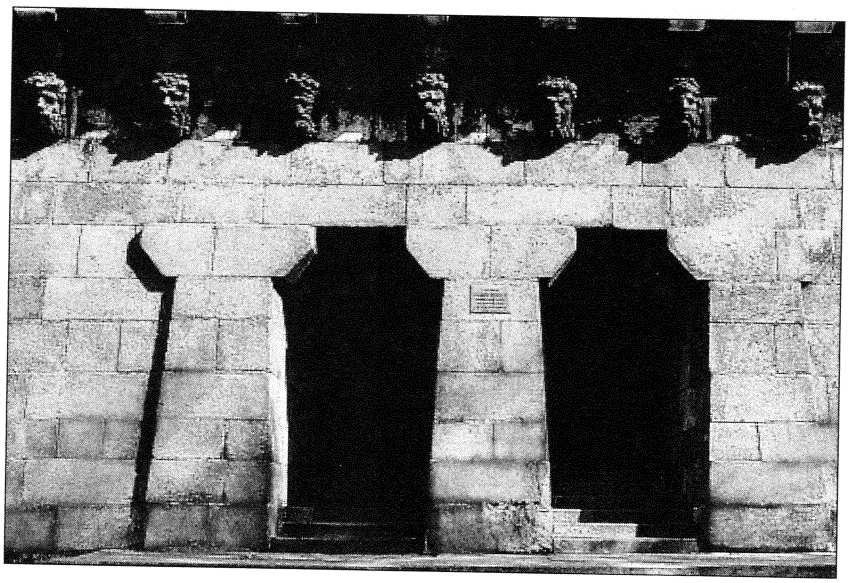
À l'extrémité de la rue du Regard, tournons à gauche dans la rue du Cherche-midi, puis engouffrons-nous dans la rue de l'Abbé Grégoire, le très convenu ecclésiastique conventionnel et franc-maçon d'élite. Au bout de la rue, tournons encore à gauche dans la rue de Sèvres, et dirigeons nos pas jusqu'au n° 42, à côté de la station de métro Vaneau. Là, se dresse la fontaine dite du Fellah, qui faisait partie d'un groupe de quinze fontaines mises en service en 1806. Brusquement, en plein Paris, on se retrouve sur les rives du Nil : la fontaine affecte la forme d'une porte de temple égyptien. La statue qui occupe la niche a été sculptée en 1844 par Jean-François Gechter, d'après la statue précédente de Beauvallet, elle-même copiée sur un marbre découvert en 1788, dans la villa Adriana, à Tivoli.

Elle représente Antinoüs, le favori de l'empereur romain Hadrien, considéré comme le modèle de la beauté plastique, mort noyé dans le Nil et déifié par l'empereur inconsolable. En fait, sous un décor égyptisant et l'alibi du chagrin d'amour, on est en présence d'un monument astrologique. Antinoüs est l'habile camouflage de Ganymède, l'échanson des dieux et symbole du signe du Verseau. Son enlèvement par Zeus est évoqué par l'aigle aux ailes déployées qui plane au-dessus du porteur d'eau. Le signe opposé du Lion est figuré par le mufle de félin ornant la vasque.

Ainsi, des berges de la Seine nous voilà parvenu sur les rives du Nil ; et, puisque tout n'est qu'un éternel recommencement, notre ultime périple va nous ramener sur les bords du fleuve parisien.

L'OMBRE DE L'ORDRE DU TEMPLE ET L'OR DES ALCHIMISTES

Au beau milieu du Pont-Neuf - le plus beau pont de Paris malgré les tentatives d'emballage de Christo -, sur une petite place carrée, se dresse la statue équestre de Henri IV. Derrière le « bon roi » Henri, deux escaliers étroits et raides s'enfoncent dans le sol et permettent d'accéder au square du Vert-Galant qui occupe, en contrebas, l'extrémité occidentale de l'île de la Cité. Ils se rejoignent sur un petit palier, départ d'une nouvelle volée de marches descendant jusqu'au petit jardin public. L'imposant mur de soutènement de la plate-forme supportant la place du Pont-Neuf est percé d'une étroite porte, ménagée dans son épaisseur, et rythmée par trois massifs piliers rectangulaires. Arrivé en bas des marches, si nous nous retournons et levons des yeux sur l'épais pilier central, nous pouvons alors lire une petite plaque discrète qui annonce : « À cet endroit Jacques de Molay dernier Grand Maître de l'Ordre du Temple a été brûlé le 18 mars 1314 ».



Inconnu de l'immense majorité des Parisiens, le mémorial du Grand Maître des Templiers voit passer tous les jours des milliers de touristes qui s'empressent d'embarquer sur les bateaux-mouches sans un regard pour le lieu du supplice des derniers dignitaires du Temple. L'ombre de Jacques de Molay hante ce que l'on a fait ressembler, avec autant de discrétion que de sens du décor, à l'entrée d'un imposant mausolée antique. Il n'est jusqu'aux superbes têtes sculptées ornant le tablier du Pont-Neuf qui ne lui confère un aspect solennel et inquiétant.

Rien de plus. Pas de stèle émouvante, de monument grandiloquent ; le « lieu de mémoire » se résume à une petite plaque de bronze. Étonnante et troublante discrétion de la commémoration. Depuis des siècles, l'Ordre du Temple fait rêver, fantasmer, délirer. Ici, il y a presque sept siècles, périrent dans les flammes du bûcher le dernier Grand Maître des Templiers et le rêve d'un ordre nouveau du monde. Des martyrs affrontant stoïquement un trépas affreux, une terrible malédiction proférée contre le pape et la lignée royale, un rêve qui part en fumée et un mythe qui naît, la Seine et le cœur de Paris comme décor, un square ombragé de saules mélancoliques : pouvait-on imaginer cadre plus romantique, écrin plus approprié à la naissance d'un haut-lieu ?

La Franc-Maçonnerie se considère comme l'héritière spirituelle de l'Ordre du Temple, et appelle toujours, dans ses grades de

vengeance, à venger la fin tragique de son dernier Grand Maître. Aussi, une simple plaque de bronze, au texte par ailleurs succinct, peut sembler mesquine ; sauf si cette plaque commémorative n'est que la partie émergée de l'iceberg. Comme toujours avec la géographie ésotérique de Paris rien n'est simple, ni évident au premier coup d'œil. Sous la Convention, à l'emplacement de l'actuel square du Vert-Galant, on avait projeté d'édifier un obélisque de granit rose de cent mètres de haut, de plus de quatorze mètres de diamètre et pourvu d'un observatoire astronomique au sommet. Certes, il aurait été dédié au peuple français, mais, plus d'une fois, nous avons pu constater que la dédicace officielle est un piètre alibi. Orientée est-ouest et offrant, grossièrement, la forme d'une embarcation, l'île de la Cité est une barque solaire, une nef des morts voguant vers l'Amenti. Significativement, les deux extrémités, triangulaires, de l'île abritent, l'une le mémorial des Templiers, l'autre le mémorial de la Déportation. Sur le parvis de Notre-Dame, une plaque octogonale signale le point zéro des routes de France ; et le fameux méridien de Paris traverse les eaux sales de la Seine à moins de deux cents mètres du square du Vert Galant. Square qui abrite un curieux rocher verdâtre d'environ soixante-dix centimètres de haut. Une petite plaque explique qu'« En témoignage de l'amitié franco-canadienne, ce fragment de roche provenant de l'île de Sainte-Hélène à Montréal a été offert à la ville de Paris et mis en place dans ce square le 27 avril 1967, jour de l'inauguration de l'exposition internationale de Montréal. » Faut-il seulement être un indécrottable poète naïf pour y voir une allusion à l'émeraude tombée du front de Lucifer, à cette « lapsit exillis », le fameux et fabuleux Saint Graal, que Wolfram d'Eschenbach, dans son Titurel, fait garder « en Gaule, sur les confins de l'Espagne », par des « Templistes », formant la « Massenie » ?

La fontaine alchimique de Saint-Michel

Abandonnons l'ombre des saules et de Jacques de Molay pour retrouver le grand soleil sur les trottoirs du Pont Neuf. La Seine franchit, prenons à gauche et musardons chez les bouquinistes le long du quai des Grands Augustins. Quelques achats de livres plus loin, nous débouchons sur la place Saint-Michel. Frayons-nous, difficilement, un chemin au milieu d'une circulation automobile frénétique et d'un flot tout aussi menaçant de piétons pressés - et à certaines heures compressés - pour approcher de la fontaine Saint-Michel.

Les routards et autres touristes héritiers spirituels des hordes d'Attila qui jonchent le bitume de leurs déjections et font tremper leurs pieds crasseux dans le bassin de marbre sont à des années-lumière de soupçonner qu'ils polluent une fontaine alchimique. L'imposant monument de vingt-six mètres de haut, que Napoléon III commanda à l'architecte Davioud, offre, à qui prend le temps de les lire, les symboles du Grand Œuvre. L'archange terrassant le démon est le symbole évident de la fin de l'« œuvre au noir » où la matière purifiée va être livrée aux « noces alchymiques ». Les superbes dragons composites en bronze vert d'Alfred Jacquemart qui flanquent le bassin semblent surgis de l'iconographie hermétique. Le vert des monstres d'airain correspond à l'étape médiane de l'« œuvre au blanc », et le rouge des colonnes de marbre du Languedoc qui rythment la façade correspond à la dernière transmutation.

La salamandre : emblème royal et symbole hermétique

Profitons de notre présence pour nous rendre dans la rue de l'Hirondelle toute proche. À l'angle des rues de l'Hirondelle et Gît-le-Cœur se tenait l'hôtel d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes et maîtresse de François Ier. Au-dessus d'un portail du XVIIIe siècle, une salamandre garde le souvenir de celle qui fut une « femme savante » se piquant de science et d'alchimie.

Car la salamandre, emblème choisi en toute connaissance de cause par le roi François Ier, est aussi un symbole alchimique. Au Moyen-Age, on attribuait à ce batracien noir au corps noir taché de jaune la faculté de vivre dans le feu et de s'en nourrir. L'adepte nomme salamandre la vapeur rouge qui se produit pendant la distillation de l'esprit de nitre - c'est-à-dire le soufre à son second traitement - et qui se condense dans la sublimation. La salamandre n'est pas ce qui résiste au feu, mais ce qui naît de lui, et son aspect massif et réduit prouve son unité et sa qualité.

Bien des salamandres ornementales ne doivent rien au règne du Valois, qui se voulait ainsi issu du feu céleste, mais tout à l'Art Royal. Dans le seizième arrondissement, à l'angle des rues Pergolèse et Laurent Pichat, du côté des numéros impairs, la façade d'un immeuble est pourvue de deux belles salamandres, elles-mêmes surmontées de couronnes. La rue - et les immeubles - datant de la fin du siècle dernier, on ne peut guère invoquer le patronage de François Ier, il faut sans doute plutôt y voir la discrète signature d'un adepte.

Notre-Dame : l'omphalos des routes de France et le grand livre muet des alchimistes

Quittons l'athanor pour les rives de la Seine. Traversons le fleuve au pont Saint-Michel, tournons à droite pour emprunter le quai du Marché Neuf, et nous voila déjà sur le parvis de Notre-Dame. Au milieu des pavés, une petite plaque octogonale en alliage de cuivre figure le Point zéro des routes de France, l'omphalos du réseau routier français. Si tous les chemins mènent à Rome, toutes les routes de France naissent là, de cet improbable nombril de métal et de granit, né d'une suggestion faite par André Michelin, le 28 octobre 1918, dans son rapport sur la route et la signalisation. Il proposait « que toute route commence à son point d'origine, celui-ci étant l'extrémité la plus rapprochée de Paris, et que pour toutes les routes partant de Paris, Notre-Dame soit invariablement prise comme le point de départ. »

La cathédrale a été bâtie selon une orientation rigoureuse ; Jean Phaure, dans son « Introduction à la géographie sacrée de Paris barque d'Isis » (éditions du Borrégo, Paris 1988), explique que l'axe de la nef de Notre-Dame correspond au lever du soleil à des dates importantes du calendrier liturgique : les 2 février (fête de la Purification, de la Présentation au Temple) et 11 novembre (Saint Martin, évangélisateur des Gaules), et à son coucher les 8 mai (Saint Michel de printemps) et 6 août (Transfiguration du Christ). D'autre part, l'axe de la nef est décalé de 26° par rapport à l'axe nord-sud ; en Kabbale, 26 est le nombre de Yahweh car il est la somme des valeurs des quatre lettres hébraïques de ce nom : iod = 10, he = 5, vau = 6, he = 5.

Les révolutionnaires (du moins ceux qui tiraient les ficelles dans la pénombre) tinrent le plus grand compte de ces données de géographie sacrée. Ainsi, c'est le 10 novembre 1793, qu'ils organisèrent, à Notre-Dame, la grandiose et bouffonne fête de la Liberté et de la Raison. C'est encore la veille d'une des dates-clés de Notre-Dame, le 7 mai 1794, que Robespierre fait son rapport à la Convention sur les « principes de morale politique qui doivent guider la Convention dans l'administration intérieure de la République ». Dans la foulée, il fait décréter par une assemblée à la botte que « le peuple français reconnaît l'existence de l'Être Suprême et de l'immortalité de l'âme ». Le lendemain, 8 mai 1794, il procède à un sacrifice humain en l'honneur de son idole : vingt-sept fermiers généraux dont Lavoisier sont guillotinés. Les dieux ont toujours soif de sang.

Intéressons-nous de plus près à la somptueuse dentelle de pierre

de l'édifice. On peut n'y voir qu'un remarquable trésor de la statuaire gothique sauvé des injures du temps par Viollet-le-Duc, ou bien aller au-delà des apparences.

Pour les adeptes de l'Art Royal, la signification de la double rangée de bas-reliefs qui encadrent le portail du Christ, ou portail central, est de nature alchimique. De fait, on y retrouve bien des symboles hermétiques. Signalons, entre autres, sur la gauche du portail (en regardant le Christ), un Job sur son fumier, image du compost alchimique des premières phases de l'œuvre ; la salamandre et le serpent représentation du mercure philosophique. Sur la droite du portail, on peut contempler (en coupe longitudinale) un athanor destiné à accueillir l'œuf philosophique et un autre athanor protégé des influences extérieures par un alchimiste en armure. Par ailleurs, Fulcanelli, dans *Le Mystère des cathédrales*, a révélé la signification hermétique des vingt-quatre médaillons du portail du Jugement Dernier. Après l'alchimie, passons à sa complice l'astrologie. Le cycle annuel est représenté par les signes du zodiaque des vitraux de la grande rosace centrale, et ceux, sculptés, du portail de la Vierge. Le cycle lunaire d'Isis est illustré par la galerie des rois. Les vingt-huit figures sculptées seraient censées représenter les rois de Juda ; mais, d'après la Bible, il n'y aurait eu que dix-huit ou dix-neuf rois...

La place du Châtelet : les « Voyages en Orient » du général Bonaparte et l'ultime voyage du Frère Nerval

Traversons la Seine par le pont au Change pour déboucher sur la place du Châtelet, où s'élève la fontaine du Châtelet. Une colonne palmiforme au fût gravé des victoires de Napoléon en Italie et en Égypte se dresse au milieu d'un bassin flanqué de quatre sphinx en pierre sculptés par Alfred Jacquemart, qui réalisa, à Boulogne-Sur-Mer, au sommet de l'inévitable pyramide commémorative, la statue de son ami l'égyptologue Auguste Mariette appuyé à une tête colossale de pharaon. Quatre fois répété, le symbole maçonnique du secret initiatique garde un axis mundi évoquant l'Égypte des victoires napoléoniennes et de l'antique connaissance hermétique.

Les mystères de l'Égypte, le secret de l'Initiation la Maçonnerie... évoquent un drame qui s'est joué à quelques mètres de là.

À l'emplacement du théâtre Sarah Bernhardt serpentait une ruelle mal famée : la rue de la Vieille-Lanterne, rayée de la carte lors des bouleversements haussmanniens de la capitale. Au petit

matin du glacial 26 janvier 1855, on découvrit, pendu à la grille de l'échoppe d'un menuisier, au n° 4 de la rue, le cadavre encore chaud de Gérard de Nerval. À l'issue d'une enquête vite ouverte, vite menée et encore plus vite conclue par le commissaire de police du quartier, le poète initié rejoignit la longue cohorte officielle des « suicidés ». Pour obtenir au F.·. Nerval une sépulture chrétienne, le docteur aliéniste (et lui-même franc-maçon) Blanche dut écrire à l'archevêque de Paris pour certifier que son patient avait mis fin à ses jours pendant une crise de démence.

Le suicide « accidentel » dans un moment de folie (dont était d'ailleurs assez coutumier l'écrivain) avait surtout l'avantage d'éviter de s'interroger sur une éventuelle vengeance des francs-maçons, dont Nerval aurait - imprudemment ? - divulgué les rituels, en particulier dans ses *Voyages en Orient* où il s'étendait longuement sur la légende d'Hiram, l'architecte du Temple de Salomon. À moins qu'il ne s'agisse de l'œuvre de l'une des nombreuses sociétés secrètes de l'époque (Prieuré de Sion, Société du Brouillard, etc.) où le poète avait ses entrées. De trop nombreux éléments troublants permettent d'écarter le crime crapuleux maquillé, la mise en scène policière ou la crise de démence soudaine au profit du meurtre rituel ou du suicide rituel (bien des suicides l'ont été sous la contrainte). Un des indices en faveur du suicide pourrait être la lettre qu'il écrivit à sa tante Labrunie la veille de sa mort : «... Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche. » Blanche et noire, Lumière et Ténèbres, l'éternel antagonisme complémentaire des couleurs du pavé mosaïque. Transporté à la morgue, Nerval fut déshabillé. On découvrit alors qu'il portait - dérisoire talisman, signe aux Puissances ? - dessiné à l'encre sur le côté gauche de sa poitrine le tétragramme sacré de Salomon. Peut-être fallait-il au poète initié un signe de reconnaissance pour être accepté à la Porte de l'Orient éternel ?

La Tour Saint-Jacques : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »

Faisons quelques mètres et tournons à droite pour profiter du calme - tout relatif en raison de l'agitation frénétique du quartier - du square de la Tour Saint Jacques.

La Tour Saint-Jacques est l'ultime vestige - du plus pur style gothique flamboyant, bien que construite sous la Renaissance - de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie rasée pendant la Révolution. Pour les ésotéristes, la tour - qui est en fait l'ancien clocher de

l'église - est située à un emplacement privilégié de Paris ; ses impressionnantes gargouilles servent en réalité à indiquer des directions et des axes, car l'édifice est bâti sur un carrefour de courants telluriques d'une importance considérable.

C'est dans ce vénérable édifice que fut enseveli le célèbre alchimiste Nicolas Flamel, qui, après avoir débuté comme modeste copiste devint, de façon inexplicable, immensément riche après avoir réussi sa première transmutation alchimique un... 17 janvier, date hautement symbolique dans la mythologie du Prieuré de Sion, dont on le crédite - généreusement ? - de la grande maîtrise. Devait-il sa soudaine fortune - qui fit de lui l'un des plus riches propriétaires parisiens - à l'heureux aboutissement de son long labeur de « chauffeur d'athanor » ou à sa charge de grand maître d'une société secrète que l'on présente habituellement comme l'héritière de tous les trésors fabuleux de l'Histoire ? Nul ne le sait ; muet comme une tombe de son vivant, il laissa à la postérité une pierre tombale que certains interprétèrent comme un « Mutus Liber ». Déjà, en soi, la date « officielle » de sa mort, le 22 mars 1417, offre une indication précieuse : c'est l'équinoxe de printemps, le moment où le soleil rentre dans le signe du Bélier et marque ainsi le début de la « queste alchimique ».

Traversons la rue de Rivoli et engageons-nous dans la rue... Nicolas Flamel que coupe la rue Pernelle, du nom de la veuve (eh oui, encore une !) qu'épousa l'alchimiste parisien en 1357 après qu'ils se fussent appréciés mutuellement en essayant de déchiffrer le secret de la pierre philosophale sur les sculptures du portail Saint Marcel de la cathédrale Notre-Dame toute proche.

L'église Saint-Merri : la demeure du Diable

Encore quelques pas et nous sommes devant l'église Saint-Merri. Si nous levons le nez vers le sommet du portail, nous aurons alors la surprise de voir, à la pointe de l'ogive, à la place ordinairement réservée à l'image de Dieu, une image du démon !

Une pierre sculptée de trente centimètres de haut offre une représentation sans équivoque. Elle exhibe sa double nature masculine-féminine avec ses deux seins de femme émergeant d'une poitrine velue et son sexe érigé entre ses genoux croisés en X dans une position bien connue des géomanciens. Pour compléter le charmant portrait, ajoutons une paire d'ailes de chauve-souris à demi repliée dans son dos et un visage barbu et souriant. Certains occultistes, et non des moindres, y ont vu une représentation du

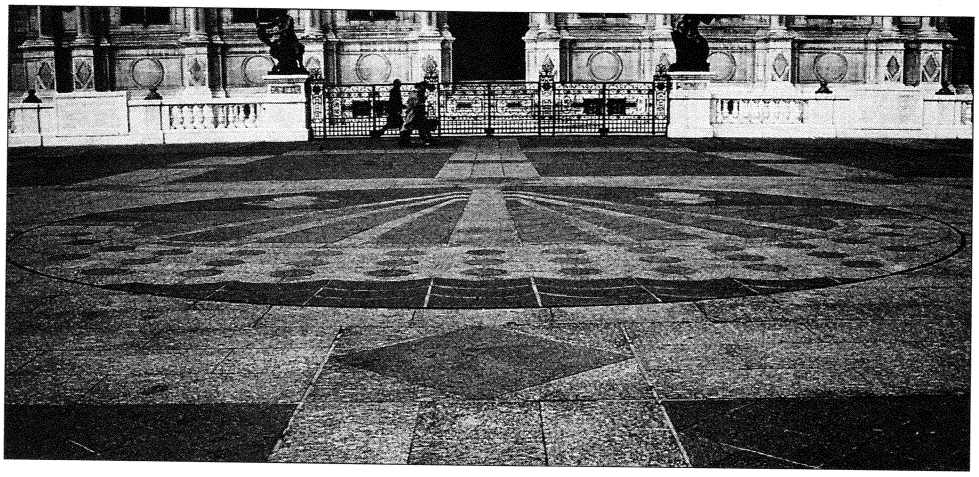
Baphomet des Templiers, arguant de plus de la proximité d'une commanderie templière. Comme cette insolite présence choquait, on ne voulut y voir que le fruit - plutôt bizarre - de la restauration de 1842. Malheureusement pour cette thèse, la description minutieuse de l'église faite en 1870 par L. de Ronchaud, pour le compte de la commission de l'Inventaire général des richesses nationales, précisa qu'il s'agissait de la restauration d'une pièce originale et non d'un moderne ajout facétieux pour ne pas dire blasphématoire.

S'étendant entre Saint-Jacques-de-la-Boucherie tout proche et le Temple, le quartier de Saint-Merri a toujours eu la réputation d'être un haut lieu de l'occultisme et l'église d'avoir été, de tout temps, un lieu de rencontre des hermétistes. D'ailleurs l'église Saint-Merri abrite des vitraux alchimiques, malheureusement peu visibles car occupant essentiellement les six fenêtres hautes du chœur et celles du transept. On pourra toujours s'intéresser à la rosace du transept nord. Sur un fond de verre blanc, elle est composée de croissants lunaires enlacés, placés sous le symbolisme du chiffre 8, de grande importance dans l'ésotérisme templier. Surmontant l'ensemble, bien que de dimension modeste, on peut voir un pentagramme renversé qui n'a pas peu contribué à la réputation sulfureuse du lieu.

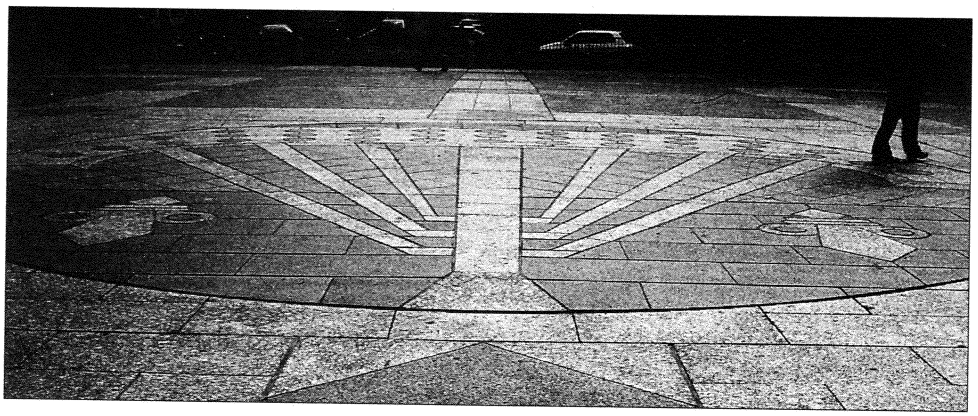
L'Hôtel de Ville de Paris : la Nef des Fous

Revenons sur nos pas jusqu'à la rue de Rivoli que nous allons emprunter jusqu'à l'Hôtel de Ville de Paris. Déambulons paisiblement sur le parvis en nous dirigeant vers l'entrée principale.

Notre regard va alors être attiré par une mosaïque censée représenter les armoiries de la capitale. Certes, Jacques Chirac témoigne d'un engouement irrépressible pour les « arts premiers » et souffre d'un défaut de vision que ne contesteront pas les députés gaullistes victimes de sa dissolution de 1997, mais de là à massacrer ainsi les armes de la ville dont il fut le maire pendant dix-huit ans... Même en faisant preuve de beaucoup d'imagination et d'indulgence, on est loin de la célèbre nef parisienne du « Fluctuat Nec Mergitur ». À nos pieds, flotte une nef stylisée ; la coque est agrémentée de trente-cinq ronds, bizarre collection d'inutiles hublots sur les flancs d'une véritable nef des fous ; à l'emplacement des mâts aux voiles gonflées par le vent, un mât solitaire et nu où pendent tristement six gros filins. La nef et la ville de Paris seraient-elles en panne, privées du souffle vivifiant de l'Esprit ? Pas du tout ! L'Initié, lui, regarde vers le soleil couchant



Ci-dessus : les armes de Paris revues et corrigées par Jacques Chirac. Ci-dessous : les mêmes armes de Paris, cette fois revues et corrigées par les Initiés. Il suffit pour cela de les regarder depuis le perron de l'Hôtel de Ville.



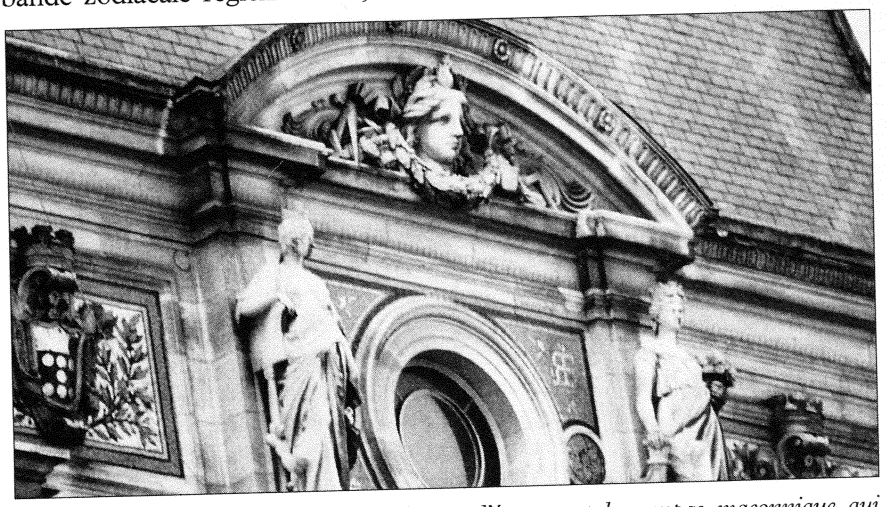
en tournant le dos à la façade et lit la figure à l'envers. Il voit alors un magnifique chandelier à sept branches imprimant sa marque sur l'Hôtel de Ville.

Pour bien enfoncer le clou (ou le chandelier), les édiles parisiens, à l'occasion des festivités du troisième millénaire, vont installer un livre monumental sur le parvis de l'Hôtel de Ville. Paris, ville de culture, se devait de rendre hommage au livre (ou au Livre ?) ; un hommage monumental puisque le « Livre capitale » sera haut de quinze mètres et large de vingt et un ! En place dès le 1er septembre 1999, cette double page de deux cents mètres carrés accueillera un

thème différent chaque jour, durant trois cent soixante jours, ce qui correspond - coïncidence bien sûr - à l'année symbolique égyptienne. C'est, bien sûr, une autre coïncidence si le mois de septembre coïncide avec le signe astrologique de la Balance, symbole de l'Egalité ; la naissance officielle de la République à l'équinoxe d'automne 1792 et le mois de Tichri au début duquel à lieu Roch Ha-Chanah, le nouvel an juif.

L'ancien locataire des lieux, petit-fils de Vénérable, entouré de francs-maçons, soumis aux diktats du B'naï B'rith, ne peut vraiment rien refuser aux très chers Frères qui sont chez eux chez lui. La Mairie de Paris est une forteresse maçonnique : parmi les 4 000 employés on ne compte pas moins de 680 maçons. Chiffre énorme mais digne de foi, puisqu'émanant de Jacqueline Nebout, adjoint au maire et « sœur » de l'obédience mixte du Droit Humain, qui passe pour assurer la liaison entre Jacques Chirac et les différentes obédiences maçonniques.

À la décharge du spécialiste de la fracture sociale, le bâtiment reconstruit entre 1873 et 1892, par Ballu et Deperthes, à la suite de sa destruction par les Communards, fourmille de détails maçonniques. En voici quelques exemples parmi bien d'autres. Le perron d'entrée est gardé par deux sculptures de Blanchard : l'Art et la Science ; cette dernière, une belle jeune femme nue, à la pudeur vaguement sauvegardée par un voile posé négligemment sur ses cuisses, inconfortablement assise sur un globe céleste muni de la bande zodiacale réglementaire, manie d'une main le compas et tient



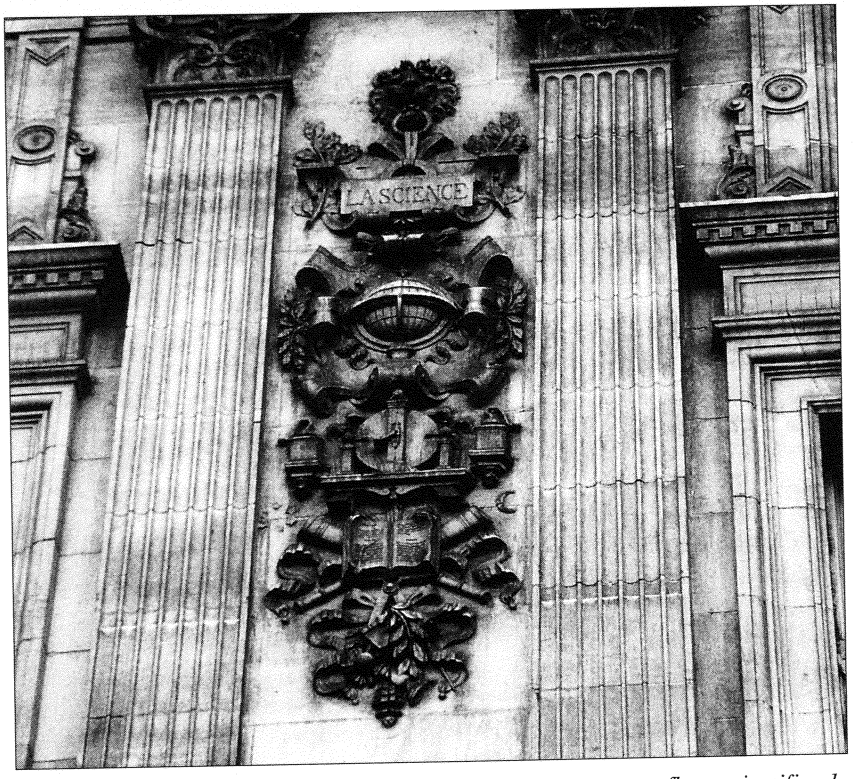
Le feston de feuilles ne dissimule nullement l'équerre et le compas maçonnique qui entourent le buste hiératique de cette divinité féminine.

de l'autre une planche à tracer. Sur la façade donnant sur la place de l'hôtel de Ville, un frontispice de style Renaissance s'orne d'un buste de divinité, encadré par les inévitables compas et équerres.

L'exaltation du Génie civil est un bon prétexte à l'exposition complaisante de symboles maçonniques.

Faisons le tour du bâtiment pour observer, sur la façade donnant sur la rue de Lobau, à la hauteur des toitures, deux adolescents nus encadrant un cartouche dédié au Génie Civil avec l'habituelle panoplie d'équerre, de règle, de compas entremêlés, de fil à plomb.

Un peu plus bas, c'est un haut-relief dédié à la science et logé entre deux pilastres qui nous offre globe céleste, table de la loi, symboles solaire et lunaire.



Ici, c'est la Science qui est mise à contribution pour camoufler et justifier la présence de symboles initiatiques.

L'église alchimique des jumeaux (alchimiques) Saint-Gervais-Saint-Protais

Prenons maintenant la rue François Miron pour aller visiter l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. Les saints jumeaux sont une figuration du signe astrologique des Gémeaux et l'édifice est également une église alchimique.

Pour s'en convaincre le visiteur curieux n'a qu'à relever les tablettes mobiles des « miséricordes » des stalles du chœur. Il y découvrira de nombreux symboles et figures hermétiques : le triple croissant lunaire de la triple Hécate, à la signification à la fois alchimique, magique et cabalistique ; un architecte traçant la coupe d'une pierre, représentation du maître d'œuvre façonnant la « pierre

angulaire » ou l'alchimiste élaborant la pierre philosophale ; un inquiétant personnage cornu et grimaçant de la bouche duquel sortent des fruits et des fleurs, remarquable figuration de l'Homme Vert, l'antique divinité païenne ; plus loin c'est une sirène peignant ses cheveux, figuration de l'élément subtil qui s'ordonne au sein du chaos primordial de l'œuvre ; une salamandre couronnée par les flammes, qui signifie l'action du feu sur la matière à élaborer. La chapelle de la Vierge s'orne, elle aussi, de figurations alchimiques : huit fresques évoquant l'art subtil décorent les murs.

En sortant de l'église, prenons à gauche par la rue de Brosse où se tient le local des Compagnons du Devoir. Prenons encore à gauche la rue de l'Hôtel de Ville ; le n° 56 abrite la seule authentique crypte templière de Paris ; le siège provincial des Compagnons du Devoir du Tour de France est au n° 84. Ensuite, tournons à gauche pour nous engager dans la rue Geoffroy l'Asnier et longer le Mémorial du Martyr Juif Inconnu, qui s'élève depuis 1956 sur un terrain offert par la Ville de Paris.

Continuons tout droit pour récupérer la rue François Miron, puis suivons-la jusqu'à la rue de Rivoli que nous allons traverser pour prendre la rue Pavée et nous engager dans le pittoresque quartier juif. Nous allons nous arrêter quelques instants devant l'hôtel Lamoignon, aujourd'hui propriété de la Ville de Paris qui en a fait le siège de la Bibliothèque historique de la ville de Paris. L'odeur si caractéristiques des vieux livres et le calme studieux ont remplacé l'agitation d'antan : ici, les plus grands noms du royaume assistèrent à d'incroyables messes noires. Au portail, un fronton circulaire, de 1708, accueille deux figures d'enfants qui tiennent, l'un un miroir, l'autre un serpent, sensés symboliser la Vérité et la Prudence... qui furent plutôt malmenées en ces lieux. Deux avant-corps, à chaque extrémité du bâtiment principal, présentent un fronton chargé d'allégories : une Diane chasseresse, une tête de cerf, un croissant, des têtes de chiens, des arcs et des carquois. Cette abondante décoration est destinée à rappeler les goûts de Diane de France, fille légitimée de Henri II qui fit bâtir cet hôtel, pour la chasse... et également camoufler, sous un prétexte commode, une iconographie consacrée à Artémis-Isis.

La place des Vosges : une place régit par le Nombre d'Or où plane l'ombre de Victor Hugo, Grand Maître du Prieuré de Sion

Prenons à droite la rue des Francs-Bourgeois jusqu'à la place des Vosges, l'ancienne place Royale, rebaptisée ainsi par Napoléon qui voulait honorer le zèle fiscal de ce département. Faisons abstraction

du hochet pour contribuables empressés et concentrons-nous sur l'ésotérisme pythagoricien de la place. Elle reproduit la triple enceinte sacrée : la première formée par les arcades des pavillons, la seconde est la grille en fer forgé de 1682 et la troisième enceinte, au centre de la place, délimite le socle de la statue royale qui représente le « saint des saints ».

L'ensemble est entièrement bâti en tenant compte du Nombre d'Or et de l'arithmologie. La place affecte la forme d'un carré de 72 (le nombre de la Terre) toises de côté ; sur chacun d'entre eux on compte 9 pavillons de briques à chaînage de pierre, soit en tout 36 (le nombre du Ciel) pavillons. Dans sa disposition initiale, l'ensemble de la place Royale offrait 144 arcades (faisant référence aux 144 000 Elus de l'Apocalypse), 300 fenêtres (le Ternaire multiplié par la Tétractys au carré) et 153 lucarnes (faisant référence aux poissons de la pêche miraculeuse de l'évangile de Saint Jean, 21,11). La place est organisée sur un module de base : un carré de 8 toises de côté. Si l'on y ajoute la section d'or (0,618), on obtient 5 toises, soit la hauteur des toits. De même, la hauteur des toits des pavillons du Roi et de la Reine : 6 toises 1 pied, représente 0,618 de la hauteur des façades de ces pavillons, 10 toises. Toutes les autres articulations de ces façades procèdent de même, de proche en proche, de la partition par le Nombre d'Or ou le nombre radiant. Deux pavillons plus élevés, le pavillon du Roi au sud et celui de la Reine au nord, figurent, l'un le pôle mâle et solaire, l'autre l'élément « féminin » et lunaire.

Empruntons les arcades bordées de boutiques de luxe de la place où vécu Victor Hugo, ancien Grand Maître du Prieuré de Sion, et qu'habite encore le coruscant Jack Lang, ministre de la Culture à perpétuité et Grand Prêtre du défunt pharaon. Ce n'est nullement un hasard si le « roi de Blois » hante des lieux autrefois fréquentés par le poète élevé à la grande maîtrise du Prieuré, précisément à Blois.

Passons sous le pavillon du Roi, et, par la rue de Birage, rejoignons la rue Saint Antoine (fêté un 17 janvier, si cela peut intéresser les monomaniaques de l'affaire de Rennes-le-Château). Prenons à gauche pour visiter l'hôtel Sully, aujourd'hui siège de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites.

En 1602, Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, acheta le château et la baronnie pour 330 000 livres. Henri IV érigea Sully en duché-pairie et c'est sous ce nom que son ministre est rentré dans l'histoire. Petit détail (là encore à usage exclusif des amateurs de l'affaire de Rennes-le-Château) : Sully, dans le Loiret, est sur le passage du méridien de Paris. Mais ce n'est pas pour cet intéressant point de géographie ésotérique que cet hôtel, élevé en 1624 par Jean

Androuet du Cerceau, mérite un détour : ses façades comportent une abondante décoration sculptée. Dans la cour des niches abritent des figures allégoriques qui symbolisent les éléments et les saisons. À gauche, l'Air et le Feu, à droite, la Terre et l'Eau, au fond l'Automne et l'Hiver. Le Printemps et l'Eté ornent la façade sur jardin. Il n'est pas besoin d'être un grand initié pour y reconnaître des symboles astrologiques et alchimiques.

Quittons ces vénérables (sans jeu de mots) murs pour continuer notre périple. Empruntons la rue Beautreillis jusqu'à la rue Charles V où l'on peut encore voir ce qu'il reste de l'hôtel de la marquise de Brinvilliers, notamment un balcon décoré avec une tête de Janus. La fréquentation des empoisonneuses n'étant pas recommandé pour la santé, empressons-nous de prendre à gauche par la rue Saint-Paul, puis encore à gauche par le quai des Célestins pour déboucher sur le square Galli où l'on a installé les derniers vestiges de la forteresse de la Bastille. Par une de ces coïncidences qui font notre joie et la géographie occulte de la capitale, le square Galli est au beau milieu d'un alignement qui relie le « Génie de la Liberté » de la colonne de Juillet à la Bastille au dôme du Panthéon.

Si vous avez connaissance d'autres lieux, monuments, sculptures ou symboles dans la capitale, écrivez à l'auteur par l'intermédiaire de l'éditeur.

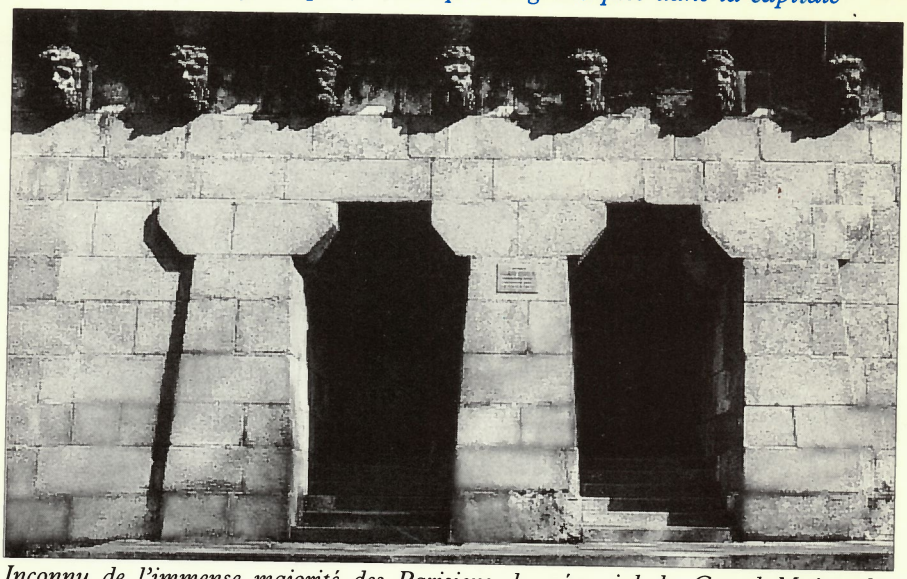
Faits & Documents,
BP 254-09, 75424 Paris cedex 09.

crédit photo : J.-L. A.

Achevé d'imprimer en Union Européenne.
Dépôt Légal: Septembre 1998

Guide du Paris Ésotérique

Itinéraires maçonniques, ésotériques et gnostiques dans la capitale



Inconnu de l'immense majorité des Parisiens, le mémorial du Grand Maître des Templiers, Jacques de Molay, brûlé le 18 mars 1314. Quelques centaines de milliers de touristes passent devant chaque année, en bateau-mouche, sans rien y comprendre.

Reconnu comme le meilleur spécialiste français de l'ésotérisme architectural, Dominique Setzepfandt fut le premier à dévoiler la symbolique cachée des Grands Travaux de François Mitterrand, dans son désormais classique *François Mitterrand, Grand Architecte de l'Univers*. Il y démontrait avec brio que le président s'était voulu le dernier Pharaon de la fin du millénaire. Avec ce nouveau livre, Setzepfandt vous entraîne dans un extraordinaire parcours initiatique permettant de découvrir vraiment Paris. Au hasard des façades d'édifices publics et privés, des jardins, des sculptures et fontaines, la capitale de la France est en effet, pour celui qui sait voir et regarder, jalonnée de très nombreux signes secrets, symboles hermétiques et allégories complexes, issus des doctrines des francs-maçons, des alchimistes et des gnostiques.

Un seul exemple : le Parc Monceau, avec sa pyramide, son propylée, ses étranges statues, a été conçu comme un « pays d'illusion » par le prince d'Orléans, connu aussi sous le nom de Philippe-Egalité, Grand Maître de la maçonnerie illuminée et régicide. Chacun de ses monuments représente une étape de l'initiation maçonnique. Il en est de même du jardin du Luxembourg, du cimetière du Père Lachaise, ou, plus récemment, du Forum des Halles. Bref, ce livre vous fournit les clés pour pénétrer dans un autre Paris, un Paris occulte qui ne peut se révéler qu'à ceux qui cherchent ou connaissent les arcanes indispensables.

Très richement illustré, d'un accès facile et d'une grande précision, ce *Guide du Paris ésotérique* vous permettra d'arpenter autrement Paris.

ISBN 2-909769-09-7

110 F